

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



Nitin Saluja, 25 ans, New Delhi
(à droite): «Chaque génération ajoute un étage à la maison construite par le grand-père.»

La classe moyenne : identité et défis

Grande interview: Henry Kissinger et l'essor de la Chine

Wilkhahn



Graph. La qualité absolue dans chaque détail.

Un seul regard suffit pour constater que Graph doit son nom à un aspect graphique d'exception. Le jeu subtil de formes fluides et de lignes géométriques clairement défini lui donne un design intemporel. Un travail de finition de grande qualité jusqu'aux moindres détails et une culture de l'assise futuriste sont à la base des gènes qui donneront naissance à un classique moderne. Informations détaillées sur www.wilkhahn.ch/graph



Classe moyenne : un modèle de réussite



Ont collaboré à cette édition :

1 Christina Schott

La cofondatrice du réseau de correspondants weltreporter.net vit en Indonésie depuis dix ans. Dans son reportage, des représentants de la classe moyenne en plein essor racontent leur ascension sociale.

Page 16

2 Tian Wei

Journaliste très connue en Chine, elle anime chaque jour à la télévision d'Etat l'émission de débat politique « Dialogue ». Elle décrit comment la réussite économique a changé la vie des jeunes.

Page 33

3 Simon Kuper

Dans son analyse de la jeunesse occidentale, le chroniqueur du « Financial Times » brosse un portrait plutôt sombre d'une génération que la crise risque de faire basculer hors de la classe moyenne.

Page 38

4 Mario König

L'historien bâlois, membre de la Commission indépendante d'experts suisse – Seconde Guerre mondiale, retrace l'ascension des classes moyennes occidentales et explique ce que l'Histoire retiendra.

Page 50

L'existence d'une vaste classe moyenne est décisive pour la prospérité et le bien-être d'une société. William Easterly, économiste à la Banque mondiale, l'a démontré de façon empirique par l'analyse des données économiques de 175 pays rapportées à la taille de leur classe moyenne. Résultat : les pays avec une classe moyenne plus large ont un revenu par habitant plus élevé et une croissance économique plus forte. Mieux encore : l'importance de cette classe va de pair avec « un niveau d'éducation et de santé plus élevé, de meilleures infrastructures, une politique économique supérieure, moins d'instabilité politique et plus de démocratie ».

Sur tous les continents, la classe moyenne est un modèle de réussite. Si elle va bien, le monde va bien, économiquement et politiquement. Que la classe moyenne mondiale s'accroisse est donc une bonne nouvelle. D'après les calculs de l'Economic Research du Credit Suisse, 70 à 100 millions de personnes y accèdent chaque année, la plupart en Asie.

Ce sont pas seulement les pays industriels occidentaux qui profitent de la mondialisation, mais aussi, de plus en plus, les pays émergents. Par ailleurs, elle reflète l'accession de l'Asie au statut de nouveau centre de gravité économique. A l'inverse, les classes moyennes d'Europe et surtout des Etats-Unis, durement touchées par la crise, stagnent et vont même décroître au cours des prochaines décennies. Que signifient ces évolutions pour l'Asie, >



DANS L'INTIMITÉ DE LA CLASSE MOYENNE

Dix familles au revenu moyen, originaires des cinq continents, nous ont ouvert leur porte pour parler de leur vie. Sur la couverture, nous sommes chez la famille de Nitin Saluja à New Delhi.

Vous en saurez plus à partir de la page 4.

l'Europe et, plus spécialement, la société suisse ? Cette édition du Bulletin tente d'y répondre.

Nous sommes allés en Indonésie, où l'accroissement de la classe moyenne est le plus rapide, et relatons comment le plus grand pays musulman du monde réussit à concilier religion et progrès. En Suisse, nous avons rencontré une famille (arrière-grand-mère, grand-mère, mère et fille) qui analyse les évolutions de la classe moyenne suisse durant les 90 dernières années. Enfin, dans un entretien exclusif, nous avons demandé à l'ex-secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger, l'artisan du dégel, il y a quarante ans, des relations entre les Etats-Unis et son ennemi juré, la Chine communiste, si l'essor économique de l'Empire du Milieu était une chance ou une menace pour l'Occident.

La classe moyenne joue un rôle déterminant pour l'avenir de l'économie mondiale. Dès les premières pages de cette édition, vous en saurez plus sur sa vie, ses sentiments et ses pensées partout dans le monde : dix familles nous ouvrent leur porte.

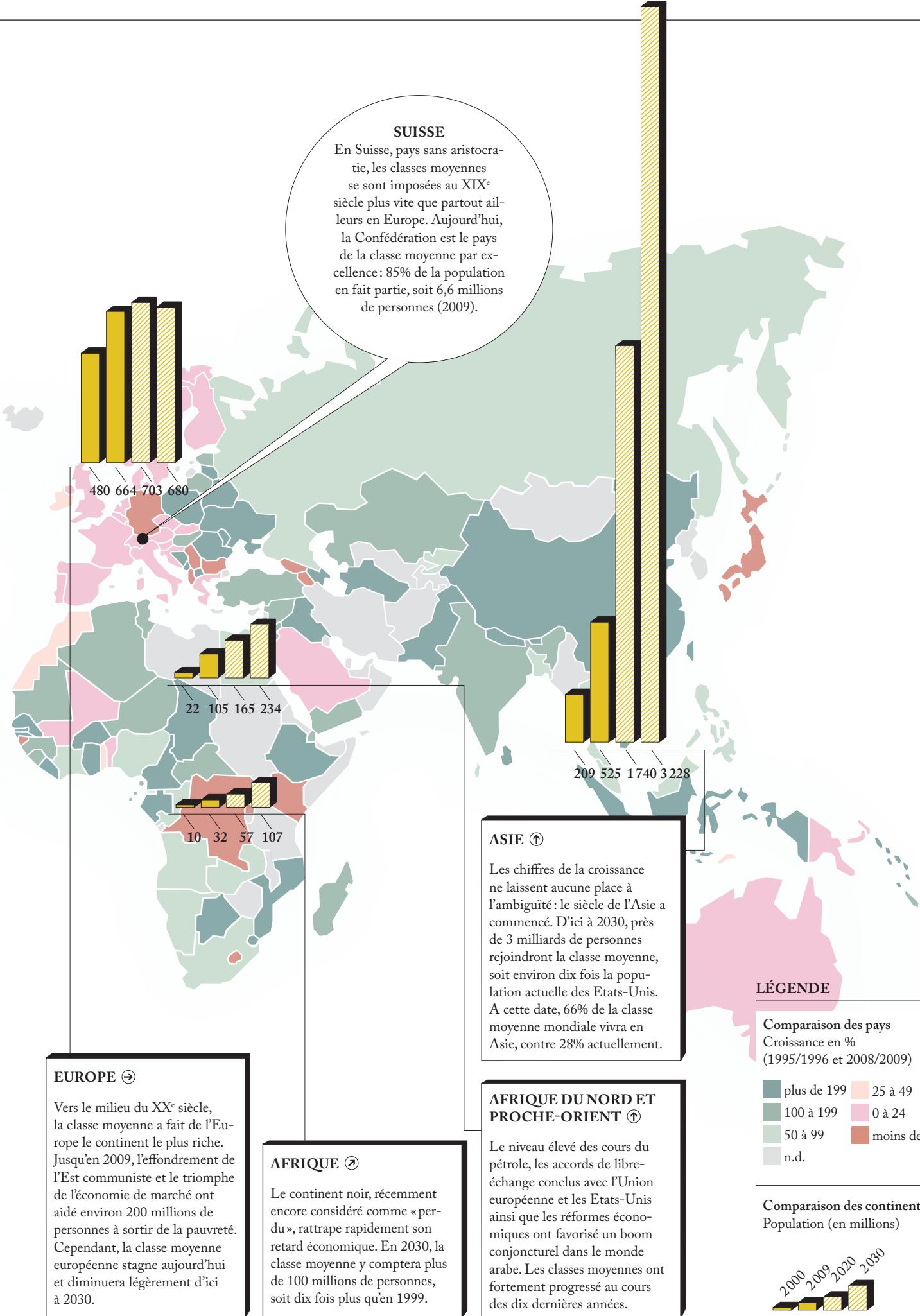
La rédaction

LA CLASSE MOYENNE MONDIALE

La définition de la classe moyenne diffère selon les auteurs. Il s'agit ici des ménages des pays en développement et émergents disposant d'un revenu journalier moyen compris entre 10 et 100 USD en parité du pouvoir d'achat (selon les critères de Homi Kharas, ancien économiste de la Banque mondiale). Le plancher de 10 USD correspond au seuil de pauvreté en Italie, tandis que le plafond de 100 USD correspond au double du revenu médian au Luxembourg. Pour les pays industrialisés, le plancher choisi pour la classe moyenne est le seuil de pauvreté relatif déterminé par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), soit la moitié du revenu médian d'un pays. La population située dans les 5% supérieurs est définie comme riche.

Données et définition: Bettina Rutschi Ostermann,
Credit Suisse Swiss Macroeconomic Research





Sources : Homi Kharas, The Emerging Middle Class in Developing Countries, OCDE, 2010 ; PovcalNet : outil interactif pour la mesure de la pauvreté et de l’inégalité développé par le Groupe d’étude de la Banque mondiale ; OCDE



LE CAIRE, ÉGYPTE

AHMED « SAMY » SALLAM, 32 ANS, DIRECTEUR DES VENTES

Ahmed Sallam vit à Al Haram-Giza, un quartier typique des classes moyennes du Caire non loin des pyramides, avec son épouse Heba et sa fille Lama, six ans. Ils possèdent un vaste appartement qu'ils ont acheté il y a sept ans. A l'époque, le quartier n'était pas aussi prisé. Ahmed Sallam travaille huit heures par jour, six jours par semaine en tant que vendeur dans un magasin d'électronique grand public. Il a une heure de trajet jusqu'au travail. Sa femme s'occupe du foyer. De temps à autre, la famille s'offre une sortie au restaurant, de préférence chez Spectra, qui propose une savoureuse cuisine traditionnelle égyptienne. La famille conduit une vieille Nissan pour rendre une visite hebdomadaire aux parents d'Ahmed. En Egypte, le revenu mensuel moyen des classes moyennes est d'environ 5 000 livres égyptiennes (760 francs) – Ahmed Sallam ne souhaite pas révéler son revenu. Il se contente d'expliquer que la majeure partie de son salaire paie la formation de sa fille dans une école privée.

De quoi avez-vous peur ?

— Que la situation politique en Egypte s'aggrave encore.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— J'achèterais une nouvelle voiture.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— Les rideaux.



NEW YORK, ÉTATS-UNIS

MARS VAN GRUNSVEN, 44 ANS, JOURNALISTE INDÉPENDANT

Mars van Grunsven pourrait déplorer beaucoup de choses dans le quotidien new-yorkais. Les loyers, par exemple, empêchent de vivre dans l'insouciance, même quand, comme M. van Grunsven et son épouse, on gagne un peu plus de 100 000 dollars par an. Mais il ne se plaint pas, parce qu'il sait que nombre de ses amis hollandais l'envient: avec son épouse et son fils Alex (16 mois), il habite un appartement très confortable de 90 m² dans le superbe quartier de Fort Greene à Brooklyn. Il peut exercer son activité de journaliste indépendant à domicile 40 heures par semaine, tandis que Rachel travaille à vingt minutes de métro comme illustratrice pour une grande maison d'édition. Une vieille Honda les emmène en balade dans le pays. Tous les ans, les van Grunsven rendent visite à leurs familles en Hollande. Ce sont les seules grandes vacances qu'ils puissent se payer. Depuis la naissance d'Alex, Rachel et Mars ne vont presque plus au restaurant, un des吸引ts de leur quartier. Il faut payer la garderie. Quand il reste de l'argent, Mars le place dans un fonds exonéré d'impôts qu'il utilise comme assurance retraite.

De quoi avez-vous peur?

— De ne pas pouvoir offrir une bonne formation à Alex: les écoles privées coûtent 40 000 dollars par an et les écoles publiques du quartier ne sont pas fameuses.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto?

— Nous économiserions.

Quel est votre objet préféré dans le salon?

— Sérieusement? Je n'accorde aucune importance aux objets.



CHEXBRES, SUISSE

CAROLINE ANDERES, 38 ANS, COLLABORATRICE SCIENTIFIQUE

Caroline Anderes se sent privilégiée : chaque jour, elle peut s'immerger dans le monde de l'art. Elle est collaboratrice scientifique auprès de l'Institut suisse pour l'étude de l'art à raison de 25 heures par semaine. Elle et son époux Arno, architecte d'intérieur, sont propriétaires d'un trois-pièces de 80 m² à Chexbres, au bord du lac Léman. Avec un revenu de 120 000 francs par an, leurs principaux postes de dépenses sont, «comme pour la plupart des familles de classe moyenne», leur hypothèque, les impôts et l'assurance maladie. Caroline souhaite à son fils Elio, âgé de 22 mois, d'avoir des enfants dès 30 ans. En termes de formation, de logement ou de pression démographique, Elio sera soumis à une plus grande concurrence. Contrairement à ses parents, elle n'a connu ni la pauvreté ni la guerre, et n'a pas dû renoncer aux études par manque d'argent. Grâce à une femme de ménage et à une baby-sitter, elle peut s'octroyer de petits plaisirs : aller au restaurant, faire des sorties culturelles et voir ses amis.

De quoi avez-vous peur ?

— D'une maladie grave.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— Je mettrais l'argent de côté pour acheter un appartement plus grand.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— Notre meuble USM et la vue sur les Alpes.



NEW DELHI, INDE

NITIN SALUJA, 25 ANS, SPÉCIALISTE EN RECOUVREMENT DE CRÉANCES

L'entreprise de Nitin Saluja achète à moindre prix des reconnaissances de dettes américaines. Lui appelle les débiteurs pour qu'ils règlent leurs factures. Il bénéficie d'un intérêt important au chiffre d'affaires. L'été dernier, il a gagné plus de 30 000 roupies (500 francs) chaque mois, suscitant la jalousie de ses collègues. Depuis, les affaires marchent moins bien, car les débiteurs ont préféré acheter des cadeaux de Noël plutôt que de rembourser leurs dettes. Il ne s'en plaint pas pour autant : son entreprise paie le café. Pour lui, c'est essentiel, car il travaille souvent de nuit, quand il fait jour aux Etats-Unis. Nitin Saluja possède une voiture et un grand téléviseur. Il est très économique, ne fume pas et ne boit pas. Son grand-père a acheté une maison pour toute la famille. Il était artiste, une bonne situation en Inde. A présent, chaque génération construit son propre étage. Actuellement, quatorze personnes y vivent, tous parents. L'épouse de Nitin Saluja est chrétienne, lui est hindou, mais ce n'est pas un problème. Ils veulent un seul enfant. Deux se chamailleraient sans arrêt.

De quoi avez-vous peur ?

— De perdre un être cher.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— Je ferais un pèlerinage. J'en économiserais une partie. Je permettrais à mon père de vivre sans travailler. Je construirais une maison. Et je roulerais pendant une semaine dans une grosse BMW.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— Mon écran LCD, un Samsung.



NAIROBI, KENYA

NELLIE CHU CHU, 34 ANS, GÉRANTE DE SA PROPRE ENTREPRISE

L'économie kenyane est florissante. L'entreprise de Nellie Chu Chu aussi. De plus en plus de supermarchés et de restaurants achètent les légumes de sa plantation, qu'elle exploite avec cinq employés. Son mari Simon est dans la sécurité, ils travaillent tous deux six jours par semaine et gagnent environ 140 000 shillings kenyans par mois (environ 1 500 francs suisses), ce qui les situe dans la classe moyenne supérieure. Le loyer de leur maison dans la banlieue de Nairobi est de 750 francs par mois. Les soins médicaux et les frais d'école privée sont deux autres postes importants. La famille de cinq personnes s'apprête à emménager dans la maison qu'elle fait construire pour 12 millions de shillings (130 000 francs) et a pu finir de payer grâce à un apport des parents. Le couple possède deux voitures (Subaru et Nissan), s'entraîne trois fois par semaine dans un club de fitness et retrouve de temps en temps des amis autour d'un verre. Une fois par an, la famille loue une maison de vacances dans la région de Mombasa. Leur quotidien est facilité par une nourrice et une femme de ménage qui vient deux fois par semaine. C'est tantôt Nellie Chu Chu, tantôt la nourrice qui fait la cuisine. Bien des choses ont changé ces dernières années, sauf une : en Afrique, les hommes ne font pas la cuisine.

De quoi avez-vous peur ?

— De ne pas pouvoir offrir à nos enfants la meilleure formation possible.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— Je les investirais dans l'aménagement de notre nouvelle maison.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— Les livres pour enfants. Nous leur lisons « Aladin » et « Cendrillon ». Très peu d'histoires africaines.



TOKYO, JAPON

MASAAKI KOBAYASHI, 51 ANS, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Les Kobayashi possèdent une maison de cinq pièces (80 m²) avec un petit jardin dans un quartier verdoyant de la banlieue de Tokyo. Comme souvent dans les familles japonaises, l'épouse de Masaaki Kobayashi est femme au foyer et fait des petits boulots. Lui est à 40 minutes de son travail. Il est discret sur son revenu : la classe moyenne supérieure gagne 12 millions de yens (env. 130 000 francs), ce qui, dans cette ville onéreuse, suffit pour vivre «décemment». L'école privée des deux fils a un coût. L'objectif des parents : transmettre aux enfants les «plaisirs simples» de la vie. La famille a revendu sa voiture. Tous possèdent un vélo. Sur leurs trois semaines de vacances par an, les Kobayashi en passent toujours deux à camper sur une petite île. La catastrophe de Fukushima a ébranlé la confiance de Masaaki Kobayashi en l'Etat. Il se méfie des médias nationaux et tient le gouvernement pour corrompu. Il ne se repose pas uniquement sur la retraite obligatoire, mais investit également dans son plan de retraite privé. Il reste malgré tout très optimiste pour l'avenir de ses enfants.

De quoi avez-vous peur ?

— De ma femme. Vous pouvez l'écrire.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— J'économiserais. Je n'envisagerais une retraite anticipée qu'à partir de 5 millions de francs.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— L'ordinateur et la télévision, ils nous donnent l'heure.



SARAJEVO, BOSNIE-HERZÉGOVINE
ALMIRA KULAGLIC, 39 ANS, ÉCONOMISTE

D'après Almira Kulaglic, à Sarajevo les familles de classe moyenne comme la sienne sont de plus en plus rares depuis la guerre. Avec son mari Alen et ses deux fils Dean (12 ans) et Mak (5 ans), elle vit dans un cinq-pièces (100 m²) au centre-ville qui serait aujourd'hui inabordable. En 2001, au prix de gros efforts, ils ont pu ajouter un étage à la maison des beaux-parents pour 4 000 euros. L'an dernier, Almira a perdu son emploi dans une organisation humanitaire internationale. Depuis, la famille vit avec les 1 000 euros qu'Alen gagne en tant que directeur technique d'une entreprise de construction. Près de la moitié est dépensée pour les enfants : garderie, club de basket, cours de guitare et d'anglais. Un restaurant ou un cinéma ? Une fois par mois. Et les vacances : chez des proches en Italie, à Vienne ou sur la côte croate. À l'époque de la Yougoslavie, ses parents étaient mieux lotis, économiquement et culturellement. Pour cette musulmane séculière, la cohabitation des religions devient de plus en plus difficile. Pourtant, l'émigration est exclue : « Nous voulons rester et aider à préserver l'âme multiculturelle de Sarajevo. »

De quoi avez-vous peur ?

— De beaucoup de choses. D'une nouvelle guerre en Bosnie. Mais à vrai dire, je préfère aller de l'avant.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— Je les partagerais. Avec mes parents, mes enfants et les pauvres de notre ville. L'argent n'a pas d'importance pour moi. Il va et il vient.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— Notre table. C'est autour d'elle que nous jouons, discutons, chantons. Elle contribue à mon bonheur.



MEXICO CITY, MEXIQUE

ALVARO SANTILLANA, 36 ANS, ENTREPRENEUR

Alvaro Santillana en est convaincu: au Mexique, la croissance économique repose sur le secteur privé. Avec sa petite entreprise informatique, cet entrepreneur gagne plus qu'un employé, mais actuellement ses revenus ne suffisent pas pour épargner ou pour constituer un capital vieillesse. Les profits de l'entreprise sont aussitôt réinvestis. Il souhaite que ses deux filles créent aussi leur entreprise. Toutes deux fréquentent une école privée, ce qui pèse lourdement sur le budget familial. Et Alvaro Santillana craint que les choses n'empirent. Les hautes écoles mexicaines ne répondent pas à ses critères de qualité et il souhaite envoyer les jumelles dans une université américaine. Pour ce faire, il devra revendre une partie de son affaire. La famille possède une Seat Ibiza, qui ne sert que le week-end. En effet, bien que la famille habite la métropole de Mexico City (20 millions d'habitants), son quotidien rappelle celui de villageois: la vie se déroule exclusivement à «Doctores», le quartier de la classe moyenne, où tout peut se faire à pied.

De quoi avez-vous peur ?

— De peu de choses. Même pas d'une crise économique. Sinon, je ne serais pas allé aussi loin.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto ?

— J'investirais chaque peso dans mon affaire.

Quel est votre objet préféré dans le salon ?

— La pièce à vivre est essentielle pour nous. Personnellement, j'aime la grande fenêtre donnant sur la rue.



WOODFORD, AUSTRALIE

FELICITY ANDERSON, 43 ANS, MÈRE AU FOYER

Felicity Anderson est titulaire d'un diplôme de spécialiste des RH, mais actuellement elle est mère au foyer. Elle veut voir grandir ses trois enfants. La famille possède une grande Toyota et est propriétaire de sa maison, ce qui est normal en Australie, car personne ne fait confiance à un bailleur. La région dans laquelle ils vivent est qualifiée de «suburban bush», mi-banlieue, mi-contrée sauvage. Bien sûr, c'est très beau, mais le livreur thaï local ne vaut pas celui de la ville. Spécialiste informatique, son mari Dat se rend à Sydney tous les jours (à deux heures de route), ce qui grève le budget familial. Il est vrai que l'Australie est peu touchée par la crise financière, mais il craint de gagner moins en changeant de poste. Ses revenus annuels s'élèvent environ à 130 000 dollars australiens (125 000 francs). Au lieu de mettre de côté ou d'investir dans la prévoyance vieillesse facultative, la famille s'offre régulièrement des voyages à l'étranger. Une démarche un peu inconsciente, concède Felicity Anderson. Mais dès que les enfants seront grands, ils commenceront à travailler et à économiser de l'argent pour leurs vieux jours.

De quoi avez-vous peur?

— Que la Terre périclite. Nous ne faisons pas assez attention à l'environnement.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto?

— Si j'étais égoïste, je réparerais la piscine et la cuisine. Mais j'en ferais sans doute don.

Quel est votre objet préféré dans le salon?

— Le canapé. Toute la famille s'y assoit volontiers pour regarder la télé, en contrebas.



PALERME, ITALIE

NICOLETTA CARINI, 44 ANS, ARCHITECTE

Nicoletta et Marco Carini, tous deux architectes, vivent ensemble depuis 1998. Ils ont deux jeunes enfants et vont bientôt se marier. Jusqu'à présent, ils hésitaient, car ils ne pensaient pas pouvoir organiser une fête au goût des deux familles. Le couple travaille dans sa propre étude d'architectes. Avec 1 500 euros au total, les principaux postes de dépenses sont la voiture (une VW Touran de 196 000 km), les taxes de propriété de leur logement et l'hypothèque pour sa rénovation. Les parents ont transféré leur appartement au jeune couple, car celui-ci n'aurait pas pu s'en permettre un. En Italie, la classe moyenne gagne environ 33 000 euros par foyer. La famille Carini dépasse ce seuil de peu. Nicoletta explique que leur situation économique est nettement moins bonne que celle de leurs parents. Depuis 2007, les gros achats sont exclus. En Italie, la majorité de sa génération a dû avoir recours aux économies des parents. Si la reprise économique se fait attendre plus longtemps, ses enfants devront être flexibles et en mesure de chercher du travail à l'étranger. La famille ne mange jamais en ville, mais ce n'est pas une question d'argent: à Palerme, les restaurants sont principalement italiens. Et la cuisine italienne est meilleure à la maison.

De quoi avez-vous peur?

— Que notre famille soit séparée par un événement imprévu.

Que feriez-vous si vous gagniez 50 000 dollars au loto?

— Un tour du monde avec les enfants.

Quel est votre objet préféré dans le salon?

— Les instruments de musique. Bien qu'aucun d'entre nous ne sache vraiment en jouer.

XF XJ XK

DÉSORMAIS EN 4x4:

JAGUAR XF ET XJ. AUCUN TRAJET NE RÉSISTE À L'ENTHOUSIASME.

A bord des nouveaux modèles 4x4 de JAGUAR, le plaisir de la conduite ne connaît ni limites ni saisons, et cela grâce à la transmission intégrale intelligente JaguarDrive Control™. En fonction du revêtement sur lequel vous roulez, vous sélectionnez le programme de conduite idéal, soit Normal, Dynamic ou Winter - et la technique se charge du reste, dont notamment de la répartition optimale du couple sur les roues avant et arrière. Ainsi, la puissance du nouveau moteur 3.0 litres V6 suralimenté est transmise à la route avec l'efficacité d'une transmission intégrale, en offrant toutefois des sensations de conduite typiquement JAGUAR.

Découvrez les nouvelles XF et XJ dotées de la technologie 4x4 sur www.jaguar-alive.ch ou à l'occasion d'une course d'essai auprès de votre spécialiste JAGUAR.



**Prime Swiss Deal:
JAGUAR XF CHF 8'000.-*, XJ CHF 16'000.-***

JAGUAR-ALIVE.CH



HOW ALIVE ARE YOU?


JAGUAR

*Modèles illustrés: JAGUAR XF 3.0 litres V6 S/C AWD, 340 ch, 4 portes, CHF 73'600.- (prix catalogue CHF 81'600.- moins prime Swiss Deal CHF 8'000.-), consommation mixte 9.8 l/100 km, émissions de CO₂ 234 g/km, catégorie de rendement énergétique G, JAGUAR XJ 3.0 litres V6 S/C AWD, 340 ch, 4 portes, CHF 112'000.- (prix catalogue CHF 128'000.- moins prime Swiss Deal CHF 16'000.-), consommation mixte 9.8 l/100 km, émissions de CO₂ 234 g/km, catégorie de rendement énergétique G (moyenne de tous les véhicules neufs vendus en Suisse 153 g/km). Swiss Deal: valable jusqu'à révocation (immatriculations en Suisse) sur les XF et XJ modèles 2013 (hormis 2.0 litres diesel et 2.0 litres essence). JAGUAR Free Service: 3 ans d'entretien gratuit sans limitation de kilométrage, liquides inclus.

Bulletin : la classe moyenne

EST

Le souffle de la reprise : de nouvelles opportunités pour des millions de personnes

16 Le nouvel empire des classes moyennes

L'Indonésie est une puissance mondiale émergente. Reportage sur un pays en plein renouveau.

24 Une affaire qui roule

Adoptée par la majorité : la Toyota Corolla est la voiture la plus vendue au monde.



26 Surtout, ne pas sortir du lot !

Le Japon, terre de conformité. Pour le meilleur et pour le pire.

27 Opportunités en Afghanistan

Sima Samar, lauréate du prix Nobel alternatif, parle de son pays.

28 La Chine vue par Henry Kissinger

Entretien avec le doyen de la politique étrangère américaine.



OUEST

La peur du déclin : le délitement des classes moyennes

38 Dupée sur son avenir

La jeunesse d'aujourd'hui veut travailler mais ne le peut pas. Les conséquences sont imprévisibles.



44 N'en fais pas toute une scène !

Hollywood transforme la vie bourgeoise en drame.

50 L'héritage de la classe moyenne

Sans elle, il n'y aurait pas d'Etat social développé ni d'égalité des sexes.

56 Ascenseur social express

Chance au loto, fraude, idée géniale : quelques exemples non conventionnels d'ascension sociale.

58 Plutôt moins, plutôt moins cher

Face au contexte économique difficile, les comportements d'achat ont évolué.

SUISSE

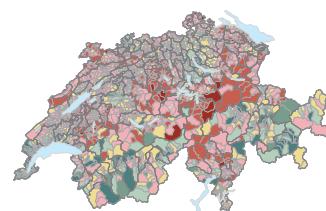
L'exception : la majorité se porte bien, mais l'inquiétude est de mise

60 «C'était mieux avant !»

Quatre générations évoquent la transformation du quotidien.

68 La Suisse au banc d'essai

Faits, chiffres et explications sur la classe moyenne.



73 Eloge des PME

Johann N. Schneider-Ammann évoque l'épine dorsale du pays.

74 Un investissement judicieux

On ne lésine pas sur l'éducation des enfants.

76 C'est de bon ton

L'organisateur de concerts André Béchir décrit les goûts de masse.

78 Relevé de caisse

Les dépenses des ménages suisses.

80 La fin d'une idylle

Illustrations de Jörn Kaspuhl.



Nouveau sur l'App Store

L'application «News & Expertise» avec le nouveau Bulletin et d'autres publications, articles et vidéos actuels du Credit Suisse.

www.credit-suisse.com/bulletin

Impressum : éditeur: Credit Suisse AG, contenu, rédaction: Ammann, Brunner & Krobath AG (www.abk.ch), conception, mise en page, réalisation: Craftt Kommunikation AG (www.craftt.ch), rédaction photo: Studio Andreas Wellnitz, Berlin, adaptation française: Credit Suisse Language Services, pré-impression: n c ag (www.ncag.ch), impression: Stämpfli AG, tirage: 150 000 exemplaires
Contact: bulletin@abk.ch (rédaction), abo.bulletin@credit-suisse.com (service abonnés)



Ascension



Le quartier d'affaires de Jakarta au centre de l'Indonésie.

sociale

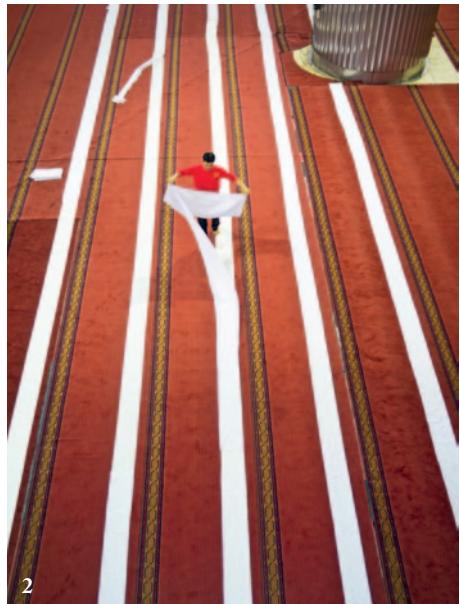


L'économie indonésienne est l'une des plus prospères du monde. De plus en plus d'individus peuvent satisfaire un nombre croissant de désirs. Bienvenue dans le nouvel empire de la classe moyenne.

Par Christina Schott,
Budi N. D. Dharmawan (photos)

QUAND SARI MEILINA ET EDWIN Iskandar rejoignent leur chauffeur à 5h30 du matin, ils se préparent pour une seconde nuit. Ils s'installent dans la voiture pour se reposer pendant les deux heures et demie de trajet avant le début de leur journée de travail. Cette directrice du personnel d'un opérateur de téléphonie mobile et ce gestionnaire de portefeuille d'une banque n'habitent qu'à trente kilomètres de Jakarta, mais passent chaque jour cinq heures dans les embouteillages. En semaine, ils ne voient leurs deux filles qu'à la nuit tombée. Le reste du temps, celles-ci fréquentent une école internationale et sont gardées par une aide ménagère. C'est le prix que paie ce couple pour un bien-être durement acquis. Sari et Edwin font partie de ces millions de pendulaires se rendant chaque jour dans le centre de Jakarta, qui n'offre qu'un réseau saturé d'autobus.

L'ensemble résidentiel Kota Wisata, à Cibubur, dans la banlieue de la capitale, compte à lui seul 10 000 familles de la classe moyenne « montante » de l'Indonésie. Une maison y coûte entre 50 000 et 130 000 francs suisses selon les quartiers, construits comme des parcs d'attractions. Il y a douze ans, Edwin, 43 ans, et sa >



femme, 41 ans, habitaient dans le quartier américain, mais ils ont fini par acquérir un logement dans le quartier japonais. Leur maison foisonne d'appareils électriques. Le week-end, ils vont au centre commercial en famille, et même parfois à Singapour ou à Bangkok. Musulmans, ils rêvent aussi d'un pèlerinage à La Mecque.

Le confort avant tout

Sari et Edwin sont fiers de leur réussite. Ils ont tous deux grandi dans des familles de la classe moyenne urbaine : les parents de Sari étaient employés de banque à Jakarta, le père d'Edwin tenait un magasin de matériel de construction à Yogyakarta. Ils ont investi toutes leurs économies dans une maison et dans l'éducation de leurs enfants. « Après le départ des Hollandais, la génération de nos parents est partie de rien et a tout fait pour que la suivante ne connaisse pas la pauvreté, explique Eric Santosa, psychologue et économiste à Jakarta. De là est née une nouvelle classe moyenne qui n'a pas eu à se battre et qui recherche avant tout le confort. Au lieu d'investir dans une communauté solidaire, elle préfère acheter une voiture, un smartphone ou des vêtements de marque. »

L'Indonésie est considérée comme l'une des économies les plus dynamiques de la planète. Selon un rapport du McKinsey Global Institute publié en septembre 2012, elle sera en 2030 le quatrième pays le plus peuplé et la septième plus grande économie du monde. Ses gisements colossaux de matières premières, sa position stratégique entre l'océan

L'INDONÉSIE EN CHIFFRES

240 millions

d'habitants et quatrième pays le plus peuplé du monde

La moitié des Indonésiens ont moins de 25 ans, et 53% d'entre eux vivent en ville. Avec plus de 17 000 îles, l'Indonésie est le plus grand archipel du monde et couvre la même superficie que l'Europe.

56%

des Indonésiens font partie de la classe moyenne

Selon la Banque mondiale, le nombre d'individus composant la classe moyenne a augmenté de 61% entre 2003 et 2010 et atteint aujourd'hui 131 millions, soit 56% de la population. Ce chiffre est basé sur des dépenses quotidiennes de 2 dollars américains par tête.

16^e

plus grande économie du monde

Avec une croissance économique moyenne stable de 5,2% entre 2000 et 2010, l'Indonésie est la 3^e économie la plus dynamique de la planète après la Chine et l'Inde. En 2012, sa croissance a atteint 6,2%.

1^{er}

exportateur de charbon pour centrales électriques

L'Indonésie est le premier producteur d'huile de palme du monde, possède les plus gros gisements de gaz naturel et de cuivre et exporte notamment du bois, des textiles, du caoutchouc, du café, du tabac et des épices.



4



5



6

JAKARTA

- 1** — Une cuisine ambulante vend de la soupe au poulet et du riz.
- 2** — Personnel de nettoyage de la mosquée d'Istiqlal.
- 3** — Le responsable marketing Rulas Lebargo Sihombing préfère travailler à domicile.
- 4** — Le quartier chinois de Kota Wisata, un complexe immobilier de Cibubur, une banlieue de Jakarta abritant 10 000 familles.
- 5** — Edwin Iskandar et Sari Meilina avec leurs filles Nadia et Kania.
- 6** — Bar au sommet d'un gratte-ciel.
- 7** — Statuettes indiennes à Kota Wisata.
- 8** — Selon le quartier, le prix d'une maison à Kota Wisata varie entre 50 000 et 130 000 francs suisses.



7



8

Indien et l'océan Pacifique et sa croissance régulière de 6% par an attirent de plus en plus d'investisseurs étrangers : chinois, américains, britanniques et allemands. La consommation des ménages représente actuellement plus de la moitié du PIB.

« C'est dans la taille de sa population que réside l'attrait du marché indonésien », explique Jati Andrianto, vice-président de la société d'investissement Asia Strategic Advisory. Selon la Banque mondiale, le nombre d'individus composant la classe moyenne aurait augmenté de près de 61% à 131 millions entre 2003 et 2010. « Ces personnes ont couvert leurs principaux besoins et peuvent satisfaire des désirs secondaires. » Les motocyclettes, les téléphones portables et les accessoires de mode sont populaires. Les entreprises les plus prospères sont les fabricants de cigarettes et de nourriture instantanée ainsi que les fournisseurs d'équipements ou de services de télécommunication ; en termes de nombre d'utilisateurs de Facebook et de Twitter, l'Indonésie se classe respectivement aux deuxième et troisième rangs. Hausse de la demande oblige, un nombre croissant de multinationales envisagent d'exporter leurs produits en Indonésie, mais aussi de les y fabriquer. Elles engendrent ainsi des emplois et des revenus.

La démocratie, facteur de croissance

Par exemple, la gastronomie a connu une forte expansion ces dernières années. Le bien-être croissant des Indonésiens est illustré par la hausse du nombre de mariages organisés par le Majapahit, un hôtel de luxe de Surabaya, le deuxième centre financier et commercial du pays : un mariage pour 200 convives y coûte la bagatelle de 10 000 euros. Laurent Andy Sadikin, son directeur, 33 ans, a lui-même vu son statut social s'améliorer. Ce fils d'un ouvrier d'une savonnerie a obtenu une bourse pour étudier aux Pays-Bas. A son retour, il a travaillé pour Somerset et Novotel avant d'intégrer la direction de l'hôtel. Catholique, il affirme avec fierté que son restaurant affiche toujours complet pour Noël – on y trouve aussi des hommes d'affaires musulmans.

La coexistence pacifique des religions dans le pays comptant le plus grand nombre de musulmans était une condition préalable à la fondation d'une >



RELIGION ET CULTURE

— Le plus grand pays musulman

L'Indonésie compte plus de musulmans que tout autre pays du monde: 90% de ses 240 millions d'habitants pratiquent l'islam. Cela étant, l'Indonésie est une république laïque où chacun est officiellement libre de pratiquer la religion de son choix. Dans les faits, seules six confessions sont reconnues par l'Etat: l'islam, le catholicisme, le protestantisme, l'hindouisme, le bouddhisme et le confucianisme. La majorité des musulmans en Indonésie sont considérés comme modérés. Les deux plus grandes organisations musulmanes, Nahdlatul Ulama (NU) et Muhammadiyah – qui comptent 40 et 30 millions d'adhérents –, exercent une grande influence. Si la plupart des adhérents de la NU vivent à la campagne, où l'islam se mêle souvent aux traditions locales, la Muhammadiyah préconise un islam «pur». Ses membres appartiennent en général à la classe moyenne urbaine. On assiste depuis plusieurs années à une islamisation inspirée du modèle arabe. Cela a une incidence sur l'économie: la quasi-totalité des banques proposent des produits conformes à la charia, les producteurs de denrées alimentaires doivent préciser «halal» sur leurs produits, et l'industrie de la mode musulmane connaît un boom.

république séculière après le départ des Hollandais en 1945. «Malgré ses fai-blesses, le fait que l'Indonésie soit aujourdhui un pays démocratique joue un rôle clé dans l'expansion de son économie», affirme l'économiste Jati Andrianto. Depuis la démocratisation, qui a fait suite à la chute de Suharto lors de la crise asiatique de 1998, on assiste toutefois à un regain de popularité de la religion. Dans la classe inférieure, cela conduit parfois à une radicalisation, alors que les personnes de la classe moyenne souhaitent surtout inculquer des valeurs morales à leurs enfants.

Foi, mariage et enfants

Tandis que Laurent Sadikin confie l'éducation de ses deux enfants à des écoles catholiques, de crainte que les institutions indonésiennes ne soient dominées par l'islam, le fils de Cicilia Indah Setyawati étudie dans une école islamique, «afin qu'il apprenne les aspects de sa religion que je ne peux lui enseigner». Cette laborantine de 37 ans s'est convertie du catholicisme à l'islam en se mariant. Après son divorce il y a cinq ans, suite auquel elle a perdu son domicile et son travail, elle est restée malgré tout musulmane: «La religion n'est pas responsable de ce qui m'est arrivé.» Cette fille de policier a fait ce qui aurait été impossible pour une femme divorcée il y a vingt ans: à Surabaya, elle a été promue au poste de directrice de produits d'une société suisse de distribution d'appareils médicaux et possède aujourd'hui une maison et une voiture. Cela étant, en dépit de son indépendance, elle porte toujours le stigmate des personnes seules: «Mes parents me pressent de me remarier, et on me cour-

tise souvent au travail, raconte-t-elle. J'aimerais bien avoir de nouveau un homme à mes côtés.»

Selon une étude de l'Institut Goethe et de la Fondation Friedrich Naumann de 2011, en Indonésie, le fait d'être marié et d'avoir des enfants constitue la valeur principale pour les jeunes musulmans après celui d'avoir la foi. On se marie à 19 ans en moyenne, et beaucoup de diplômés ont des enfants à 25 ans. Andry Kurniawan, surnommé Boy, est conscient de l'importance qu'accorde la classe moyenne au fait de se marier et d'avoir des enfants tôt. « Dans mon village natal, sur l'île de Sumatra, on me juge anormal », précise ce célibataire de 31 ans, représentant d'une galerie d'art singapourienne à Yogyakarta qui se rend

souvent à Singapour, à Hong Kong et à Taïwan pour affaires. « De retour chez moi, cela ne compte pas. Les gens prennent acte de mon célibat. » A Yogyakarta, il a sa maison et s'y sent bien. « Yogyakarta est une ville tolérante, car elle compte beaucoup d'étudiants et d'artistes. La qualité croissante de l'enseignement joue un rôle décisif. »

L'ouverture d'esprit des habitants profite aussi à Everyandani Sri Rezeki, spécialiste en marketing, 27 ans, qui a ouvert un café français pour une entreprise de mode. Les clients de « Chez Moi » sont des hommes d'affaires et des ménagères aisées, mais aussi des étudiants – une chose impensable il y a dix ans. Son café, situé près des universités, attire les jeunes filles. La tête couverte d'un foulard très mode, arborant des bracelets clinquants et portant des Crocs, elles choisissent leur dessert et en publient une photo sur Facebook.

« Nous avons observé notre environnement pour identifier les tendances ; les affaires sont bonnes », explique Everyandani. Fille d'un ouvrier d'une plantation et originaire de Medan, ville de deux millions d'habitants du nord de Sumatra, elle est venue à Yogyakarta pour ses études en communication. « Le niveau de formation étant élevé à Yogyakarta, ses habitants sont plus tolérants ; ici, les femmes, peuvent décider de leur vie, explique cette mère de famille. Je peux concilier enfants et travail. »

A 550 kilomètres au nord-ouest, à Jakarta, Rulas Lebargo Sihombing se fixe les mêmes objectifs. Ce spéci-



12



13



14

SURABAYA

9 — Vendeuse d'oignons sur le marché de Pabean.

10 — Laurent Sadikin devant le Majapahit, le meilleur hôtel de la ville, dont il est le directeur.

11 — Bateau dans le port qui ravitailler les îles orientales en motocyclettes.

12 — Enfants devant une maison du quartier arabe.

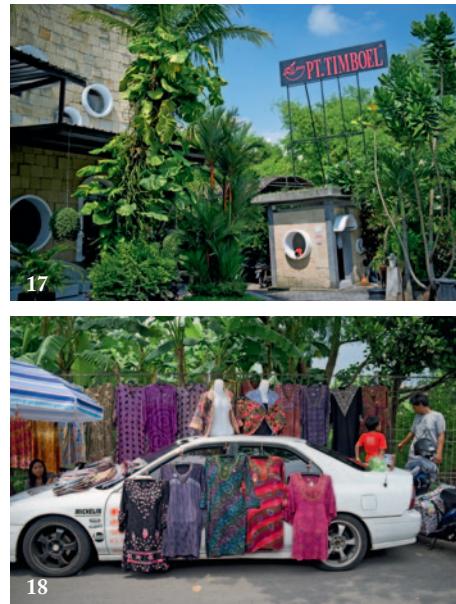
13 — Cicilia Indah Setyawati a intégré la classe moyenne après sa promotion au poste de directrice de produits.

14 — Les rickshaws font partie du paysage urbain.

15 — Magasin traditionnel de produits cosmétiques et de produits de beauté.



15



YOGYAKARTA

16 — Andry «Boy» Kurniawan, représentant d'une galerie d'objets d'art, devant une peinture murale de Yunizar, un artiste de renommée internationale.

17 — Un magasin à Kasongan, un village spécialisé dans la fabrication d'objets d'art.

18 — Yogyakarta, l'un des centres de l'industrie textile indonésienne.

19 — Ouverture d'une exposition à la galerie Kedai Kebun.

20 — Everyandani Sri Rezeki gère un café de style français.

21 — Deux figuiers des banians, aux vertus présumément magiques, dans le quartier des palais.

liste en marketing de 37 ans a décidé de créer son entreprise. « Je travaille en fait pour mon ancien employeur, le coût de la vie à Jakarta étant trop élevé. Je n'ai plus à subir les embouteillages. » Le travail à domicile est assez récent en Indonésie, surtout dans un appartement en colocation comme le sien où cohabitent hommes et femmes chrétiens et musulmans. « Beaucoup se demandent ce que nous y trouvons : l'indépendance sans la solitude. Nous partageons le loyer et économisons en frais de transport, explique ce fils de prêteur sur gage. Il y a un bar et un club de karaoké pour sortir le soir. »

« L'expansion de l'économie indonésienne repose sur ce désir de consommer et de se divertir, commente le sociologue Eric Santosa, mais le gouvernement ne fixe pas d'objectif idéologique et les mesures mises en œuvre ne suffisent pas à contenir la bulle du crédit. » Eric Santosa rappelle que l'économie indonésienne ne pourra être qualifiée de saine tant que le gouvernement n'aura pas remédié à l'inadéquation de l'infrastructure, à l'inefficacité de la bureaucratie et au manque d'investissement dans un personnel qualifié. »

Mais en période d'expansion, personne n'y prête attention. La nouvelle classe moyenne indonésienne est confiante en l'avenir. De même pour Rulas Lebargo Sihombing, dont l'ambition est de fonder une famille. La famille de cet ancien étudiant révolutionnaire descend du peuple protestant Batak du nord de Sumatra. Ses parents



PRINCIPALES VILLES INDONÉSIENNES

— Jakarta

Avec ses 28 millions d'habitants, l'immense agglomération entourant Jakarta, la capitale de l'Indonésie (9,6 millions d'habitants), est considérée comme l'une des plus peuplées du monde. L'ancienne Batavia est devenue le cœur financier et commercial durant l'époque coloniale néerlandaise. Chaque jour, des files interminables de voitures relient les banlieues aux bureaux et aux centres commerciaux de la ville, dont le seul système de transport urbain est un réseau d'autobus. Les entreprises industrielles sont principalement situées en banlieue. Les principaux secteurs d'activité sont l'électronique, l'ingénierie automobile, la construction mécanique, la chimie et la biomédecine.

— Surabaya

Surabaya est la capitale de Java oriental, une province très peuplée. Avec 2,9 millions d'habitants, Surabaya est la deuxième plus grande ville d'Indonésie. Son agglomération compte 6 millions d'habitants. A l'époque de la domination coloniale hollandaise, elle était le centre économique du pays, et ses deux principales sources de revenus étaient l'industrie sucrière et celle du tabac. Cela a donné naissance à une industrie d'importation et d'exportation florissante, dont les sites de production s'étendent bien au-delà de la ville. En raison de l'immensité de son port, Surabaya est considérée comme la porte de l'est de l'Indonésie.

— Yogyakarta

Yogyakarta, centre culturel et plus grand campus universitaire d'Indonésie, est une province autonome de 3,5 millions d'habitants dirigée par un sultan. L'art et les traditions y jouent un rôle déterminant, les principaux secteurs étant la manufacture de meubles, l'industrie textile et l'artisanat. La ville proprement dite, qui ne compte que 400 000 habitants, est considérée comme l'un des plus importants centres d'art moderne de l'Asie du Sud-Est. Yogyakarta occupe une position pittoresque entre le volcan Merapi et la côte sud de Java. Avec deux sites classés au patrimoine culturel mondial de l'UNESCO, Yogyakarta est le deuxième centre touristique d'Indonésie après Bali.



20



21

refusaient de le voir avec une femme d'une ethnie et d'une religion différentes. Lui accepte l'idée d'un mariage arrangé : « Après cela, je serai ce que j'aurais considéré comme impossible : un père de famille établi de la classe moyenne supérieure. » □

Christina Schott travaille depuis dix ans en tant que journaliste indépendante en Indonésie. Cofondateuse du réseau de correspondants weltreporter.net, elle enquête notamment sur les thèmes sociaux et culturels qui caractérisent l'Asie du Sud-Est.

CRISE DE LA DETTE

Inégalité et croissance : la théorie

Les inégalités économiques contribuent-elles à la croissance d'un pays ou constituent-elles un frein ? Les économistes sont partagés à ce sujet.

Une chose est certaine : l'inégalité influe sur la croissance, mais souvent de manière contradictoire. Selon l'économiste Nicholas Kaldor (1908–1986), les salariés peuvent moins épargner que les individus dont le revenu découle des bénéfices d'une entreprise. Ainsi, une redistribution en faveur des bénéfices accroît l'épargne ; de même lorsqu'elle se fait en faveur des salaires élevés, la propension à l'épargne des bas salaires étant plus faible. Il en va de même lorsqu'un nombre croissant d'individus gagnent de plus en plus, car les gens qui touchent un revenu plus faible sont moins enclins à mettre de l'argent de côté. Une épargne élevée constitue toutefois une condition préalable à la croissance, dans la mesure où les entreprises et les ménages s'en servent pour financer leurs investissements. Au travers de l'épargne, l'inégalité peut donc en théorie avoir une incidence positive sur la croissance.

Cela étant, l'inégalité peut aussi freiner la croissance, comme on le constate dans des pays émergents comme l'Indonésie, où il est difficile d'obtenir un prêt. En effet, sur les marchés de capitaux peu développés, il n'est pas toujours facile d'obtenir des informations, comme sur la

solvabilité, ou il manque simplement un cadre légal. Le plus souvent, seules les personnes qui offrent en garantie des actifs immobilisés peuvent obtenir un prêt. L'inégalité de la distribution des revenus exclut un grand nombre d'individus du marché financier et constitue une entrave aux investissements dans des projets porteurs ou la formation. Dans ce cas, l'inégalité pèse sur la croissance.

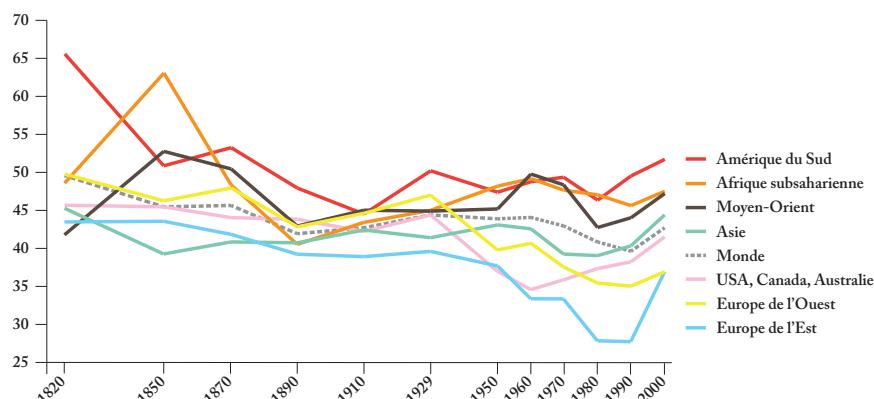
Enfin, l'inégalité peut avoir une incidence sur la croissance au travers de la politique. Les modèles politiques supposent que dans les démocraties, les partis tiennent compte des aspirations de la moyenne des gens. Ils n'ont pas d'autre choix s'ils veulent obtenir la majorité. Le votant médian veille avant tout à ses intérêts et appartient, dans les sociétés inégales, à la moitié de la population qui gagne moins que la moyenne. Il est donc favorable à une politique qui redistribue le revenu de la moitié supérieure à la moitié inférieure et qui réduit l'incitation à travailler ou à investir : l'inégalité freine alors la croissance.

Néanmoins, analyser la situation en termes de croissance ne suffit pas à apporter une réponse à la question, plus fondamentale et presque philosophique, relative au rapport entre une distribution «équitable» et le bien-être d'une société.

Niklaus Vontobel, Swiss Macroeconomic Research

DISPARITÉS DE REVENUS DEPUIS 1820 PAR RÉGION

Coefficient de Gini : «0» correspond à une distribution homogène et «100», à une inégalité maximale



Source : Van Zanden et al. (2011), The Changing Shape of Global Inequality, CGEH Working Paper Series, Centre for Global Economic History, Université d'Utrecht

Entre 1820 et 1990, l'inégalité a fortement diminué partout dans le monde, surtout en Amérique du Sud. Puis elle a recommencé à augmenter, notamment en Europe de l'Est (suite à la disparition des systèmes socialistes du « bloc de l'Est »).



1966



1970

Une affaire qui roule

La voiture ? Un incontournable. La Toyota Corolla ? Un must. Le modèle chouchou de la classe moyenne est la voiture la plus vendue au monde.

Par Lars Jensen

« CETTE VOITURE FERA LE BONHEUR du monde entier », avait prophétisé en 1966 l'ingénieur en chef Tatsuo Hasegawa lors de la sortie des chaînes de production de la première Toyota Corolla. Pourtant, la Corolla que j'ai louée il y a quelques années ne m'a pas convaincu. Elle m'a plutôt laissé de marbre. Chez Toyota, ils se diront : « S'il s'est ennuyé, c'est que nous avons bien fait notre travail ! » Le succès galactique de la Corolla repose en effet sur un design qui n'éveille aucune émotion. Cette voiture, qui doit plaire à autant de gens que possible, toutes cultures confondues, n'a droit à aucune personnalité. Seule la fiabilité compte. Le dernier commentaire laissé en novembre 2012 sur le forum du fan-club pakistanais de la Corolla en dit long sur les attentes du conducteur : « J'ai acheté ma Corolla avec la bénédiction d'Allah. Depuis 2006, j'ai parcouru 150 000 kilo-

mètres, sans une seule panne ! » L'internaute explique ensuite comment fixer des feuilles imitation bois sur le tableau de bord.

En 2012, l'automobile favorite des classes moyennes figurait en tête des immatriculations dans le monde avec environ 1,2 million d'unités. Au printemps 2013, Toyota devrait compter 40 millions de Corolla. Avec la Coccinelle, Volkswagen a tout juste réussi à franchir la barre des 20 millions. Inspiré par ce succès, Tatsuo Hasegawa avait l'ambition de concevoir le premier best-seller véritablement mondial. L'ancêtre de la Corolla actuelle, la première génération E10, dont l'aspect évoquait celui de l'Opel Kadett Kombi en plus court, a été la première automobile asiatique à satisfaire aux exigences techniques européennes et nord-américaines. Aujourd'hui, la Corolla est vendue dans plus de 180 pays.



2007



1997



1971



1974



1980

Pérou, Arabie saoudite, Vietnam ou Canada : la Corolla ne révèle pas grand-chose sur ses propriétaires. On pourrait croire qu'ils ont tous un travail régulier, qu'ils habitent un appartement propre, qu'ils sont bons payeurs et qu'ils sont fans de Tom Hanks. Toyota aurait mieux fait de baptiser sa Corolla « uniforme gris ». Comme on pouvait le lire dans le « New York Times » à propos de la huitième génération E110 : « En termes de taille, de légèreté, de rapidité, de sécurité, d'économies de carburant, de discréetion sonore, de confort, de maniabilité et de durabilité, la Corolla surpassera ses concurrentes. Il n'y a qu'au niveau esthétique qu'elle pêche. Les personnes qui l'achètent sont donc celles qui ne voient en l'automobile qu'un simple moyen de locomotion. »

Dans les sociétés industrielles occidentales, la classe moyenne doit se restreindre et ceux qui en font encore partie aspirent à passer pour des membres de la classe supérieure. Cela explique pourquoi BMW, par exemple, vend plus de Série 1 et 3 dans certains pays européens qu'Opel de Corsa ou d'Astra. En 2007, Toyota a donc commencé à commercialiser la Corolla sous le nom d'Auris en Europe afin de redorer son blason. En Amérique du Nord, le modèle ne fait, quant à lui, plus partie du top ten. Il y a plusieurs mois que la Corolla

n'est plus exposée dans le show-room de Toyota à Manhattan. Comme le dit un vendeur, à New York elle ne correspond plus à l'acheteur type. Ce que les clients veulent, c'est une Prius ou un SUV.

Le groupe peut toutefois se réjouir du boom de la classe moyenne dans le reste du monde. Tandis qu'il a fermé des usines de production de la Corolla en Australie, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, il en a inauguré en Inde, en Malaisie, en Turquie et au Venezuela. En 1962, Tatsuo Hasegawa avait fixé l'objectif suivant à son équipe : « Sur les autoroutes allemandes, la place de cette voiture sera la voie du milieu. » Cela résume parfaitement le caractère de la Corolla. L'idée est peut-être vieille de 47 ans, mais dans un monde où des millions de gens accèdent à la classe moyenne, la Corolla fera encore beaucoup d'heureux. Et si l'on en croit diverses revues spécialisées, en Europe, Toyota persiste et signe : le nom du modèle milieu de gamme de la prochaine génération sera de nouveau Corolla. □

Lars Jensen vit à New York et écrit pour la presse allemande (« Frankfurter Allgemeine Zeitung », « Zeit », « Süddeutsche Zeitung » et « Spiegel »).



1983



1987



1992



1991

Surtout, ne pas sortir du lot !

Le Japon ou le règne de la classe moyenne – un essai de Christoph Neidhart

Journée portes ouvertes peu après la rentrée des classes, les élèves de deuxième année doivent raconter leurs vacances : beaucoup sont allés à Tokyo Disneyland ou au Sea Paradise de Yokohama. Toutes leurs présentations se ressemblent à s'y méprendre. Une fillette a pourtant été au Canada et une autre en Europe, mais elles ne le mentionnent pas. Pourquoi ? Cela ne se fait pas. On peut en parler à la récréation mais pas dans une présentation. Au Japon, presque tout le monde dit appartenir à la classe moyenne, même ceux qui sont trop riches pour en faire partie et ceux qui en ont été exclus, à cause de l'interminable stagnation économique de ces dernières années. Une précarité croissante, invisible au premier abord, a commencé à se développer parmi les jeunes.

Etant donné que la majorité des Japonais, riches ou pauvres, considèrent appartenir à la classe moyenne, le niveau de vie ne constitue pas en soi un critère d'appartenance. Au Japon, c'est une question d'attitude.

C'est le cas de l'ancien directeur d'un groupe d'électricité aujourd'hui à la retraite et de sa femme : ils partent une fois par an pour l'Europe et voyagent régulièrement au Japon. Ils aiment descendre « dans de bons hôtels ». Ils sont propriétaires de leur maison, en bonne santé et leurs filles ont fait « de beaux mariages ». Ils craignent pourtant que l'argent ne vienne un jour à manquer : leurs pensions diminuent, leur épargne ne rapporte presque plus rien et ils n'ont pas de chance avec leurs actions. Et qui sait ce qui les attend encore ? Un retraité qui s'apauvrit appartient-il toujours à la classe moyenne ? Son épouse est surprise par cette question : « Bien sûr ! Au Japon, presque tout le monde en fait partie ! C'est l'une des forces des Japonais. Ce qui n'est pas le cas en Amérique. »

Au Japon, il faut appartenir à un groupe (école, entreprise, tranche d'âge, classe moyenne, etc.), c'est un impératif social. Seuls ceux qui connaissent leur place dans la société peuvent y évoluer harmonieusement. La société n'accepte ni les originaux ni les marginaux. Cette pression de conformité commence dès le jardin d'enfants.

Dans le système éducatif japonais, les examens d'entrée sont les principaux obstacles. Obtenir un diplôme est une formalité. Qui-conque réussit à entrer dans un collège renommé peut être tranquille. Un étudiant admis dans une bonne université a déjà presque

son diplôme en poche. Il en va pratiquement de même dans le monde du travail. On reste dans la même entreprise toute sa vie active et elle garde ses employés, même quand ils ne sont pas performants. Compte tenu de la situation économique, de plus en plus de Japonais renoncent désormais, dans une certaine mesure, à la



Christoph Neidhart est le correspondant à Tokyo des journaux « Süddeutsche Zeitung » et « Tages-Anzeiger ». Il vit au Japon depuis 2002. Le journaliste bâlois a signé plusieurs livres, dont « Die Kinder des Konfuzius. Was Ostasien so erfolgreich macht » (éditions Herder).

consommation : « Nous n'avons plus besoin de rien, dit l'épouse du directeur à la retraite, les voyages sont notre seul luxe. » Même les personnes très fortunées se contentent souvent de voitures de milieu de gamme, la plupart du temps hybrides, pour ne pas attirer l'attention. Et ils les conservent plus longtemps qu'auparavant, se conformant ainsi à ce qu'ils pensent être la moyenne.

Si l'on définit la classe moyenne comme une catégorie sociale dont les membres peuvent se permettre un luxe modéré, le Japon – du moins ses villes – a alors été une société de classe moyenne, avant même que l'on puisse se représenter la consommation de masse en Europe. Dès l'ère Tokugawa (1603-1868), beaucoup de Japonais pouvaient se permettre de manger à l'auberge, alors qu'à cette époque, l'Europe ne comptait que très peu de restaurants. Dans la capitale Edo, l'actuelle Tokyo, on pouvait trouver des sushis ou des nouilles à tous les coins de rue. De plus, un tourisme de masse existait déjà. Des centaines de milliers, voire des millions de personnes se rendaient à pied d'Edo à Kyoto et au

Le sens de la conformité a certes contribué à faire du Japon un pays riche, mais aujourd'hui l'économie en souffre, car, chacun voulant passer inaperçu, personne ne sort du lot.

sanctuaire d'Ise, le plus haut lieu du shintoïsme. Officiellement, il s'agissait de pèlerinages, mais les témoignages de l'époque évoquent plutôt la bonne chère, les maisons closes et les auberges des 53 étapes officielles. Les voyageurs pouvaient s'offrir ce luxe relatif.

Selon les études, les économies de marché modernes sont plus prospères lorsque les différences sociales sont réduites. Pour l'essentiel, le Japon doit son relèvement rapide après la guerre à son homogénéité sociale. Toute la population a agi de concert. Aujourd'hui pourtant, l'économie japonaise pâtit de la pression de conformité. Tout le monde doit se fondre dans le moule. Chez Tepco, aucun responsable n'est intervenu alors que nombreux étaient ceux qui savaient que la centrale de Fukushima n'était pas sûre. La pression du groupe était trop forte. D'évidence, il existe un piège de la conformité ou, quand on se repose sur ses lauriers, un piège de la classe moyenne. On en fait partie, que demander de plus ?

« Les femmes sont la clé »

Dans le sillage du boom économique de l'Asie, l'Afghanistan se développe. Sima Samar, ancienne ministre et lauréate du prix Nobel alternatif, parle des voies de sortie de la pauvreté et du rôle des femmes.

Par Simon Brunner

Sima Samar, en quoi l'Afghanistan a-t-il changé au cours des quarante dernières années ?

Dans ma jeunesse, le pays était pauvre, mais les relations étaient meilleures. Ma famille appartenait à la classe moyenne, et j'étais dans une classe mixte. C'était normal dans les années 1970. Les femmes avaient le droit de vote, avant même que ce soit le cas dans toute la Suisse. Sous les talibans, mes nièces ont dû arrêter l'école, puis aller dans une école pour filles. A ce jour, il n'y a que très peu de classes mixtes dans ma région natale. Le conflit a inversé le cours du temps.

Dans de nombreux pays d'Asie, de larges couches de la population sont sorties de la pauvreté ces dernières années. Est-ce également le cas en Afghanistan ?

Oui, ici aussi, la classe moyenne va mieux. La croissance est rapide, les petits commerces poussent comme des champignons. Un jeune homme ou une jeune femme avec

une formation universitaire, un bon anglais et qui sait utiliser un ordinateur perçoit aujourd'hui un salaire mensuel d'au moins 1 500 dollars. Ce qui permet de très bien vivre. En comparaison, un enseignant gagnait jusqu'ici 300 dollars.

La croissance est-elle durable ?

Beaucoup de gens gagnent leur vie en travaillant pour l'OTAN, en tant que traducteur par exemple. Est-ce que des postes à long terme seront créés ainsi ? Je ne le sais pas. Mais j'espère que les gens pourront mobiliser les compétences acquises à l'OTAN ailleurs, par exemple dans l'exploitation minière, qui se met lentement en marche aujourd'hui.



Sima Samar, 55 ans, est médecin et femme politique afghane. En 2001, elle était ministre de la Condition féminine et, en 2002, présidente de la Commission indépendante des droits de l'homme en Afghanistan. En 2012, elle a reçu le Right Livelihood Award pour son engagement envers les droits de l'homme. Ce « prix Nobel alternatif », doté de 50 000 euros, honore des personnes qui trouvent des solutions aux défis les plus graves de notre époque.

Quel est le rôle de l'Occident dans l'essor économique de l'Afghanistan ?

Les investisseurs jouent le rôle le plus important. L'Occident devrait commercer avec nous. Nous possédons de nombreuses ressources naturelles : cuivre, fer, or, platine et autres métaux rares. J'aimerais voir une exploitation minière en Afgha-

nistan gérée en collaboration avec l'Occident qui améliorerait les conditions de vie à long terme de la population et dans laquelle les entreprises internationales s'engageraient au-delà de la simple extraction.

Quels sont les facteurs de succès de la politique intérieure ?

L'objectif principal est la sécurité du pays. Une présence militaire ne suffit pas, cela dépend plus de facteurs institutionnels, et surtout de l'application du droit. Par exemple, l'égalité des sexes est inscrite dans notre Constitution, mais la réalité est tout autre. Il ne faut pas oublier que sous les talibans, le terme de « droits de l'homme » était tabou et interdit.

En 2001, vous étiez ministre de la Condition féminine dans le gouvernement de transition d'Hamid Karzai. Qu'avez-vous pu obtenir ?

Un rôle actif des femmes dans la société est à la base de la croissance ; nous le voyons dans de nombreux pays en développement. Les femmes sont la clé ! Nous avons pu les aider : aujourd'hui, 25% des parlementaires sont des femmes, grâce à un quota imposé. En revanche, le taux d'alphabétisation des femmes en Afghanistan est toujours le plus bas du monde. Seules 13% des femmes savent lire et écrire. Une bonne éducation – et pas que pour les femmes – est la clé de la réussite individuelle.

Pour avoir remis en cause la charia, vous avez dû démissionner. Les journaux vous ont baptisé la « Salman Rushdie afghane » et ont exigé votre mort. Etes-vous toujours menacée ?

C'était en 2002, la situation était alors bien plus grave. Je suis sûre qu'on m'appelle encore ainsi, mais du moins pas publiquement. Il semble que notre travail ait payé. □

« Les Chinois ont pour l'essentiel réussi seuls »

Henry Kissinger, ex-ministre des Affaires étrangères américain, a vécu de près la métamorphose chinoise. Depuis 40 ans, il connaît tous les cadres du Parti et reste le bienvenu à Beijing. Jadis parent pauvre de la planète, la Chine est devenue le moteur de la croissance mondiale. En quoi cela va-t-il changer la République populaire et le monde, Monsieur Kissinger ?

Par Daniel Ammann

L'ANECDOTE EST RACONTÉE PAR un homme d'affaires chinois lors d'un apéritif à Hong Kong: il a vu « Madagascar 3 », le film d'animation à succès des studios californiens Dreamworks, avec ses enfants, dans un cinéma de Shanghai un jour avant la sortie du film aux Etats-Unis : « Voilà que nous devançons les Américains sur leur propre terrain », dit-il en riant.

Cette petite histoire est riche de sens. L'an passé, il s'est vendu pour 2 milliards de dollars de billets de cinéma en Chine. Le pays est aujourd'hui le deuxième plus gros marché cinématographique du monde derrière les Etats-Unis et devant le Japon. Dreamworks prévoit l'ouverture d'un immense centre culturel et de divertissement à Shanghai pour plusieurs milliards de dollars, l'objectif n'étant pas moins que de concurrencer Broadway à New York et le West End à Londres.

Peu d'aspects illustrent aussi bien l'émergence fulgurante des classes moyennes chinoises que ce boom de l'industrie du divertissement. Rien que l'année dernière, dopées par la consommation privée de la classe moyenne, les dépenses consacrées en Chine aux loisirs et aux divertissements ont bondi de 56% pour atteindre 547 milliards de dollars. Aujourd'hui, un nombre croissant de Chinois dispose de suffisamment de temps et d'argent pour pouvoir prendre des vacances et aller régulièrement au cinéma, au théâtre ou à des manifestations sportives.

La République populaire, qui reste nominalement communiste, a connu ces 30 dernières années la réussite économique la plus impressionnante de l'Histoire. A la fin des années 1970, c'était encore un des pays les plus pauvres de la planète – plus pauvre par exemple que le Soudan, lanterne rouge de l'Afrique. Le revenu moyen s'élevait à 500 dollars par an, la nourriture était rationnée et une partie de la population souffrait de la faim. Un Chinois sur trois ne savait ni lire ni écrire. Bien que pays le plus peuplé du monde, la Chine représentait à peine 2% de la performance économique mondiale.

Aujourd'hui, elle est la deuxième plus grande économie du monde avec un produit intérieur brut d'environ 7 300 milliards de dollars. Aucun pays n'exporte autant de biens. Un exemple: trois ordinateurs portables sur quatre viennent de Chine. Le revenu réel moyen s'élève à 8 466 dollars par an, soit 17 fois plus qu'il y a 30 ans. En 1999, la classe moyenne >



Une « légende politique » très active : l'ex-ministre des Affaires étrangères américain Henry Kissinger, 89 ans, sillonne toujours le monde. Sa mission secrète de 1971 marque le début du rapprochement entre la Chine et les Etats-Unis.



Communisme et consumérisme ne s'opposent plus : affiche publicitaire pour l'ouverture d'un fast-food à Shanghai. Les habitudes alimentaires ont tellement changé en Chine que des voix mettent déjà en garde contre une épidémie de surpoids et d'obésité.

« Un pays de 1,3 milliard d'habitants qui s'organise bien sur le plan économique ne peut devenir qu'un concurrent redoutable. »

chinoise comptait 11,9 millions d'individus. Ils étaient déjà 157 millions en 2008. En 2020, ils seront environ 500 millions (chiffres de Credit Suisse Economic Research).

Le succès économique de la Chine est étroitement lié à son ouverture à l'Occident et à l'économie de marché. Dès la fin des années 1970, sous l'impulsion de l'homme fort d'alors, Deng Xiaoping, le pays a créé des zones économiques spéciales, a encouragé les investissements étrangers directs et a même inscrit la protection de la propriété privée dans sa Constitution. C'est une mission hautement confidentielle qui a rendu possible ce rapprochement économique et politique avec la Chine. Le 9 juillet 1971, Henry Kissinger, alors conseiller à la sécurité nationale du président américain Richard Nixon, s'est secrètement envolé pour Beijing. Sa visite a ouvert la voie à la rencontre historique entre le président Nixon et le leader chinois Mao Zedong en février 1972, débouchant sur la normalisation des relations entre les deux pays. Ce coup diplomatique a élevé Henry Kissinger au rang de « légende politique », comme l'écrivit un jour le journal allemand « Der Spiegel ».

A 89 ans, l'ancien ministre des Affaires étrangères des Etats-Unis est toujours aussi actif. Son emploi du temps est « horrible », s'inquiète sa secrétaire. Il est sans cesse en déplacement et voit rarement son appartement new-yorkais. Nous le rencontrons à Hong Kong dans le cadre du prestigieux Credit Suisse Salon, qui réunit depuis 2008 décideurs, leaders d'opinion et clients triés sur le volet. Au Salon, il est venu parler des relations sino-américaines, démontrant à cette occasion qu'il est un analyste aussi brillant qu'avisé.

Si quelqu'un sait où va la Chine et quelles conséquences cela aura pour l'Occident, c'est bien lui, né Heinz Alfred Kissinger à Fürth, en Bavière, et dont la famille juive s'est réfugiée aux Etats-Unis en 1938 pour échapper aux nazis. Depuis 40 ans, tous les présidents américains, républicains comme démocrates, se sont enquises de ses conseils sur l'Asie. Il est très estimé en Chine et a connu personnellement tous les chefs du Parti y compris Xi Jinping, intronisé il y a peu, qu'il décrit comme « réfléchi » et « volontariste ». « I don't have much time, me dit-il de sa voix caverneuse au fort accent allemand, let us start. »

Lors de votre premier voyage en Chine en 1971, qu'est-ce qui vous a particulièrement frappé ?

Je n'ai évidemment vu que ce que les Chinois voulaient bien me montrer. Il n'y avait pratiquement aucune circulation automobile. Les routes étaient rudimentaires. En dehors des grandes villes, il n'y avait pas d'hôtels dignes de ce nom. En revanche, la nourriture était toujours bonne – du moins celle qui m'était servie. Et l'hospitalité était irréprochable. D'emblée, j'ai été impressionné par la dignité et la délicatesse des Chinois face à leurs invités américains de haut rang.

Al l'époque, auriez-vous cru que la Chine puisse connaître un jour une telle réussite économique ?

C'était inconcevable, rien ne le laissait penser. Lors de nos entretiens, Mao ne montra pratiquement aucun intérêt pour une collaboration économique avec les Etats-Unis. Il m'a bien dit qu'il était favorable au commerce, mais n'a jamais rien fait ensuite pour l'encourager. La pureté idéologique de la Chine lui importait plus que son essor économique. Je tiens cependant à souligner que nous ne nous sommes pas rapprochés de la Chine pour faire des affaires. Nos entretiens avaient un but stratégique : nous pensions qu'il était dans notre intérêt que la Chine et l'Union soviétique s'opposent l'une à l'autre.

Quand avez-vous réalisé qu'un changement fondamental se produisait ?

En 1979, lors d'un entretien avec Deng Xiaoping. Il souhaitait manifestement mener des réformes économiques. L'essor de son pays était important pour lui. Il m'a dit que les gens devaient pouvoir recevoir leur part de ce qu'ils produisaient. Je ne suis pas sûr d'avoir cru qu'il puisse vraiment y parvenir mais j'avais un profond respect pour lui.

Que lui avez-vous conseillé ?

Je lui ai dit qu'en Amérique, il valait mieux se tourner vers les entreprises que vers le Département du trésor s'il cherchait de l'aide pour développer les marchés. J'ai envoyé en Chine quelques industriels américains pour le soutenir. Selon le premier groupe, la situation était désespérée : la Chine comptait 5 à 10 fois plus de travailleurs qu'il n'y avait d'emplois et les entreprises d'Etat >

« L'émergence d'une classe moyenne implique des mutations imprévisibles. »

étaient complètement inefficaces. Alors, de mon point de vue, les Chinois ont pour l'essentiel réussi seuls.

DENG XIAOPING A COMPRIS QUE LA Chine ne pourrait rattraper son retard sans protection de la propriété privée, sans capitaux internationaux, sans technologies étrangères, sans accès aux marchés mondiaux : bref, sans mondialisation. De la part d'un communiste réputé naguère pour sa radicalité, cela demandait de la flexibilité idéologique. Il résuma son credo en une formule devenue célèbre : « Peu importe que le chat soit gris ou noir, pourvu qu'il attrape les souris. »

Pour filer la métaphore : le chat chinois est aujourd'hui très performant et chasse aussi de plus en plus pour l'Occident. Si, à l'origine, la mondialisation a été fortement favorisée par les faibles coûts de production dans les pays émergents, elle l'est aujourd'hui de plus en plus par l'ouverture de nouveaux marchés en Asie. Grâce aux classes moyennes, des marchés intérieurs solides s'y sont développés et permettent aux entreprises occidentales de compenser la stagnation de la demande à l'Ouest.

« La nouvelle classe moyenne asiatique croît rapidement, écrit l'économiste Homi Kharas dans une étude de l'OCDE, elle a déjà la taille nécessaire pour fournir au monde la croissance économique dont il a besoin. » Comme le note le Fonds monétaire international, si le commerce mondial a connu ces dernières années une croissance d'environ 5% et n'est pas tombé en récession malgré la crise économique et financière, c'est uniquement grâce à la forte progression des échanges avec les pays émergents. La nouvelle concurrence asiatique éveille cependant des craintes de plus en plus manifestes chez les Occidentaux.

Historiquement, le commerce et les relations économiques ont toujours stabilisé le système international. Cela reste-t-il valable aujourd'hui avec une puissance émergente comme la Chine ?

Avec la mondialisation, les choses se sont compliquées. Un pays de 1,3 milliard d'habitants qui s'organise bien sur le plan économique ne peut devenir qu'un concurrent redoutable, ne serait-ce qu'en raison de son marché de masse. C'est inévitable et tient à la nature même de l'économie. Plus les Chinois développeront des produits de haute technologie,

plus ils seront en concurrence avec les entreprises de haute technologie américaines et européennes.

L'essor économique de l'Asie est-il selon vous une menace ou une opportunité pour l'Occident ?

La plupart des économistes considèrent que la croissance de l'économie mondiale est tributaire du développement économique de l'Asie. La croissance à l'Ouest ne suffit plus à assurer notre prospérité. C'est un fait. La réussite de nombreuses sociétés américaines et européennes dépend de la Chine et de l'Asie. Vu sous cet angle, la Chine est une chance. La question est désormais de savoir si la croissance de ce pays va lui conférer un rôle de plus en plus dominant dans le système international et en faire une menace pour l'Occident.

Votre réponse ?

On ne peut pas encore le dire. Cela dépend en partie de l'Occident. Si nous continuons à résoudre nos problèmes, si nous nous maintenons au sommet de l'innovation et donc si nous faisons ce que l'Occident a fait des siècles durant, alors nous resterons compétitifs. Sinon, nous en paierons le prix. Cela dépend donc aussi de nous.

Selon l'OCDE, la Chine deviendra en 2016 la première puissance économique mondiale. Elle aura certes la première économie mais nous devons rester现实ists. Même si le produit intérieur brut chinois est aussi élevé voire plus élevé que celui des Etats-Unis, la Chine compte quatre fois plus d'habitants. Un Chinois moyen sera moins riche qu'un Américain pendant longtemps encore. Et la Chine doit faire face à d'énormes problèmes démographiques et sociaux. La politique de l'enfant unique entraîne, par exemple, le vieillissement de la population.

La Chine pourrait-elle devenir une menace militaire ? Le conflit avec le Japon portant sur les îles Senkaku l'a fait craindre aux observateurs les plus avisés.

Une confrontation militaire avec la Chine est, selon moi, inconcevable, et ce pendant une génération au moins. Nous ne sommes plus dans une logique d'équilibre des forces comme en 1914, où l'on se faisait encore la guerre pour des divergences d'opinion. Je suis sûr que si les politiciens avaient su en 1914 à quoi >

Mieux vaut avoir bon cœur que porter une montre de luxe

Plus de libertés, de possibilités, de pouvoir d'achat : la plupart des Chinois vivent aujourd'hui bien mieux qu'avant. Mais chaque époque apporte son lot de problèmes.



Tian Wei, présentatrice TV et journaliste.

Je suis heureuse de travailler dans la Chine d'aujourd'hui en tant que journaliste et présentatrice de télévision. Mon pays est actuellement l'un des lieux les plus intéressants au monde. Nous jouissons de libertés et pouvons faire des choix. Nous pouvons accomplir beaucoup de choses à condition de travailler dur. C'est comme le rêve américain il y a quelques dizaines d'années, mais aujourd'hui c'est le rêve chinois.

La principale différence avec la génération de mes parents, c'est que nous pouvons entretenir des liens bien plus forts avec d'autres pays et d'autres cultures : j'ai travaillé à Washington, j'ai couvert la guerre en Irak et en Afghanis-

tan et j'ai animé des débats au Forum économique mondial à Davos. Mon métier est pour moi l'occasion de relier la Chine au reste du monde. Tout cela aurait été impossible pour mes parents. Leur génération avait accès à l'Union soviétique. Peut-être qu'ils avaient des amis russes, ou qu'ils apprenaient une langue étrangère. Mais rien de plus. C'était un monde bien différent de celui d'aujourd'hui.

Ma génération ose beaucoup de choses pour vivre ses rêves. Elle a le courage aussi de poser des questions sur le pourquoi et le comment. Nous avons bien plus de possibilités. Cependant, notre vie est beaucoup moins prévisible. Quand ils étaient jeunes, mes parents savaient exactement où ils allaient vivre et travailler dix ou vingt ans plus tard. Aujourd'hui, il est beaucoup plus difficile de savoir ce que l'on veut devenir. Beaucoup de jeunes gens que je connais craignent de ne pas être capables de réaliser tous leurs rêves.

La hausse du pouvoir d'achat en Chine a deux côtés. Le bon : elle aide à stimuler la consommation au sein du pays et rend nos marchés moins dépendants de l'étranger. Aujourd'hui, les consommateurs chinois sont capables de mieux différencier les produits en fonction de leur qualité. Cette « consommation réfléchie », comme je l'appelle, tend à rendre notre économie plus innovante et plus créative.

Le mauvais : je trouve dommage que le consumérisme soit apparu en parallèle. Nous vivons un phénomène que nous désignons par l'expression « mordre l'ancienne génération » : les jeunes gens vivent aux dépens de leurs parents et grands-parents. Cette attitude passive crée une certaine frustration financière parmi ces jeunes adultes. Un exemple : les prix de l'immobilier étant élevés, il est très difficile de déménager, d'acheter ou même de louer un logement. Ce qui pose évidemment problème quand on sou-

haite se marier. Malgré ces préoccupations financières, je pense que les gens doivent rester indépendants sur le plan intellectuel. Mieux vaut avoir bon cœur que porter une montre de luxe.

La disparité croissante des revenus me préoccupe. Aujourd'hui, le débat sur les moyens de réduire cet écart bat son plein : taxer davantage les riches ou au contraire baisser les impôts ? L'égoïsme ambiant m'attriste. Nous aussi, les gens normaux, devons penser à ce que nous allons laisser à la postérité. Gagner 100 ou 1 000 renminbi de plus ne peut pas être un but dans la vie.

Nous devons continuer de nous demander ce que nous pouvons apporter au monde et à notre société. Je veux être quelqu'un qui se donne du mal et se sente concerné ; quelqu'un de sérieux et de consciencieux, peut-être même un modèle pour d'autres. Dans toutes les régions de Chine, nous devons lutter contre la pauvreté et encourager le développement économique et l'égalité entre les hommes et les femmes. Pour atteindre ces objectifs, je me suis engagée auprès des Nations Unies. Modifier le climat politique et social prend du temps. Mais le processus est déjà en marche.

Une chose dérange aujourd'hui de nombreux Chinois : il y a seulement dix ans, le monde entier félicitait la Chine pour sa politique de réformes et d'ouverture. Maintenant que nous avons réussi économiquement, nous sommes critiqués et même perçus comme une menace. Pour moi, ce changement d'attitude reste une énigme.

Tian Wei est une journaliste, lauréate de nombreux prix, de la télévision publique CCTV de Beijing ; elle y anime entre autres un débat politique quotidien.



La prospérité comme la souhaite le Parti : propagande dans Shanghai pour la famille à enfant unique.



« My home is my castle » et mes voisins pensent la même chose : Huaxi, dans la province du Jiangsu, est surnommée « village le plus riche de Chine ».

ressemblerait le monde en 1918, ils auraient pris d'autres décisions. Je ne crois pas non plus que la Chine bâtira un empire comme le firent au XIX^e siècle des puissances émergentes telles que l'Allemagne ou la Russie. La Chine ne veut pas dominer physiquement, elle veut être respectée et ne pas se sentir menacée. C'est un subtil équilibre qu'il nous faut trouver. Nous devons penser avant tout à notre objectif premier.

Quel est pour vous l'objectif premier ?
La collaboration politique et économique entre la Chine et les Etats-Unis est fondamentale pour le progrès et la paix dans le monde. Naturellement, il y aura toujours des désaccords. Il est cependant indispensable que nous les réglions, mais aussi que nous collaborions plus étroitement encore. Ce doit être l'objectif. Et c'est également ce que nous faisons depuis 40 ans.

Il y a pourtant eu dernièrement des tensions entre les Etats-Unis et la Chine liées à la politique commerciale, notamment en raison de la politique monétaire chinoise.

Comment régler de tels différends ?

Depuis 40 ans, je plaide pour que nous nous concertions d'abord avec les Chinois en cas de désaccord avant d'engager les étapes suivantes. Nous pourrons ainsi définir avec eux un cadre de référence commun afin de mieux comprendre et interpréter nos actions et réactions mutuelles. Dans chaque situation délicate, j'ai été amené à m'impliquer d'une manière ou d'une autre. Et chaque dirigeant politique, qu'il soit américain ou chinois, partageait cette vision. Je sais qu'il existe de part et d'autre des journalistes écrivant qu'un conflit est inévitable. Mais les gens qui prennent les décisions voient les choses autrement, car ils se connaissent.

Comment les Occidentaux doivent-ils réagir aux exigences de la Chine en tant que puissance émergente ?

Nous devons être conscients que la Chine n'est pas un pays jeune mais un pays avec une longue histoire qui fait son retour au sein de la communauté internationale. N'oubliez pas que la Chine a été la plus grande puissance économique pendant 18 des 20 derniers siècles. La société chinoise a survécu à quatre millénaires, elle ne doit donc pas avoir faux sur toute

la ligne. Cela requiert de notre part une certaine compréhension philosophique. Nous ne pouvons pas nous contenter de dire aux Chinois : « Voici les règles que nous avons établies il y a cent ans. C'est sur cette base que nous allons juger si vous êtes prêts à intégrer notre système. » Nous devons être ouverts à un système élaboré avec la Chine. Mais les Chinois doivent aussi faire leur part du travail en montrant qu'ils souhaitent vraiment s'impliquer.

Quand la Chine a initié ses réformes économiques, c'était une société profondément rurale. Depuis, elle a vu se développer une classe moyenne urbaine de plus en plus dense. Quelles conséquences cela peut-il avoir selon vous ?

C'est une évolution extrêmement importante. L'émergence d'une classe moyenne urbaine implique des mutations imprévisibles. Ces prochaines années, entre 300 et 400 millions de personnes vont quitter la campagne pour la ville. Cet exode va mettre à l'épreuve l'infrastructure existante et ébranler le système de valeurs. Ces gens sont déracinés. Ils doivent adapter ou modifier leurs comportements et bâtir une relation avec leur nouveau lieu de vie. Ce phénomène va bouleverser la société chinoise et l'ensemble du système.

La vie politique sera-t-elle également affectée par ces changements ?

C'est la grande question. Je ne pense pas qu'on puisse avoir une économie de marché moderne sans pluralisme ni ouverture. Je crois que le succès économique entraînera des changements politiques en Chine mais je doute qu'elle devienne une démocratie à l'occidentale. Le système sera plus transparent et plus constitutionnel, mais pas une démocratie comme nous la concevons. Ce sera une nouvelle forme.

Historiquement, la classe moyenne est-elle un facteur de stabilité politique ?

Lors de la Révolution française, elle a certes participé à la révolution, mais elle a effectivement joué un rôle stabilisateur dans l'ensemble.

D'APRÈS L'ASIAN DEVELOPMENT BANK, l'Asie sera à l'origine dans 20 ans de la moitié de la performance économique mondiale, soit plus que tous les pays occidentaux réunis. Il est vraisemblablement trop tôt pour parler de la fin du siècle américain. >

« En Chine, le succès économique conduira à des changements politiques, mais pas à une démocratie à l'occidentale. »

« Lorsqu'il s'agit d'aller au fond des choses, les Chinois sont meilleurs que nous. Ils pensent davantage en termes stratégiques. »

Les Etats-Unis restent la puissance politique et économique dominante. Il y a encore en Chine 300 millions de personnes, soit près d'un Chinois sur quatre, qui doivent vivre avec moins de deux dollars par jour.

Mais les nouvelles classes moyennes croissent très vite en Asie. Elles comptent aujourd'hui 520 millions d'individus. Ils seront 1,7 milliard d'ici à 2020 et 3,2 milliards d'ici à 2030. Il ne fait plus aucun doute que le XXI^e siècle sera asiatique. Dans les pays industrialisés occidentaux en revanche, la situation est morose. La classe moyenne européenne stagne et celle des Etats-Unis décline d'après l'OCDE.

Le Prix Nobel Joseph Stiglitz écrit dans son nouveau livre que le rêve américain est devenu un mythe. Selon lui, la classe moyenne est en train de disparaître aux Etats-Unis.

Je ne le pense pas, mais nous devons être vigilants. Nous devons de nouveau nous occuper davantage de l'économie. La désindustrialisation a, selon moi, été une erreur, mais ce fut notre décision. Les Rockefeller, Vanderbilt et Carnegie ont certes été surnommés les « barons voileurs » mais ils nous ont légué des usines et des capacités de production. Par contre, les banquiers d'investissement et gérants de hedge funds, qui ont gagné beaucoup d'argent, n'ont pas toujours laissé de quoi accroître la capacité de production nationale. En ce sens, il est vrai que l'équilibre entre les composantes de la société est fragilisé. La nouvelle classe supérieure émergente est un problème mais je ne crois pas à la disparition de la classe moyenne américaine.

Vous dites que nous autres, Occidentaux, devons être vigilants : sommes-nous sur la bonne voie ?

A mon avis, nous n'en faisons pas assez. Dans les pays occidentaux, il y a toujours quelqu'un qui est en campagne électorale, qui agit de manière opportuniste pour servir ses intérêts à court terme. Nous n'avons jamais disposé d'autant d'informations qu'aujourd'hui. Mais comment les transformer en savoir et comment transformer ce savoir en sagesse ? Si vous passez votre temps à répondre à des e-mails, vous n'avez plus le temps de vous poser les questions essentielles : quel est l'objectif et dans quel but ? Où voulons-nous être dans cinq ou dix ans ? Selon moi, les Chinois le font mieux que nous,

ils se posent encore ces questions et réfléchissent plus stratégiquement et à plus long terme.

Que conseillez-vous aux jeunes Suisses : doivent-ils apprendre l'anglais ou le chinois pour leur avenir professionnel ?

S'ils vivent en Suisse, alors l'anglais restera la langue dominante pendant relativement longtemps encore. Mais si vous voulez mon avis, il serait bon d'apprendre ces deux langues.

LA LONGUE MARCHE DE LA CHINE
vers son hégémonie mondiale retrouvée illustre aussi quelque chose de fondamental : le principal facteur de croissance est aujourd'hui la mondialisation, avant tout grâce à la plus grande ouverture des marchés et à la plus grande liberté d'échange de biens et de services. Jamais autant d'individus n'avaient connu un tel niveau de vie. Des centaines de millions de personnes dans le monde sont sorties de la pauvreté ces 30 dernières années. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, d'après l'économiste indien Surjit Bhalla, les classes moyennes représentent plus de la moitié de la population mondiale.

Les pauvres ne deviennent pas de plus en plus pauvres, comme on l'entend souvent. Les niveaux de vie à l'Ouest et à l'Est tendent plutôt à s'harmoniser. La mondialisation n'est pas un jeu à somme nulle où seul l'un gagne et l'autre perd. Au contraire : elle fait sans cesse grossir le gâteau à partager. □

Bibliographie

- Henry Kissinger, *On China*, Penguin Books, 2012
- Homi Kharas, *The Emerging Middle Class in Developing Countries*, OECD Working Paper N° 285, 2010

CREDIT SUISSE



NOS CLIENTS ONT DES AMBITIONS ET DES OBJECTIFS INDIVIDUELS.

Credit Suisse aide à les réaliser. Depuis 1856.

Quels que soient vos objectifs, nos experts sont là pour vous. Vous obtenez toujours des solutions adaptées à vos besoins. Credit Suisse. Nous contribuons au succès de nos clients.

Les enfants



de la crise



Dans les pays occidentaux, près d'une personne sur cinq âgée de 15 à 24 ans est au chômage. Manifestation à Londres (2012).

Ils ont entre 18 et 30 ans et sont mieux formés que leurs parents. Pourtant, ils ne trouvent pas de travail correspondant à leurs qualifications et ne peuvent pas assurer leur existence. La crise de la classe moyenne des pays occidentaux ébranle la jeunesse.

Par Simon Kuper

L'ÉTÉ DERNIER, J'AI SÉJOURNÉ DANS un hôtel londonien. Etant souvent installé au bar devant mon ordinateur, j'ai eu l'occasion d'être témoin d'entretiens d'embauche réalisés par le directeur de l'hôtel. Il cherchait du personnel pour travailler au bar et à la réception. Les jeunes candidats, originaires des quatre coins de l'Europe, semblaient à l'aise et avenants, étaient souvent titulaires d'un diplôme d'études supérieures (la génération la plus instruite de tous les temps) et disposés à travailler loin de leur pays natal. Leur anglais était souvent irréprochable. Une Espagnole aux talents linguistiques plus modérés misait plutôt sur son charme pour séduire le personnel. Ces jeunes gens ne rêvaient que d'une chose : que leur candidature soit retenue. Et pour cause ! Les jeunes d'Europe occidentale âgés de 18 à 30 ans trouvent rarement un travail correspondant à leurs attentes. Pour cette génération, faire carrière relève presque de l'impossible. La crise actuelle a déjà peut-être scellé le sort de leur avenir professionnel.

Depuis la crise économique, la «génération perdue» est le sujet récurrent. (L'écrivain américain Gertrude Stein a été la première à utiliser le concept de «Lost Generation» lorsqu'elle vivait à Paris, >

pour décrire les jeunes hommes qui étaient revenus désabusés de la Première Guerre mondiale). La crise, dont les moins de 30 ans sont les principales victimes, sévit depuis cinq ans et n'est pas près de s'arrêter. A supposer qu'elle prenne fin un jour, il sera probablement trop tard pour cette génération. Mais que va-t-il alors advenir de ces jeunes ? Trouveront-ils leur place dans la société ? En quoi leur vie sera-t-elle différente de celle de leurs parents sur le plan structurel ? Intéressons-nous d'un peu plus près à ce groupe trop oublié, sauf lorsqu'il s'agit de sportifs, de mannequins ou de délinquants.

Le chômage des jeunes est le symptôme concomitant d'une récession. Dans les pays occidentaux, une personne sur cinq âgée de 15 à 24 ans est au chômage ; en Espagne ou en Grèce, plus de la moitié des jeunes sont sans travail. En réalité, la situation est bien pire. En Espagne, 24% des moins de 30 ans ont tout simplement renoncé à trouver un emploi. Sans compter les nombreux jeunes hautement qualifiés qui occupent un emploi subalterne. Titulaires d'un diplôme d'études supérieures, ils travaillent dans des bars d'hôtel et sont payés le salaire minimum. Ils sont de plus en plus nombreux à se contenter de « petits boulot », d'emplois temporaires, ou à travailler gratuitement comme stagiaires.

Prenons l'exemple d'une jeune femme ayant fini l'an dernier ses études de psychologie et de littérature anglaise avec mention, dans une université anglaise renommée : « J'ai travaillé quelques mois dans le secteur de l'agriculture biologique [grâce à un programme, je n'avais rien à payer et étais logée gratuitement]. J'ai ensuite postulé tous les emplois possibles et imaginables, nécessitant ou non des diplômes. Sur la trentaine de candidatures envoyées par mois, seulement un bijoutier m'a conviée à un entretien d'embauche, qui n'a pas été concluant. J'ai pensé à travailler comme psychothérapeute, mais cela demandait quelques années d'études supplémentaires, sans avoir la garantie de décrocher un travail. » Ayant perdu tout espoir, elle a travaillé comme jeune fille au pair à Paris pour un salaire dérisoire. « Je me demande à quel âge je pourrai obtenir un prêt et m'acheter un logement. Sur mes vingt camarades à l'université, seuls trois ont aujourd'hui un emploi correspondant à leur formation. »

Retour dans le cocon familial

La majorité des jeunes appartenant à la génération perdue sont au chômage ou vivent

de petits boulot, gagnent peu ou rien, dorment sur le canapé d'un ami ou habitent chez leurs parents. Dans certains pays du sud de l'Europe, les trentenaires qui n'habitent plus chez leurs parents sont considérés comme des exceptions.

Pas étonnant que l'Organisation mondiale de la santé fasse état d'une augmentation des troubles psychiques chez les jeunes. Selon les estimations, de 10% à 20% des jeunes Européens souffriraient actuellement d'anxiété et de dépression, présenteraient des troubles alimentaires ou se livreraient à des actes d'automutilation. Selon le Forum européen de la jeunesse, la crise économique ne fait qu'aggraver la situation. On recense également dans les pays occidentaux des cas d'« hikikomori », un phénomène en provenance du Japon, notamment observé chez les jeunes hommes, qui restent cloîtrés pendant des mois dans leur chambre. De

Les économies occidentales finiront par se redresser, mais peut-être trop tard pour la génération perdue.

nombreux jeunes émigrent. En Espagne, ils prennent d'assaut les instituts Goethe pour apprendre l'allemand rapidement. Ou – ironie de l'histoire – ils émigrent vers les anciennes colonies : Colombie, Argentine ou Chili. Récemment, à Brasilia, j'observais des jeunes dans une salle de sport et je me demandais combien d'entre eux avaient des parents qui auraient pu se payer les frais d'adhésion.

Une carrière durablement compromise

Les économies occidentales finiront par se redresser, mais peut-être trop tard pour la génération perdue. Les perspectives de carrière des personnes achevant leurs études durant une récession sont durablement compromises. J'en ai moi-même fait les frais. J'ai passé mon examen en 1992 (en pleine récession), persuadé alors que toutes les portes m'étaient ouvertes. Je suis vite redescendu sur Terre ! Quelques-uns de mes amis travaillaient chez McDonald's ou comme serveurs, d'autres espéraient trouver un travail au Japon, l'eldorado de l'époque. On acceptait toutes les offres qui se présentaient. Juste avant notre examen final, nous avons rencontré le propriétaire d'un snack-bar. Il a offert à un de mes amis



Selon les estimations, de 10% à 20% des jeunes Européens souffriraient actuellement d'anxiété et de dépression, présenteraient des troubles alimentaires ou se livreraient à des actes d'automutilation : un jeune homme dans la ville industrielle grecque d'Elefsina (2011).

un travail d'appoint qu'il a accepté à contre-cœur. Aujourd'hui, il travaille encore dans ce secteur.

Il est bien question de récession lorsque les moins de 30 ans acceptent tout ce qu'on leur propose. On serre les dents quelques années, puis, proche de la trentaine, on fait état d'un CV médiocre. Les employeurs préfèrent alors les jeunes au parcours plus intéressant ayant fait leurs études pendant la reprise. Bientôt parent, la carrière à laquelle on aspirait demeure un rêve et la vie devient un compromis. Les adultes ont rarement l'occasion de se réorienter, encore moins durant une crise. Certains de mes amis (mariés, parents) mangent ensemble une ou deux fois par an. Ils ont tous un travail, mais aucun d'entre eux n'est allé au bout de ses rêves.

Selon les économistes, entrer dans la vie active durant une récession peut causer des « blessures » parfois irréversibles. David Bell et David Blanchflower, professeurs à l'Université de Stirling, ont étudié le cas de jeunes chômeurs durant la récession du début des années 1980 et ont établi que 25 ans après, ces personnes restaient plus malheu-

reuses, en moins bonne santé, moins éprouvées dans leur travail et gagnaient toujours moins que d'autres individus au profil comparable. Et par rapport à la crise actuelle, les récessions des années 1980 et 1990 étaient du gâteau. David Blanchflower souligne : « Le Royaume-Uni compte actuellement un million de jeunes chômeurs. Que sont-ils censés faire ? Rester chez leurs parents ? Leur situation est vraiment préoccupante. »

La génération actuelle ne possédera jamais les attributs qui distinguent la classe moyenne de la classe inférieure dans de nombreux pays occidentaux (être propriétaire de son logement, faire carrière et bénéficier d'une retraite). Il est impensable que ces jeunes puissent obtenir un prêt immobilier. L'opportunité de faire carrière laisse place à des emplois précaires, notamment aux Etats-Unis, où la main-d'œuvre n'est employée qu'à durée déterminée. C'est ce que Robert Gordon, professeur d'économie à la North-Western University, appelle la « montée en puissance de l'ouvrier superflu ». Les plus jeunes sont très peu nombreux à cotiser pour leur >

retraite. La situation observée aux Etats-Unis, où la plupart des gens sont contraints de travailler jusqu'à un âge avancé, pourrait apparaître en Europe.

Beaucoup de jeunes sans ressources dépendront de leurs parents, ce qui induit la question du revenu disponible de ces derniers. En général, au cours des soixante dernières années, les familles de la classe moyenne des pays occidentaux ont pu acheter un logement, épargner et acquérir des objets de valeur. La maison achetée dans les années 1960 à Londres ou à Paris assurera la retraite des enfants. Certaines personnes vivent même grâce à l'argent de leurs grands-parents. Selon des données de la Fundación Social La Caixa, en Espagne environ 300 000 foyers sans travail sont tributaires de la retraite des grands-parents.

Grandir durant une crise influence également les opinions politiques. Paola Giuliano, professeur à l'Université de Californie (Los Angeles), et Antonio Spilimbergo, du Fonds monétaire international, attirent l'attention sur le fait que les jeunes âgés de 18 à 25 ans qui grandissent durant une récession considèrent que la réussite est davantage le fruit du hasard que de leurs efforts. Ils sont également favorables à une redistribution de la richesse par l'Etat. Preuve en est que lors des dernières élections présidentielles américaines, les jeunes qui avaient soutenu Barack Obama en 2008 ont à nouveau voté pour lui. Les Américains qui ont grandi pendant la Grande Dépression sont restés des démocrates convaincus, et ce pourrait également être le cas de la génération Obama.

CRISE DE LA DETTE

La microfinance peut-elle sauver la Grèce ?

Les microfinancements de l'Union européenne ont été reconnus comme un vecteur de l'esprit d'entreprise, de la compétitivité et de l'intégration sociale. Peuvent-ils également constituer une solution à la crise grecque ?



La Grèce est actuellement confrontée aux problèmes d'un pays en développement: taux de chômage élevé, économie parallèle, accès limité aux financements, structure économique accordant une place importante aux micro-entreprises, faible confiance dans les institutions politiques, PIB tiré par le secteur tertiaire et manque d'investissements directs étrangers.

Sachant cela, des instruments plus sophistiqués pourraient-ils se révéler

utiles? Par exemple: les microfinancements. Progress Microfinance est le premier programme de financement dédié à l'échelle de l'Union européenne et couvrant le secteur européen de la microfinance. Il est financé par la Commission européenne et la Banque européenne d'investissement (BEI) et géré par le Fonds européen d'investissement (FEI), qui fournit des garanties ou propose divers types de prêts et d'instruments de participation au capital aux intermédiaires spécialisés dans les microfinancements et aux fournisseurs de microprêts. Fin novembre 2012, le FEI avait conclu des contrats avec 19 intermédiaires spécialisés dans les microfinancements dans 14 pays.

En 2012, la Pancretan Cooperative Bank (PCB), une banque mutualiste crétoise, a rejoint le groupe des fournisseurs de microfinancements qui participent au programme Progress Microfinance. Actuellement, la PCB peut proposer jusqu'à 6 millions d'euros de microprêts à des micro-entrepreneurs grecs, principalement dans le but de financer des start-up pendant une période de trois ans maximum et de nouveaux emprunteurs avec un plan d'exploitation viable. Un prêt senior supplémentaire de 8,75 millions d'euros devrait permettre à la PCB de

répondre aux besoins de nombreuses micro-entreprises qui éprouvent des difficultés à obtenir des financements en raison du resserrement du crédit et du durcissement des conditions de crédit des banques grecques.

Bien que les activités de microfinance soient une nouveauté en Grèce, la PCB suit l'exemple de nombreux pays en développement qui proposent des services de microfinancement par le biais de banques mutualistes et de coopératives de crédit. Malgré le champ d'action limité de la PCB (la plupart de ses succursales sont situées en Crète), le niveau élevé du chômage en Grèce devrait entraîner une augmentation de la demande de financements destinés à aider les travailleurs indépendants. Les microfinancements ne peuvent certes pas résoudre la crise de la dette grecque, mais ils permettent aux micro-entreprises d'accéder à des financements à hauteur de 25 000 euros et peuvent ainsi contribuer à leur survie en ces temps difficiles.

Marion Struber, Research Analyst au Credit Suisse.



Les attributs traditionnels de la classe moyenne – être propriétaire de son logement ou faire carrière – demeurent un rêve irréalisable : des jeunes à Madrid (2012).

Malgré tout, on n'assiste guère à un plus grand engagement politique dans les pays occidentaux, et encore moins à une révolution. Cela est notamment dû – même si l'on peut s'en étonner – au fait que les jeunes

personnes qui restent chez elles sont en réalité moins tentées de commettre des actes violents.

La génération perdue, qui habite chez ses parents et reste devant son ordinateur, peut encore s'accommoder de cette situation pendant quelque temps. Elle n'a peut-être tout simplement pas le choix. □

On n'assiste guère à un plus grand engagement politique, et encore moins à une révolution.

utilisent beaucoup Internet. Une étude réalisée par la Kaiser Family Foundation en 2010 a révélé que les Américains âgés de 8 à 18 ans passaient près de huit heures par jour devant un ordinateur, la télévision ou sur leur smartphone. Tous ces appareils contribuent au calme et à la quiétude du monde. Fin novembre, aucun crime n'a été recensé à New York en 36 heures. Voici la théorie des sociologues perplexes devant le recul de la criminalité en Occident : nombre de criminels potentiels sont tellement dépendants d'Internet qu'ils ne sortent plus de chez eux. Attaques, bagarres et coups d'Etat sont relégués au rang de simples loisirs. Pourquoi braver le danger lorsque l'on peut musarder chez soi et jouer à Angry Birds ? Selon les sociologues A. Scott Cunningham, Benjamin Engelstätter et Michael R. Ward, les jeux vidéo violents semblent encourager l'agressivité, mais les

Simon Kuper est chroniqueur au « Financial Times » et auteur de plusieurs ouvrages. « Football against the Enemy » (aux éditions Orion) est notamment devenu un best-seller mondial. Simon Kuper est Britannique, mais vit à Paris avec sa famille.



AMERICAN
BEAUTY (1999)

Lester est en pleine crise de la quarantaine. Âgé de 42 ans, il détient son poste à la rédaction d'un journal, et sa femme ainsi que sa fille adolescente le méprisent. Puis il s'amoure de l'Angela, pom-pom girl de 16 ans, fait chanter son patron et démissionne, déménage dans le garage, commence à faire de la musculation, à fumer de l'herbe et finit par s'offrir la voiture de ses rêves : une Pontiac Firebird des années 1970. Pour ne rien arranger, Angela tente de le séduire. Il refuse ses avances et va en payer le prix fort.

LA FUREUR DE VIVRE (1955)

Mélodramatique et vraiment « d'époque », mais rarement égalé pour ce qui est de la complexité des relations qui y sont dépeintes. Trois adolescents de la classe moyenne supérieure dans le passage à l'âge adulte sont en même temps en conflit permanent avec les jeunes de leur âge et avec leurs parents : le père de Jim est une mauviette et un mari brûlé, celui de Judy la

traite de « trainée », et les parents de Platon l'ont depuis longtemps confié à la baby-sitter. Alors qu'ils se cachent dans une villa abandonnée, ils jouent des rôles imaginaires : Jim et Judy en jeunes mariés et Platon en agent immobilier qui leur fait visiter une maison.

Même leurs rêves sont extrêmement bourgeois et traditionnels.



Follement normal

La classe moyenne peut-elle être divertissante ? Et comment ! Encore et toujours, Hollywood met en scène les caractéristiques de la vie bourgeoise. Un peu de romantisme et de comédie, et le quotidien prend des allures de drame.

Par Alix Sharkey

ANNIE HALL (1977)

Woody Allen joue le rôle d'un comique juif nerveux, névrosé et indécis. Il tombe amoureux d'Annie, une artiste, chanteuse et photographe non conformiste qui aime porter des vêtements d'homme.

(Ce qui a inspiré une mode éphémère, à laquelle le punk rock a mis fin.) Ils se rencontrent sur un court de tennis. Ils sortent ensemble, et Woody Allen raconte des blagues vaseuses sur la vacuité de l'existence, son ex-femme et sa mère. Est-ce alors si étonnant qu'Annie le plaque pour un producteur de disques ?



Al'origine, le film américain est issu de la banlieue – comme la classe moyenne. C'est en 1914 que Cecil B. DeMille tourne son premier long métrage, « Le Mari de l'Indienne », dans une écurie aménagée dans une banlieue douteuse de Los Angeles, appelée Hollywood. Dès les années 1950, « Hollywood » n'est plus un lieu anodin mais le synonyme de l'industrie du cinéma, l'autoproclamée « capitale du cinéma ». Aujourd'hui, il ne reste que Paramount Pictures à Hollywood. Warner Bros., MGM, Disney, Fox et les autres ont déménagé depuis longtemps vers des régions plus aisées, comme Burbank et Century City. Cela reflète bien le changement sociologique. Le cinéma était à l'origine destiné aux couches inférieures. C'est en jouant un vagabond imprévisible, sans domicile fixe et toujours affamé, que Charlie Chaplin est devenu célèbre. Dans son plus grand film, « Les Temps modernes », il interprétait le rôle d'un ouvrier d'usine. Aujourd'hui, les ouvriers et les sans-abris sont quasiment exclus des récits d'Hollywood. Après plusieurs décennies d'ascension sociale, le cinéma s'identifie aujourd'hui presque exclusivement à la classe moyenne. Après tout, pourquoi pas ? Elle a toujours été son port d'attache.

cuisine fantastique, de superbes vêtements et une magnifique voiture. Rien d'extravagant ni de tape-à-l'œil... ni de signes qui trahissent un statut particulier. » Lorsqu'il s'agit des idéaux souvent hétérogènes et contradictoires de la classe moyenne, Hollywood s'éloigne rarement des célèbres paroles de Samuel Goldwyn, magнат du cinéma : « Si vous avez un message à faire passer, envoyez un télégramme. » Le cinéma doit divertir, et non véhiculer des idées. Puisque, au sein de la classe moyenne, tout tourne autour de la famille, le format qui s'impose est le drame. Mais les drames sont toujours porteurs de messages. Hollywood veille donc à garder un ton léger, en employant l'un des deux sous-genres de la comédie : la comédie romantique ou la comédie dramatique. Parmi les comédies romantiques figure « Confidences sur l'oreiller » (1959), dans laquelle Rock Hudson joue un playboy, compositeur pour Broadway, et Doris Day, une architecte d'intérieur coincée. Le film estompe habilement la frontière entre normalité artificielle et monde imaginaire. Les spectateurs avaient pertinemment conscience de regarder deux stars du cinéma jouer des gens soi-disant normaux, dans un contexte artificiel de classe moyenne.

A cette époque, la télévision était devenue omniprésente au sein de cette classe

grâce à des sitcoms comme « The Adventures of Ozzie and Harriet » et « Leave it to Beaver ». Les séries télés devraient refléter un style de vie imaginaire de la classe moyenne. En 1971, « All in the Family » a présenté la première famille issue de la couche inférieure. Aujourd'hui, dans un contexte économique difficile, la classe moyenne s'illustre dans un autre genre : le drame criminel. Dans « Breathing Bad », c'est un professeur de chimie qui, Bien entendu, Hollywood a parfois pris plus

apprenant qu'il est atteint d'un cancer, se lance dans la production de méthamphétamine pour subvenir aux besoins de sa famille. Et dans « Desperate Housewives », les héroïdes ne se comptent plus.

La vie bourgeoise moins divertissante
En 1967, les malheurs de jeunes mariés à New York (une non-conformiste et un jeune avocat coincé) ont porté le film de Neil Simons, « Pieds nus dans le parc ». La même année est sorti « Devine qui vient dîner ? », l'histoire d'un couple libre de la classe moyenne supérieure dont la fille ramène son petit ami noir à dîner. Ce personnage est si charmant, séduisant, cultivé et moralement irréprochable qu'il ne reste que sa couleur de peau comme cible potentielle. Ainsi, le scénariste William Rose incite le public américain à se pencher sur la question du mariage mixte dans un contexte de tensions raciales. En 1991, le film de Spike Lee « Jungle Fever » reprend brillamment ce thème en racontant la liaison extraconjugale d'un architecte noir avec sa secrétaire italo-américaine.

Dans la comédie « Mon beau-père, mes parents et moi » (2004), les parents de Ben Stiller, juifs et libéraux (sa mère est sexologue), rencontrent les parents de sa fiancée : un ancien agent de la CIA, conservateur et obtus (Robert De Niro), et sa femme souffrante. Plus sombre, « Carnage » (2011), de Roman Polanski, d'après la pièce de Yasmina Reza : deux couples new-yorkais tentent de discuter d'une altercation physique entre leurs fils respectifs, mais leurs positions différentes s'affrontent : multiculaturalisme et autodétermination, contre patriotisme et appartenance à un groupe.

au sérieux les craintes de la classe moyenne.

Par exemple, le mélodrame bourgeois classique « La Fureur de vivre » (1955) présente trois adolescents difficiles issus de familles fortunées. Mais il y est surtout question de l'absence du père et des conflits sexuels : les personnages de James Dean et de Sal Mineo vivaient tous deux des rapports compliqués avec leur père et une attraction homoérotique latente. Ce ne sont pas les valeurs bourgeois qui sont jugées ici, mais plutôt le désordre causé par leur absence.

Il est rare qu'Hollywood traite réellement les thèmes classiques de la vie bourgeoise : fidélité maritale, statut et propriété, sentiments de culpabilité et priviléges, préoccupations concernant l'éducation des enfants, leur scolarité mais aussi l'environnement. Ces thèmes ne sont probablement pas assez captivants, et peut-être ne se présentent-ils pas au format courant du cinéma. Il s'agit plutôt du fait que les distinctions sociales américaines diffèrent radicalement de celles observées en Europe. Au Royaume-Uni, la classe moyenne ironise sur elle-même et reste modeste. En Europe de l'Ouest, « bourgeois » rime avec « prétentieux » et « coincé ». Alors qu'en Amérique, appartenir à la classe moyenne s'inscrit dans la normalité. □

Et dans « Desperate Housewives », les héroïdes ne se comptent plus.

La vie bourgeoise moins divertissante
En 1967, les malheurs de jeunes mariés à New York (une non-conformiste et un jeune avocat coincé) ont porté le film de Neil Simons, « Pieds nus dans le parc ». La même année est sorti « Devine qui vient dîner ? », l'histoire d'un couple libre de la classe moyenne supérieure dont la fille ramène son petit ami noir à dîner. Ce personnage est si charmant, séduisant, cultivé et moralement irréprochable qu'il ne reste que sa couleur de peau comme cible potentielle. Ainsi, le scénariste William Rose incite le public américain à se pencher sur la question du mariage mixte dans un contexte de tensions raciales. En 1991, le film de Spike Lee « Jungle Fever » reprend brillamment ce thème en racontant la liaison extraconjugale d'un architecte noir avec sa secrétaire italo-américaine.

Dans la comédie « Mon beau-père, mes parents et moi » (2004), les parents de Ben Stiller, juifs et libéraux (sa mère est sexologue), rencontrent les parents de sa fiancée : un ancien agent de la CIA, conservateur et obtus (Robert De Niro), et sa femme souffrante. Plus sombre, « Carnage » (2011), de Roman Polanski, d'après la pièce de Yasmina Reza : deux couples new-yorkais tentent de discuter d'une altercation physique entre leurs fils respectifs, mais leurs positions différentes s'affrontent : multiculaturalisme et autodétermination, contre patriotisme et appartenance à un groupe.

Bien entendu, Hollywood a parfois pris plus

Alix Sharkey écrit pour plusieurs journaux et magazines anglais, il vit à Hollywood.

LES BERKMAN SE
SÉPARENT (2005)

Deux frères adolescents s'affrontent durant les disputes de leurs parents, qui mènent inévitablement à leur divorce. Le père est un ancien romancier populaire, en panne d'inspiration, et la mère une critique littéraire montante. Tous deux prennent des amants qui ne leur conviennent pas. Le film, qui se joue à Park Slope, Brooklyn, commence par un match de tennis entre les membres de cette famille brisée : on peut difficilement faire plus «classe moyenne»..



CONFIDENCES SUR
L'OREILLER (1959)

Doris Day, architecte d'intérieur un peu coincée, prétend aimer sa vie de vieille fille, bien qu'elle rêve de vivre les paroles de la chanson « Confidences sur l'oreiller ». L'action se passe dans les années 1950, c'est pourquoi Doris Day partage sa ligne téléphonique avec son voisin, un bourreau des coeurs raffiné (Rock Hudson). Ne l'avant jamais rencontré, elle tombe dans ses bras alors qu'il se fait passer pour un riche Texan afin de la séduire. Etonnamment, le véritable sex-symbol de cette romance à l'eau de rose n'est pas Doris Day, mais Rock Hudson.



Forces et faiblesses de la classe moyenne

La classe moyenne occidentale, depuis son avènement, a marqué l'histoire de ses multiples acquis : perspectives de promotion pour de nombreuses personnes, progression dans l'égalité des sexes et développement d'un Etat social. Cette marche triomphale, unique en son genre, contraste aujourd'hui avec un avenir incertain.

Par Mario König



La classe moyenne est née aux Etats-Unis : excursion en famille à Coney Island, vers 1880.

L'IMPULSION ARRIVE À L'IMPROVISTE: en pleine Seconde Guerre mondiale, alors que le monde occidental démocratique lutte pour sa survie, un intellectuel britannique libéral réfléchit à un meilleur ordre social. En novembre 1942, William Beveridge présente un rapport qui sera à l'origine de l'Etat-providence moderne. Il y décrit un système de sécurité sociale permettant de mettre un terme au chômage de masse et de renforcer la cohésion sociale. Le Parti travailliste, parvenu au pouvoir à la fin de la guerre, s'inspirera du plan Beveridge pour concevoir ses réformes.

Ce plan attire l'attention dans toute l'Europe. Depuis Genève, où il enseigne à l'Institut universitaire des hautes études internationales, l'Allemand Wilhelm Röpke influence le débat anglo-saxon par le biais de nombreux écrits. En dépit de tout ce qui les sépare, le social-libéral William Beveridge et le libéral conservateur Wilhelm Röpke sont liés par leur désir commun d'égalité sociale afin de sauver ce qui peut l'être de l'humanité face aux catastrophes de la crise économique, de la guerre et des dictatures meurtrières de la première moitié du XX^e siècle. Comme William Beveridge, Wilhelm Röpke réclame une répartition plus égalitaire de la propriété et des revenus, critique le « féodalisme industriel » et « l'enchevêtrement des entreprises » et ne voit aucune contradiction insurmontable entre l'économie de marché privée et les entreprises publiques.

Les publications de Wilhelm Röpke sont plébiscitées dans tous les cercles bourgeois européens. Non sans ironie, il constate dans un courrier datant de début 1944 qu'il est une « terreur socialiste sous licence officielle ». Après la guerre, ses écrits sont traduits dans quasiment toutes les langues européennes ; il est promu au rang d'auteur le plus lu et activement cité dans les premières années d'après-guerre. Ses œuvres influencent l'organisation de l'économie sociale de marché en République fédérale d'Allemagne.

Après 1945, des projets de nouvelle société européenne voient le jour, tout d'abord dans un « centre » intellectuel, qui oscille entre la droite et la gauche. De par sa collaboration avec le fascisme, la droite

radicale s'est discréditée et passe à l'arrière-plan. Il en est de même pour la gauche radicale, qui sacrifie ses convictions sur l'autel de Staline et de l'Union soviétique.

Au milieu du siècle, ces plans de réforme sont à l'origine d'un compromis historique, qui cherche une voie autonome et démocratique face à la double barbarie des despots national-socialiste et communiste. Il s'agit d'un programme anti-totalitaire, qui repose, à des degrés de combinaisons différentes, sur la socialisation et la planification, les marchés libres et l'Etat de droit libéral.

Dynamisé par la croissance économique longue et durable de l'après-guerre, l'impact de ce programme est remarquable. Il aboutit à un résultat que les théoriciens n'ont pas du tout prévu : dans la seconde moitié du XX^e siècle, la voie empruntée pour développer l'Etat social et combattre le chômage de masse mène à l'âge d'or des classes moyennes – ou

le célèbre historien et juriste français Alexis de Tocqueville traverse les Etats-Unis et constate une montée du pouvoir des classes moyennes, imprégnant l'ensemble de la société, qu'il décrit dans son célèbre livre « De la démocratie en Amérique ». D'après lui, la Révolution américaine a généré un degré inédit d'égalité sociale. Par ailleurs, la démocratie américaine a conféré aux classes moyennes et à la classe ouvrière un poids politique considérable. Alexis de Tocqueville considère les classes moyennes comme les « ennemis naturels » de la révolution, généralement provoquée par l'inégalité sociale : « Leur immobilité stabilise tout ce qui est au-dessus et en dessous d'elles, et assure la solidité du corps social. »

Entre 1830 et 1848, ces nouvelles classes moyennes s'imposent également dans la Confédération helvétique, plus rapidement et inconditionnellement que jamais en Europe. Ce qui rapproche la Suisse des Etats-Unis : dans aucun des deux pays il n'existe de noblesse bien implantée, bien que certaines régions de l'ancienne Confédération aient installé au pouvoir une bourgeoisie ambitieuse.

Dans une première phase, le nouveau « centre », très soucieux d'exercer son influence sociale, tient à se démarquer surtout par rapport au haut de l'échelle et se veut le représentant de « l'ensemble du peuple ». Cependant, avec son succès économique et politique, les perspectives se déplacent progressivement. De toute évidence, il s'agit d'une classe on ne peut plus restreinte et privilégiée, née de la prospérité et de l'avènement d'entrepreneurs et de banquiers, de hauts fonctionnaires, de médecins et d'avocats qui côtoient la pauvreté d'une majorité écrasante de petits paysans, de travailleurs à domicile et d'ouvriers d'usine, de modestes commerçants, d'artisans et d'employés subalternes de tous types. Le développement accéléré des grandes industries depuis 1880 ainsi que la naissance de centres urbains et de sites de production font des classes inférieures pauvres une force menaçante. De plus en plus, les « classes moyennes » se cloisonnent par rapport aux couches inférieures, tandis qu'elles font la paix avec leurs anciens adversaires nobles ou bourgeois.



Alexis de Tocqueville (1805-1859)

considérait les classes moyennes comme les « ennemis naturels » de la révolution, généralement provoquée par l'inégalité sociale.

« middle classes », comme elles sont nommées en anglais, une langue de plus en plus importante dans le monde. On assiste alors à une révolution dans la perception des différences sociales.

Les « middle classes » dans l'opposition

La notion et la réalité des « middle classes » en tant que telles sont bien plus anciennes. Le concept naît en Grande-Bretagne entre 1790 et 1830, avant de poursuivre sa marche triomphale dans d'autres pays touchés par la double révolution bourgeoise et industrielle. Cri de ralliement politique rassemblant une opposition plurielle contre l'aristocratie, les bourgeois privilégiés et les monarchies absolues, il est à l'origine assez flou. Dans les années 1830,

A cette époque de polarisation sociale, les analyses de Karl Marx, mort en 1883, gagnent en influence. Elles annoncent pour un avenir proche la disparition des petits indépendants, des paysans et des commerçants. Marx ne prédit rien de moins que la chute des classes moyennes. Il pense que le « centre » va fondre irrémédiablement pour laisser place à une petite bourgeoisie de plus en plus riche et à un immense prolétariat ne possédant rien. A l'opposé, d'un point de vue conservateur, on évoque la puissance de la « classe moyenne », pour laquelle on pratique une « politique des classes moyennes » et qu'on instrumentalise pour lutter contre le socialisme naissant par l'octroi de petits priviléges et de revalorisations symboliques, dont bénéficient par exemple les paysans, reconnus comme la force d'âme de la nation.

En dépit de la mise en œuvre timide de la politique sociale moderne vers la fin du XIX^e siècle, l'inégalité sociale ne cesse d'augmenter; dans différents pays, elle atteint son apogée en 1929, à la veille de la crise économique mondiale. Entre-temps, l'Union soviétique, née des décombres de la Première Guerre mondiale et de la guerre civile, annonce dans le pathos révolutionnaire la chute du monde bourgeois, et avec lui de la démocratie et de l'Etat de droit. C'est aussi ce que fait, à sa manière, le national-socialisme, qui accède au pouvoir en Allemagne en 1933.

Le triomphe des classes moyennes

Après 1945, le développement économique permet de sortir, de manière inattendue, de ce blocage. Les ordres sociaux figés se mettent en branle. Dans toutes les sociétés occidentales démocratiques, de plus en plus d'individus commencent à se considérer comme membres d'une classe moyenne. Au vu des modestes progrès accomplis sur la voie de la prospérité au départ, il s'agit d'un bouleversement de la représentation symbolique plutôt que d'une véritable révolution des structures sociales. Le changement de perception ne tire en aucun cas son origine des données sur la répartition des revenus et du patrimoine. Les inégalités en matière de propriété et de revenus ont certes quelque peu reculé depuis 1929, mais le contrôle du ca-

pital productif reste aux mains d'une minorité si restreinte qu'il est impossible d'évoquer sérieusement une « société de classes moyennes ». Après la disette des années de guerre, le besoin d'harmonie sociale compte davantage que les statistiques, qui restent abstraites. Pourquoi, dans ce contexte, menacer l'émergence d'une prospérité si séduisante avec des conflits sociaux?

S'agissant d'appartenance à une « classe moyenne », les différences entre les pays sont considérables. Aux Etats-Unis, une écrasante majorité de près de 80% de la population se considère comme « middle class » dès les années 1930. Le Japon, qui se relève rapidement de la guerre, arrive dans le peloton de tête dans les années 1960. De manière moins impressionnante, le « milieu » rallie également une majorité en Allemagne de l'Ouest, en France et en Suisse.

A l'autre extrémité se trouve la Grande-Bretagne, où jadis les « middle classes » ont joué un rôle pionnier: en



Karl Marx (1818-1883)

prédisait la chute de la classe moyenne. Ne devaient rester qu'une riche bourgeoisie et un prolétariat ne possédant rien.

1991, 64% de la population se définissait encore comme membre de la « working class ». Les « middle classes » britanniques du XIX^e siècle s'étaient tellement imprégnées du style de vie de la petite noblesse campagnarde que la majorité de la population avait à l'époque déjà commencé à se démarquer nettement de ce « centre » attiré par le haut. De telles disparités de perception tirent leur origine de la politique et de l'histoire de chaque pays, auxquelles elles sont intimement liées. Du reste, des phénomènes similaires pouvaient être observés dans les sociétés socialistes d'Europe de l'Est. Seul le langage diffère. Sous le terme de « cadres » de l'« intelligence technique » se regroupait aussi un nouveau centre, caractérisé par des prétentions à la consommation de luxe et des perspectives

d'avenir plus radieuses pour les enfants. Plus les économies planifiées, peu performantes, échouaient à répondre à ces besoins, plus les groupes centraux retiraient leur soutien au système politique.

Dans la « société des classes moyennes nivelées » évoquée en 1953 par le sociologue ouest-allemand Helmut Schelsky, la plupart des différences sociales jadis très claires s'estompent effectivement, s'adaptent à la situation et à la philosophie ambiante depuis une position centrale. La frontière entre les ouvriers qualifiés de l'industrie et les « cols blancs » s'en trouve déplacée. Ces derniers deviennent les représentants parfaits du nouveau centre, qui s'associe aux visions de l'avancement et de la prospérité pour tous. La « société des classes moyennes » repose également de manière tacite sur une répartition claire des rôles au sein des familles, garante d'une existence réussie: jamais les femmes mariées n'ont aussi peu travaillé, assumant au foyer leur fonction d'épouse et de mère. L'homme, quant à lui, est chargé d'assurer les moyens de subsistance. L'harmonie sociopolitique atteint son apogée vers 1960.

La fin du confort

Aujourd'hui, ces années sont moquées et critiquées en raison de leur étroitesse d'esprit manifeste et de leur conformisme. Rétrospectivement, elles peuvent presque paraître surréalistes. L'effondrement conjoncturel du milieu des années 1970 mène à un tournant bien plus radical, comme le suggère d'abord le concept trompeur de « crise pétrolière ». Il s'agit d'un premier signe avant-coureur de la fin de la domination occidentale. Après 1990, la libéralisation de la circulation des capitaux et la mondialisation croissante de l'économie mondiale connaissent, avec la transition de la Chine vers un développement hypercapitaliste et la chute de l'empire soviétique, une accélération considérable. Depuis, les sociétés occidentales prospères sont confrontées à une pression concurrentielle croissante. Les excédents financiers pour subvenir à une politique sociale généreuse fondent, alors que les besoins augmentent avec le retour du chômage de masse en Europe. Parallèlement, >



Renouveau dans la prospérité des années 1950 : foyer allemand, équipé d'une radio et d'un téléviseur.



Au milieu des années 1960, une harmonie sociopolitique règne encore : à Zurich, on danse le « check hip ».



Effondrement conjoncturel du milieu des années 1970: dimanche sans voitures à la suite de la «crise pétrolière».



La fin du confort dans les années 1980: des syndicalistes suisses commémorent la grève générale de 1918.

l'accession des femmes à l'enseignement supérieur et leur taux d'emploi accru entraînent davantage de revendications d'indépendance. Le modèle familial de l'homme en tant que source unique de revenus est en crise, les divorces sont de plus en plus fréquents. Un pluralisme des formes de vie remplace l'uniformité de jadis.

Entre-temps, les récriminations face à la pression croissante qui pèse sur les classes moyennes se multiplient. Les tendances à la scission au sein d'une classe déjà très hétérogène sont évidentes : en bas, une menace de la position par la régression sociale ; en haut, une tendance à la sortie par la promotion. Sans enjoliver les problèmes réels, notons que dans l'économie qui se mondialise, en Occident (comme partout), la pression la plus dure ne frappe pas les classes moyennes, mais les groupes inférieurs de la société. Comme dans les premiers temps de la révolution industrielle, y naissent des formes de pauvreté et de précarité, de sous-emploi permanent, de chômage massif des jeunes et d'exclusion sociale.

Les classes moyennes, qui forment l'opinion publique, ont un avantage de poids sur cette sous-classe silencieuse : la puissance des mots. Elles souffrent à un niveau supérieur et elles savent l'exprimer avec éloquence. En revanche, la nouvelle pauvreté, les centres-villes américains en ruine ou l'absence de perspective sociale dans les banlieues françaises intéressent les sciences sociales – et les forces de l'ordre.

Dans de nombreuses régions du monde, comme en Californie, eldorado jadis prisé par une société de classe moyenne, le budget alloué aux prisons dépasse celui de l'enseignement supérieur. Les différences sociales sont plus marquées, des forces polarisantes tirent le centre vers le « haut » et vers le « bas ». Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, la concentration de la richesse au sommet de l'échelle sociale a considérablement augmenté, tandis que les Etats sociaux d'Europe continentale ont pu mieux maîtriser cette tendance. Qu'on prenne le problème par n'importe quel bout, le terme de « société des classes moyennes nivélées » jadis porteur d'espoir a perdu son sens aujourd'hui.

De nos jours, une économie mondiale dynamisée et la globalisation permanente créent de nouvelles classes moyennes à un rythme accéléré : des millions et des millions de familles, notamment en Asie et en Amérique du Sud, peuvent ainsi échapper à la pauvreté. Parallèlement, des individus travaillent toujours dans des conditions indignes, principalement pour la classe moyenne. Par ailleurs, sans transformation de l'approvisionnement énergétique et sans politique d'économie des ressources naturelles, la prospérité croissante des « middle classes » dans le monde pourrait avoir de graves conséquences écologiques.

Et pourtant, malgré toutes les pressions et les défis, la société de classes moyennes laissera une trace dans l'histoire. Citons les fortes revendications de transparence sociale et de chances de promotion pour le plus grand nombre. Citons aussi le développement massif du système éducatif, qui a permis d'accroître considérablement les possibilités de formation supérieure,

d'une « société des classes moyennes » et seraient susceptibles de les adapter aux nouveaux besoins ? Cette question reste en suspens. Les classes moyennes n'ont jamais représenté une unité politique ; elles ont manifesté leur engagement au cas par cas – de l'extrême gauche à l'extrême droite. Pourtant, elles sont toujours un foysonnement de relations sociales et de qualifications professionnelles, de valeurs culturelles et de lieux sociaux. Si les nouvelles solutions attendues n'émanent pas d'elles, de qui d'autre alors ? □



Wilhelm Röpke (1899-1966)

L'un des pères de l'économie sociale de marché réclamait une répartition plus équilibrée de la propriété et des revenus.

même sans prononcer le grand mot d'égalité des chances (irréalisée). Citons encore l'égalité croissante entre hommes et femmes, un processus quasiment irréversible qui révèle les possibilités et les potentiels. Citons enfin un Etat social développé, qui ne se limite pas à la nécessité morale de préserver les individus de la famine.

Après la Seconde Guerre mondiale, le nouveau contrat social qui a mené à l'âge d'or des classes moyennes s'est organisé dans le cadre de l'Etat-nation. Aujourd'hui, la tâche est autrement plus difficile puisqu'on recherche, pour une économie et une société de plus en plus internationalisées, des règles d'ordre social et de relations civilisées.

Quelles coalitions sociopolitiques détiennent les gains matériels et spirituels

Mario König : cet historien bâlois était membre de la Commission Indépendante d'Experts Suisse – Seconde Guerre mondiale.

Ascenseur social express

Bien sûr, on peut soi-même gravir les échelons, mais il existe des moyens bien moins éprouvants.

Compilation de la rédaction



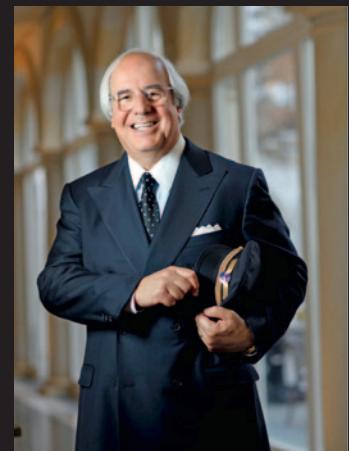
1 — La grande gagnante

Imaginez que vous travaillez dans une station-service du Grand Nord. Vous attendez un enfant tout en espérant gagner au loto. La veille de la naissance, votre famille remporte plus d'un million de francs. Même scénario à

l'arrivée du deuxième enfant et du troisième. Au cinéma, un tel conte de fées serait un fiasco assuré. Et pourtant, c'est ce qui est arrivé à Hege Jeanette Oksnes. A trois reprises, sa famille a remporté le gros lot à la loterie norvégienne (son père, puis elle-même et ensuite son frère). A chaque fois, Hege Jeanette était enceinte ou venait d'accoucher. «C'est vraiment fou, a-t-elle déclaré, d'autant que nous ne jouons pas particulièrement souvent.» Trois de ses frères et sœurs n'ont encore rien gagné et espèrent qu'elle aura encore au moins dix enfants. Mais elle risque de les décevoir: «Mon mari trouve que maintenant, nous avons suffisamment d'argent.»

2 — La crapule

Parmi les plus célèbres imposteurs, arnaqueurs, faux-monnayeurs et rois de l'évasion, Frank Abagnale est sans doute le plus étonnant. A 16 ans, il était déjà poursuivi par la police; à 19, il avait escroqué environ deux millions et demi de dollars; et plus tard, il a parcouru des centaines de milliers de kilomètres en prétendant être un pilote de la Pan Am. Mais surtout, cet homme aujourd'hui



âgé de 64 ans n'a purgé qu'une peine de prison relativement courte avant d'être engagé par le FBI comme expert en contrefaçon. En 2002, Steven Spielberg a réalisé un film sur sa jeunesse intitulé «Arrête-moi si tu peux», avec Leonardo DiCaprio dans le rôle principal. Ce qu'omet de montrer le film, c'est comment, par la suite, il a fait fortune en toute légalité en gagnant des millions comme consultant. Sa mission consiste désormais à contrôler des chèques bancaires, à montrer comment ils peuvent être falsifiés, puis à en concevoir de nouveaux pratiquement infalsifiables. Il enseigne toujours au FBI, notamment la façon de démasquer une personne qui n'est pas celle qu'elle prétend être. Avant l'âge de vingt ans, il avait réussi à se faire passer pour un pilote d'avion, un médecin, un avocat et un professeur de sociologie. Sur son passé, Frank Abagnale a déclaré: «J'ai souvent pris la fuite par les échelles d'incendie et les toits. En cinq ans, j'y ai laissé plus de costumes que la plupart des hommes n'en achètent au cours d'une vie. J'ai dépensé chaque centime volé en vêtements, en hôtels de luxe, pour des femmes superbes et d'autres plaisirs. J'ai fait la fête dans toutes les capitales d'Europe et je me suis allongé sur les plus belles plages du monde. Ce furent des années merveilleuses.»



3 —

L'inventive

Sur le tapis rouge, les stars indiquent volontiers la marque de leurs vêtements: Gucci, Prada, Tom Ford. Mais personne ne leur demande ce qu'elles portent en-dessous. Tous les initiés connaissent la réponse: Spanx. Cyclistes, gaines ou t-shirts élastiques compriment les bourrelets pour un résultat parfait sous une robe ou un smoking. C'est Sara Blakely, étudiante et représentante en télecopieurs originaire de Floride, qui a inventé ces discrets sous-vêtements amincissants il y a douze ans. Elle a investi ses 5000 dollars d'économies pour donner corps à son idée. Quand Oprah Winfrey a fait l'éloge de ses collants en citant le nom de Spanx dans son émission, Sara Blakely a gagné son pari. A 41 ans, c'est la plus jeune «self-made» milliardaire du monde.

4 —

L'auteur de best-sellers

Contrairement à ce que l'on pense, «Da Vinci Code» et «Harry Potter» ne sont pas les plus grands best-sellers de ces dernières décennies, mais bien



«Cinquante nuances de Grey», le premier roman érotique d'E. L. James destiné aux femmes. Il caracole depuis des mois en tête de la liste du «New York Times» des meilleures ventes littéraires. Ce roman au vocabulaire très simple a propulsé cette employée inconnue de la télévision au rang de phénomène – et de multimillionnaire. En novembre dernier, le livre tirait à 60 millions d'exemplaires. Les droits cinématographiques ont été cédés pour six millions de francs. Dans la vie, E. L. James est Erika Leonard. Cette Ecossaise de 48 ans est mère de deux enfants et épouse d'un scénariste peu connu. Et elle ne court pas après la notoriété.

5 —

L'inventeur

Un inventeur est comblé lorsque l'utilisation de son invention lui vaut des louanges. Avec celle d'Artur Fischer, cela arrive tous les jours, partout dans le monde. Il s'agit de la cheville à ailettes, celle qui met le bricolage



à la portée des plus maladroits. Qui blâmerait cet Allemand pour avoir fait fortune grâce à un simple bout de plastique? Artur Fischer, 92 ans, a fait bien d'autres découvertes qui simplifient notre quotidien. Il a déposé 1121 brevets, dont une cheville servant à guérir les fractures et un jouet comestible et biodégradable en amidon de pomme de terre. Son chef-d'œuvre, la «cheville Fischer», est produit chaque jour à dix millions d'exemplaires. L'entreprise, aujourd'hui dirigée par son fils, a réalisé l'an dernier un chiffre d'affaires de 606 millions d'euros, bien mérités.

6 —

La star

Lorsqu'en 2004, à tout juste 30 ans, elle remporta son deuxième Oscar pour le rôle principal dans le film de Clint Eastwood «Million Dollar Baby», elle déclara: «Je me demande ce que j'ai bien pu faire pour mériter cela. Je ne suis qu'une fille qui vivait dans un mobile-home et qui avait un rêve.» Aux Etats-Unis, les Blancs contraints de vivre ainsi sont qualifiés de «White Trash» (déchet blanc). Enfant, Hilary Swank n'a rien connu d'autre et n'avait pas l'impression d'être pauvre. Ses parents ont divorcé quand elle avait six ans. Les revenus de danseuse et de secrétaire de sa mère ne permettaient pas de payer un loyer. Après avoir interprété avec succès les pièces de théâtre de son école, Hilary Swank est partie pour Los Angeles avec sa mère, afin de mettre son talent à l'épreuve d'Hollywood. Avant d'obtenir un premier rôle à la télévision, mère et fille vivaient dans leur voiture. Hilary Swank a remporté un premier Oscar en 1999 pour son rôle dans «Boys Don't Cry». Son cachet pour ce film s'élevait à 75 dollars par jour de tournage. Depuis, sa fortune a été estimée à 40 millions de dollars. Mais malgré tout, elle continue de découper les bons de réduction dans le journal. «On se moque de moi, mais je ne vois pas pourquoi je devrais payer le prix fort uniquement parce que maintenant j'ai de l'argent.»



Sale temps pour le thé

Le contexte économique influe sur la consommation.

Les Italiens vont moins souvent au restaurant, les Américains gardent plus longtemps leur voiture et les Anglais achètent allemand.

Par Andreas Tomaschett

Depuis 2007, la consommation des ménages aux Etats-Unis et en Europe occidentale affiche un taux de croissance inférieur à 1%. Le Credit Suisse prévoit cette année une amélioration de la consommation américaine, mais la confiance des ménages est faible dans la zone euro et aucun changement ne se profile.

Ventes de Noël — Elles ont été mauvaises en Europe du Sud. En Espagne, les achats de cadeaux ont représenté 680 euros par famille, contre 908 euros quatre ans plus tôt. Tendances : davantage de dons d'argent, d'achats au rabais, d'achats sur Internet, et moins de bénéficiaires. Les familles espagnoles font plus de cadeaux que les familles italiennes (264 euros) et françaises (350 euros).

Discounters — La crise économique des dernières années a profité aux magasins de discount allemands. Pas en Allemagne elle-même, où la récession était moins perceptible, mais en Angleterre. Lidl : +13%, Aldi : +28% (R.-U., mai 2012 p. r. à 2011).

Cigarettes — Chute des ventes (Grèce : -16%, Espagne : -13%, Italie : -10%). Cela ne signifie pas forcément que les gens fument moins. En Italie, les ventes des cigarettes bon marché à rouler ont fortement progressé (+41%), tout comme le commerce illicite (+9%) (chiffres du 3^e trimestre 2012 p. r. à 2011).

Rabais — Plus nombreux que jamais afin de conserver les volumes. Il y a toutes sortes de promotions, dans tous les secteurs et marchés. La forme la plus radicale a été vue en Angleterre, où un restaurant a demandé à ses clients de fixer eux-mêmes le prix des plats.

Taille des emballages — « La pauvreté est de retour en Europe », confie le directeur Europe d'Unilever. Comme dans les pays émergents, où l'opération a fait ses preuves, la société redimensionne ses emballages. En Indonésie, on trouve du shampooing en dose unique et, en Espagne, de la lessive pour cinq lavages. En Grèce, Unilever commercialise avec succès de la purée et de la mayonnaise en format mini.

Vendeurs sur Internet — Ils profitent de la forte pression sur les prix. Où mieux comparer les prix qu'en ligne ? 14% des acheteuses américaines déclarent utiliser leur portable dans un magasin pour vérifier qu'elles ont trouvé le meilleur prix.

Thé — En Angleterre, sa consommation, pourtant traditionnelle, dépend beaucoup des catégories les moins aisées. Comme elles ont actuellement peu d'argent, elles ne mettent plus en moyenne que « deux sachets de thé par théière au lieu de trois ».

Marques de distributeurs — Les produits bon marché des chaînes de distribution alimentaire sont en plein essor, prenant des parts de marché aux marques renommées. La gamme « Everyday Value » de Tesco a ainsi progressé de plus de 16% (mai 2012 p. r. à 2011).

Automobiles — L'achat d'un nouveau véhicule a longtemps été différé. Ces vingt dernières années, la longévité des voitures américaines avait battu un record, dépassant onze ans en moyenne. 2012 a été la meilleure année pour les ventes de voitures neuves depuis 2007.

Restaurants — Dans de nombreux pays, la tendance est à un mode de ravitaillement moins cher. En Angleterre, par exemple, la chaîne Domino's Pizza a bien profité de la crise. Les Italiens, en revanche, préfèrent manger moins souvent au restaurant plutôt que de perdre en qualité.

Alimentation bio — Mauvaise période pour la production durable. Les ventes de produits biologiques stagnent et, selon les prévisions, les consommateurs préféreront bientôt les produits bon marché, à une exception près : les aliments pour bébé.

Vacances — Les Anglais se rappellent « pourquoi ils sont tombés amoureux des côtes espagnoles » : elles sont très belles et le prix est avantageux. En revanche, les vacances dans leur pays sont peu prisées, car trop chères.

Le rapport « How America Shops 2012 » sur les différentes branches des Etats-Unis se conclut par ces mots : « Il n'y a plus de classe moyenne. Il y a seulement les riches, puis tous les autres. » La fédération italienne des consommateurs prévoit une très mauvaise année 2013. Le comportement actuel de la classe moyenne peut se résumer à cette phrase, prononcée lors d'une conférence sur les biens de consommation à Belgrade : « Réfléchis-y à trois fois avant d'acheter. »

Andreas Tomaschett est analyste au sein du service Equity Research du Credit Suisse.

Sources : Coldiretti; Credit Suisse; Deloitte; Euromonitor International; Financial Times Deutschland; GfK FMCG Conference; How America Shops/WSL Strategic Retail; Journal of International Farm Management; Kantar Worldpanel; Leisure Wallet Report 2012; Nielson; NZZ; OCDE; Philip Morris International; Reuters; thedrum.com; Thomson Reuters; United Nations Statistics Division; www.preparedfoods.com

développer les compétences **SIDE *by* SIDE**

Grâce à une vaste formation dispensée par Opportunity International, Abena Sarpong, agente des financements agricoles au Ghana, est en mesure de conseiller et d'accompagner Beatrice Boaten dans son projet. Elle transmet à la cultivatrice de cacao un savoir-faire financier, lui fournit une assistance technique et lui donne accès à l'épargne, aux prêts et aux assurances — des instruments que l'entrepreneuse a utilisés pour transformer sa vie.

Des millions de clients comme Beatrice bénéficient de notre engagement à former des professionnels de la microfinance dans les pays où nous sommes actifs. Avec le soutien du Credit Suisse, Opportunity recrute et développe des effectifs d'encadrement, dispense des formations complètes aux agents chargés des prêts et du service à la clientèle. Nous ne créons pas simplement des emplois, mais aussi des carrières qui font vivre des familles et améliorent la condition des communautés dans des régions isolées et pauvres du monde.

**Développer les compétences
au service des entrepreneurs.**

Rendez-vous sur opportunity.org



Opportunity International



« Nous ne man



Lis Triet-Lüscher (67 ans),
Eleni Gaggini (16 ans),
Frieda Lüscher-Wüest (90 ans)
et Nathalie Gaggini (46 ans),
chez les Gaggini à
Winterthour (de g. à dr.).

quons de rien »



Ici, aucun secret de famille : arrière-grand-mère, grand-mère, mère et fille parlent chacune du quotidien de la classe moyenne à leur époque.

Par Simon Brunner

Madame Lüscher-Wüest, à combien s'élevait votre premier salaire ?

FRIEDA LÜSCHER-WÜEST (90 ANS): 60 centimes de l'heure. C'était dans les années 1950. Avec ça, on pouvait acheter une miche de pain. Trente ans plus tard, à mon départ à la retraite, je gagnais 14 francs de l'heure. Eleni, combien as-tu d'argent de poche ? ELENI GAGGINI (16 ANS): 300 francs par mois. J'en mets 100 de côté. Mon copain habite en France, j'ai besoin de cet argent pour les voyages en train.

A quelle couche sociale diriez-vous appartenir ?

FRIEDA: Avant, il n'y avait que les riches et les pauvres. Rien entre les deux. Les riches ne m'ont jamais impressionnée. Etre millionnaire, ça ne me dit rien, même aujourd'hui.

NATHALIE GAGGINI (46 ANS): Nous n'avons jamais été riches, mais je n'ai jamais ressenti de manque.

LIS TRIET-LÜSCHER (67 ANS): Parfois je ne savais pas comment joindre les deux bouts.

ELENI: Nous ne manquons de rien, nous sommes quelque part au milieu.

Madame Lüscher-Wüest, vous avez grandi durant la crise économique des années 1930. Economisez-vous plus que vos enfants ?

FRIEDA: Je ne prends pas le taxi.

Je préfère marcher.

>

LIS: C'est terrible avec elle.

FRIEDA: Avec la guerre, on a appris à faire des sacrifices. On mangeait souvent du bouillon de poule et des légumes du potager: choux, carottes, céleris. Je n'aimais pas cela, et j'ai beaucoup maigrì.

Quels sont vos souvenirs de la guerre ?

FRIEDA: C'était dur. J'étais avec ma sœur, chez nous, à la ferme. On se disait: « Maintenant, on arrête de travailler. De toute façon, les Allemands seront là bientôt, tout sera fini. » Sans radio ni téléphone, nous ne savions pas ce qui se passait.

Fallait-il devenir adulte plus tôt ?

FRIEDA: Indiscutablement. A 13 ans, j'ai perdu mon père, et ma mère était déjà décédée d'un cancer. On a désigné un enseignant pour être mon tuteur. Il a décidé que je devais aider à la ferme, et je n'ai même pas pu finir l'année scolaire.

LIS: Cela t'a toujours préoccupée d'avoir dû arrêter l'école.

FRIEDA: J'avais honte. Quand je repense à mon tuteur, j'en pleurerais de rage. Aujourd'hui encore, je suis furieuse. Je n'avais pas appris à m'opposer: à la maison, on n'avait même pas le droit de parler fort en présence d'adultes, comment aurais-je pu m'opposer à mon tuteur?

Al l'époque, on se mariait tôt. Pendant la guerre aussi ?

FRIEDA: Pour moi, cela a été compliqué. Pendant la guerre, je suis tombée enceinte, mais sans être mariée. Un scandale! Mon homme était en service actif. Nous nous sommes mariés durant ses deux jours de permission et le dimanche matin, après la naissance de notre première fille, il est retourné à l'armée. Et notre mariage tient toujours!

ELENI: C'est drôle, on a toutes eu notre premier copain très tôt.

NATHALIE: La famille de ton mari avait une droguerie. C'était spécial, il venait d'une famille plus aisée.

FRIEDA: Les gens racontaient des choses sur moi. On disait que j'avais mis le grappin sur un riche.

Dans les années 1950, l'économie a commencé à se rétablir lentement.

FRIEDA: En 1955, Migros a ouvert une filiale à Dübendorf, ils cherchaient des caissières. J'ai postulé et j'ai été prise.

LIS: Je m'en souviens. Tu travaillais tous les jours jusqu'à 18 h 30, je devais préparer le dîner.

Migros n'avait pas une bonne réputation à l'époque.

FRIEDA: Vraiment pas. Mon mari était mécanicien à l'aérodrome de Dübendorf. Il a dû demander une autorisation pour que je puisse travailler chez Migros. Nous

« Les Napolitains nous menaçaient du poing quand ils nous voyaient. Ils voulaient faire fuir les touristes. »

**FRIEDA LÜSCHER-WÜEST
(90 ANS)**

l'avons reçue uniquement parce que j'avais deux enfants handicapés et que nous avions besoin d'argent. L'assurance invalidité n'existe pas encore.

Pourquoi ce grand magasin d'alimentation était-il décrié ?

LIS: Il faisait concurrence aux petits commerçants.

FRIEDA: On était méprisés lorsqu'on achetait là-bas. C'est pourquoi beaucoup de gens rangeaient leurs achats dans des sacs neutres. Mais Migros n'était pas mal vu, au contraire, les gens se pressaient pour y venir. Les produits étaient bon marché, et le choix si vaste qu'on n'avait plus besoin d'aller de magasin en magasin.

LIS: C'était merveilleux, ma mère rapportait toujours à la maison des choses inventurées ou périmées.

FRIEDA: Non, pas périmées. La date de péremption n'a été introduite que plus tard.

Un nouveau concept est apparu: les gens ordinaires, eux aussi, ont soudain eu du « temps libre ».

FRIEDA: Oui. On s'est mis à avoir des passe-temps. C'était nouveau pour nous. J'ai donc appris à skier et à jouer au tennis. J'aimais beaucoup ça. J'ai joué jusqu'à mes 80 ans.

NATHALIE: Nous aimons toutes le sport. Je suis très active au karaté.

La nourriture était-elle également meilleure ?

LIS: Oui, seule la viande restait rare. Parfois du cervelas, plus rarement une escalope. C'était toujours pour mon père. On se disait: « Il doit travailler, la viande est pour lui. » Même si ma mère travaillait aussi.

NATHALIE: Même lorsque j'étais enfant, dans les années 1970, nous avions rarement de la viande. Pour mon anniversaire, je voulais toujours des côtelettes. Aujourd'hui encore, un morceau de viande reste spécial pour moi. Pas pour mon mari: sa famille était plus riche et il aime manger. Un vrai Tessinois... Il cuisine d'ailleurs mieux que moi.

Même les vacances à l'étranger sont devenues accessibles à d'autres couches sociales ?

FRIEDA: Mon mari, mécanicien, adorait la moto. En 1954, nous sommes partis pour la première fois en vacances à Naples, en camping. Je n'ai pas pu vraiment en profiter, tout était trop nouveau pour moi. Et je pensais sans cesse à nos trois enfants à la maison. Les Napolitains nous menaçaient du poing quand ils nous voyaient. Ils voulaient faire fuir les touristes.

LIS: La moto n'était pas vraiment confortable pour un si long voyage, et la vie de camping donnait du travail à ma mère: il fallait installer, cuisiner, démonter.

FRIEDA: Mais ça me plaisait!

NATHALIE: Maintenant je comprends pourquoi on n'allait plus camper.

ELENI: Heureusement... Moi non plus, je n'aime pas camper.

NATHALIE: Eleni, tu es allée aux îles Canaries quand tu avais deux ans, tu t'en souviens?



1927 — La famille Wüest, Frieda (4 ans) au premier plan à droite.



1943 — Mariage de Frieda et Heinrich Lüscher-Wüest pendant les «grandes vacances» du service actif (deux jours).



1991 — Mariage en secondes noces de Lis avec Fridolin Triet. Les témoins : Nathalie et Giovanni Gaggini.



1983 — Nathalie Gaggini, à 17 ans.



1985 — Lis Triet, à 40 ans.



1996 — Mariage de Nathalie et Giovanni Gaggini.



2001 — Nathalie Gaggini et ses filles Eleni (à gauche) et Mia.

ELENI: Non. Je me souviens juste que nous sommes allés aux Etats-Unis quand j'avais environ cinq ans. Mon père a fait un séjour d'études là-bas, je crois.

La mobilité a augmenté dans les années 1950 : on partait en vacances à l'étranger, et les étrangers venaient travailler en Suisse.

FRIEDA: Beaucoup d'Italiens faisaient leurs courses chez Migros. L'un d'entre eux était très galant, il me raccompagnait toujours à la maison. Je crois qu'il avait des vues sur moi. Mais l'immigration s'est emballée, aujourd'hui encore. On entend tellement de langues à Dübendorf qu'on se croirait parfois à l'étranger. Le village est devenu une ville, cela ne me plaît pas. L'année dernière, 25 000 personnes habitaient ici, contre 5 000 dans ma jeunesse.

Combien de temps avez-vous travaillé chez Migros ?

FRIEDA: Dix ans. Après, j'ai eu une supérieure avec laquelle je ne m'entendais pas. J'ai alors vendu des chaussures chez Vögele, à Oerlikon.

NATHALIE: Enfant, je pleurais toujours quand je devais aller chez Vögele : je voulais des tennis ou des sandales, et il n'y en avait pas.

ELENI: Quoi ? Moi, je préfère porter des talons hauts, je suis plus grande avec.

NATHALIE: Au fait, combien de paires de chaussures as-tu ?

ELENI: Environ 28. Je sais que c'est un peu exagéré. Mais il y a pire que moi. Et cela s'étale sur toute l'année, il y en a pour chaque saison.

Vendeuse de chaussures, c'était mieux que chez Migros ?

FRIEDA: Oui, bien mieux.

LIS: C'était mieux considéré.

FRIEDA: A la fin, après 20 ans, j'aurais même pu reprendre la filiale. Mais cela aurait été trop pour moi. Je devais aussi m'occuper de mon foyer. Je partais tous les matins à sept heures et je rentrais à 18 h 30. Mon mari disait : « Tu peux travailler, mais tu dois aussi t'occuper du foyer. »

LIS: Tous les hommes étaient ainsi. Ils n'aidaient pas à la maison.

« J'ai environ 28 paires de chaussures.

Je sais, c'est un peu exagéré. Mais il y a pire que moi. »

ELENI GAGGINI (16 ANS)

Dans les années 1960, votre fille a réussi à entrer au gymnase. Vous avez dû être très fière.

FRIEDA: Mon mari surtout. C'était plus important pour lui.

LIS: Je crois que tu ne comprenais pas très bien ce que j'y faisais.

La pilule est apparue au début des années 1960 ; pourtant, vous aussi avez été enceinte très tôt.

LIS: J'avais un copain, alors je suis allée chez le gynécologue. Il m'a dit : « Lis, reviens quand tu seras adulte. » Je n'ai pas osé le contredire. Puis je suis tombée enceinte à vingt ans. Nous avons eu du mal à joindre les deux bouts, mais aujourd'hui, je suis infiniment heureuse de t'avoir.

NATHALIE: Ce n'est qu'à partir de ma génération qu'on a vraiment contrôlé les naissances. Pour moi, c'était clair : je voulais être mère à trente ans. Et c'est ce qui s'est passé.

Madame Gaggini est née en 1966. L'ascension matérielle avait commencé. Votre fille a-t-elle grandi dans plus de luxe, Madame Triet ?

LIS: Non, pas vraiment. Nous avions peu d'argent. Pendant que j'étais au gymnase, je travaillais déjà, et aussi après la naissance de Nathalie.

NATHALIE: On n'avait pas de salle de bains, on se lavait dans une baignoire sous la table de la cuisine, juste une fois par semaine.

Puis est arrivé le temps de la révolution sociale, dans les années 1970.

NATHALIE: Il y avait toujours du monde à la maison. Mon père était un fêtard. Il

jouait de la guitare debout sur la table. Il buvait du vin et fumait, cela me faisait toujours tousser. On pensait que c'était à cause des bombes insecticides.

LIS: On ne savait pas ! Aujourd'hui, on le regrette... On fumait comme des pompiers.

Durant les années de reprise, le chômage était inférieur à 1%. Connaissez-vous la peur du chômage ?

LIS: J'aurais pu avoir trois postes par jour en tant que secrétaire. Mais ayant fini mes études de juriste en 1977, je voulais travailler en tant que telle ! Et je devais en plus m'occuper de Nathalie. J'ai cherché un temps partiel, c'était difficile.

NATHALIE: Les crèches étaient très mal perçues ; on considérait que seules les mères indignes envoyayaient leurs enfants à la crèche.

LIS: Tu étais trois jours par semaine chez une amie nourrice, cela allait encore.

Vous avez finalement trouvé un poste dans la police zurichoise et avez atterri dans un monde d'hommes.

LIS: Au début, on me rappelait sans cesse que j'étais une femme, surtout les policiers. Je ne pouvais pas m'exprimer, ou alors on ne m'écoutes pas. Cela a motivé mon ambition. J'ai serré les dents, et j'ai persévétré.

NATHALIE: Pour ma génération, l'ambition avait une connotation négative, car elle remettait en question la société de performance. On donnait la priorité à l'épanouissement personnel.

Gagniez-vous moins que les hommes ?

LIS: Non, car les salaires des emplois municipaux sont réglementés. Mais on veillait à ce que je ne grimpe pas trop vite. Heureusement, le chef de police m'a soutenue, et m'a même promue au poste de secrétaire suppléante du service juste avant son départ. Ce qui a énervé son successeur, qui voulait quelqu'un de son parti, le PS. Il m'a dit : « Si vous travaillez ici, vous devez vous engager politiquement. » Je lui ai répliqué : « Je traite les affaires sous l'angle juridique, pas politique. » Il n'a pas apprécié.



**Croissance – affaires florissantes,
perspectives fructueuses.**

**Bulletin
PLUS**

Bulletin Plus, le magazine du Credit Suisse pour le marché suisse
www.credit-suisse.com/bulletinplus



2001 — Eleni Gaggini, à 5 ans, aux Etats-Unis.



2012 — Heinrich et Frieda Lüscher-Wüest à leur domicile de Dübendorf.



2006 — Lis Triet au bureau, au service de police de Zurich.



2012 — Eleni Gaggini et son ami William.

NATHALIE: On s'intéresse toutes à la politique, mais aucune n'a jamais été membre d'un parti.

FRIEDA: Je vais toujours voter, mais je n'ai pas le temps de m'informer. Heureusement, mon mari sait toujours tout.

Les années 1980 ont été marquées par les émeutes de la jeunesse. Madame Gaggini, vous alliez manifester pendant que votre mère travaillait au service de police. N'était-ce pas une source de conflits ?

NATHALIE: Ma mère m'avertissait lorsque la police entrait en action, car cela aurait été gênant pour elle que je me fasse arrêter. Ce qui est drôle, c'est qu'en ce temps-là, j'allais souvent déjeuner au restaurant de la police. Et quel look j'avais ! Je n'étais pas une vraie punk, mais je portais une épingle à nourrice à l'oreille et ce genre de choses.

ELENI: De quoi vous parlez ?

NATHALIE: Des émeutes de la jeunesse dans les années 1980. Tu ne peux pas t'imaginer : quand j'ai grandi, tout fermait à 23 heures à Winterthour. Il n'y avait ni bar, ni boîte, ni aucun lieu pour les jeunes. La ville de Zurich voulait accorder toutes les subventions à l'opéra, et l'AJZ, le centre autonome de jeunesse, restait bredouille. Nous protestions contre cela.

LIS: Je me souviens que lorsque j'ai rencontré ton père en 1965, nous étions assis sur un banc à nous embrasser tranquillement. Des gens sont passés et nous ont presque attaqués, en nous demandant si nous n'avions pas honte. Nous vivions en concubinage, c'était aussi interdit. La police effectuait des contrôles !

ELENI: Qu'est-ce que vous aviez contre l'opéra ?

NATHALIE: Seule la culture des riches était subventionnée. Nous avons mené campagne contre cela, et de manière générale contre l'Etat et l'autorité. On scandait : « A bas l'Etat ! »

Madame Triet, vous avez travaillé 28 ans dans les services de police.

Comment la police a-t-elle évolué ?

LIS: Aujourd'hui, on surveille de près les policiers. Ces dernières années, ils sont devenus bien plus sensibles aux problèmes

sociaux dans les grandes villes. Et les tribunaux ont souvent les mains liées. Il y a des exigences strictes, même pour la détention provisoire. Les délinquants le savent et n'ont donc plus peur.

La nature du crime a-t-elle changé ?

LIS: La criminalité économique est devenue importante dans les années 1990. Il est difficile d'en venir à bout. Notre législation n'est pas faite pour la criminalité « en col blanc ». Nous sommes aussi à la traîne concernant les escroqueries sur Internet.

Travaille-t-on davantage aujourd'hui ?

LIS: Avant, un chef de police avait deux heures pour déjeuner. Aujourd'hui, il mange sur le pouce. On travaille plus, c'est incontestable. Mais on n'a plus le temps de se concentrer pour bien faire les choses.

Vous êtes toutes les quatre des femmes modernes, sûres d'elles. Faites-vous volontiers les tâches ménagères ?

NATHALIE: Pas du tout.

LIS: Moi non plus. Mais j'aime cuisiner, ainsi que gérer le budget du foyer.

FRIEDA: Je n'ai rien connu d'autre, j'étais obligée de m'occuper du ménage.

NATHALIE: Depuis peu, nous avons une femme de ménage. Je m'y suis longtemps opposée, mais maintenant, je ne pourrais plus me passer d'elle.

ELENI: Mon copain et moi avons décidé de partager le ménage de façon égale si nous habitons ensemble.

En 90 ans, qu'est ce qui a changé dans les rapports hommes-femmes ?

FRIEDA: Les hommes ont changé, on peut leur parler plus facilement. Avant, l'homme travaillait, la femme devait faire le reste. J'avais besoin d'amies ou du coiffeur pour discuter.

LIS: A mon époque, on ne se comportait pas encore avec son mari comme tu le fais, Nathalie. Vous vous êtes réparti les tâches ménagères, c'est normal que vous preniez soin de votre famille tous les deux.

NATHALIE: Il faut dire qu'il travaille à plein temps et moi à 60%, il gagne donc plus. Je voulais absolument des enfants, lui non.

Mais si je dois m'absenter un jour, il n'hésite pas une seconde à prendre un congé et à s'occuper de la maison.

En quoi vous-mêmes avez-vous changé ?

FRIEDA: Je pense que pour nous toutes, il était important de gagner notre propre argent. J'ai même ouvert mon propre compte, auquel mon mari n'a jamais touché.

LIS: Nathalie a été très influencée par le féminisme; elle ne peut plus accepter qu'un homme la gâte.

NATHALIE: Lors de l'une de nos premières rencontres, mon mari a voulu m'offrir un café. J'étais outrée.

ELENI: Quoi? Moi j'aime ça, et aussi qu'il me tienne la porte. S'il ne le fait pas, je suis choquée.

LIS: J'aime ça aussi. Dans la police, ils étaient très galants.

NATHALIE: Eleni s'habille de façon féminine. A mon époque, c'était mal vu. Je pense qu'aujourd'hui on accepte de nouveau mieux les différences entre hommes et femmes.

Eleni, le nombre de chômeurs est aujourd'hui plus élevé qu'à l'époque de ta mère ou de ta grand-mère. Comment vois-tu ton avenir ?

ELENI: Je voudrais passer ma maturité le plus vite possible, et aller à l'Université de Montpellier, où vit mon copain. Je pense étudier la musique, la musicologie ou la biologie, pour enseigner par la suite.

NATHALIE: Elle a une idée précise de son avenir. J'étais bien plus rêveuse, mais j'ai su très tôt que je ne voulais pas faire carrière.

Quels sont tes projets pour ta vie privée ?

ELENI: Je veux me marier, en blanc! J'aurai deux enfants, avant mes 30 ans. Et une maison.

Eleni aspire à la vie contre laquelle vous avez manifesté dans les années 1980...

NATHALIE: Oui. Sa génération est très bourgeoise. Les temps sont de nouveau plus conservateurs. Je suis aussi étonnée de leur conformisme. C'est comme s'ils étaient prisonniers du confort matériel.

ELENI: Être dans la moyenne est enviable. Beaucoup de mes amis veulent juste être « normaux ».

NATHALIE: Les jeunes sont aussi beaucoup plus tolérants. Eleni a eu un ami politiquement très à droite; son copain actuel est plutôt de gauche. Pour moi, cela aurait été impensable.

ELENI: Une chose me gêne dans ma génération: tout est fait avec ironie, rien n'est sérieux.

NATHALIE: Ce qui m'étonne chez vous, c'est votre tendance à l'exhibition. Je n'ai presque aucune photo de moi de l'époque des manifestations. Vous, vous prenez tout en photo, et vous le mettez sur Internet!

Laquelle de vous a eu la meilleure jeunesse ?

NATHALIE: Moi, certainement. Les années 1980 étaient passionnantes. La société était en mutation. Aujourd'hui, à part la révolution numérique, il ne se passe plus grand-chose.

LIS: J'aurais aimé avoir la confiance et l'estime de soi des femmes d'aujourd'hui. Elles n'ont pas peur d'exprimer leur opinion.

FRIEDA: Cela peut sembler étrange, mais je pense que ma jeunesse a été plus simple que celle d'Eleni. Aujourd'hui, il est difficile de se satisfaire, quand on a déjà tout. Et tout va si vite avec Internet, le portable, la télé.

ELENI: C'est vrai. Tu voulais juste survivre, tandis que nous pouvons choisir parmi des milliers de possibilités. Mais je n'échangerais pas ma jeunesse avec la tienne.

Est-ce que quelque chose est resté inchangé au fil des ans ?

ELENI: Un homme doit savoir danser.

FRIEDA, LIS, NATHALIE: Absolument. □

QUATRE GÉNÉRATIONS



FRIEDA LÜSCHER-WÜEST (90 ANS)

Née en 1923 à Gockhausen, a travaillé en tant que caissière chez Migros puis vendeuse de chaussures chez Vögele. Mariée depuis 70 ans. Son mari travaillait en tant que mécanicien puis commandant des sapeurs-pompiers à l'aérodrome militaire de Dübendorf. Trois enfants, dont deux handicapés.



LIS TRIET-LÜSCHER (67 ANS)

A étudié le droit, a travaillé 28 ans au service de la police zurichoise, dont quinze ans en tant que secrétaire du service. A épousé en secondes noces un procureur, avec qui elle vit en France depuis sa retraite. Une fille, Nathalie, est issue du premier mariage.



NATHALIE GAGGINI (46 ANS)

Travaille en tant que graphiste indépendante à Winterthour, où elle partage une grande maison avec deux familles amies. Mariée à un avocat. Deux filles, 13 et 16 ans.



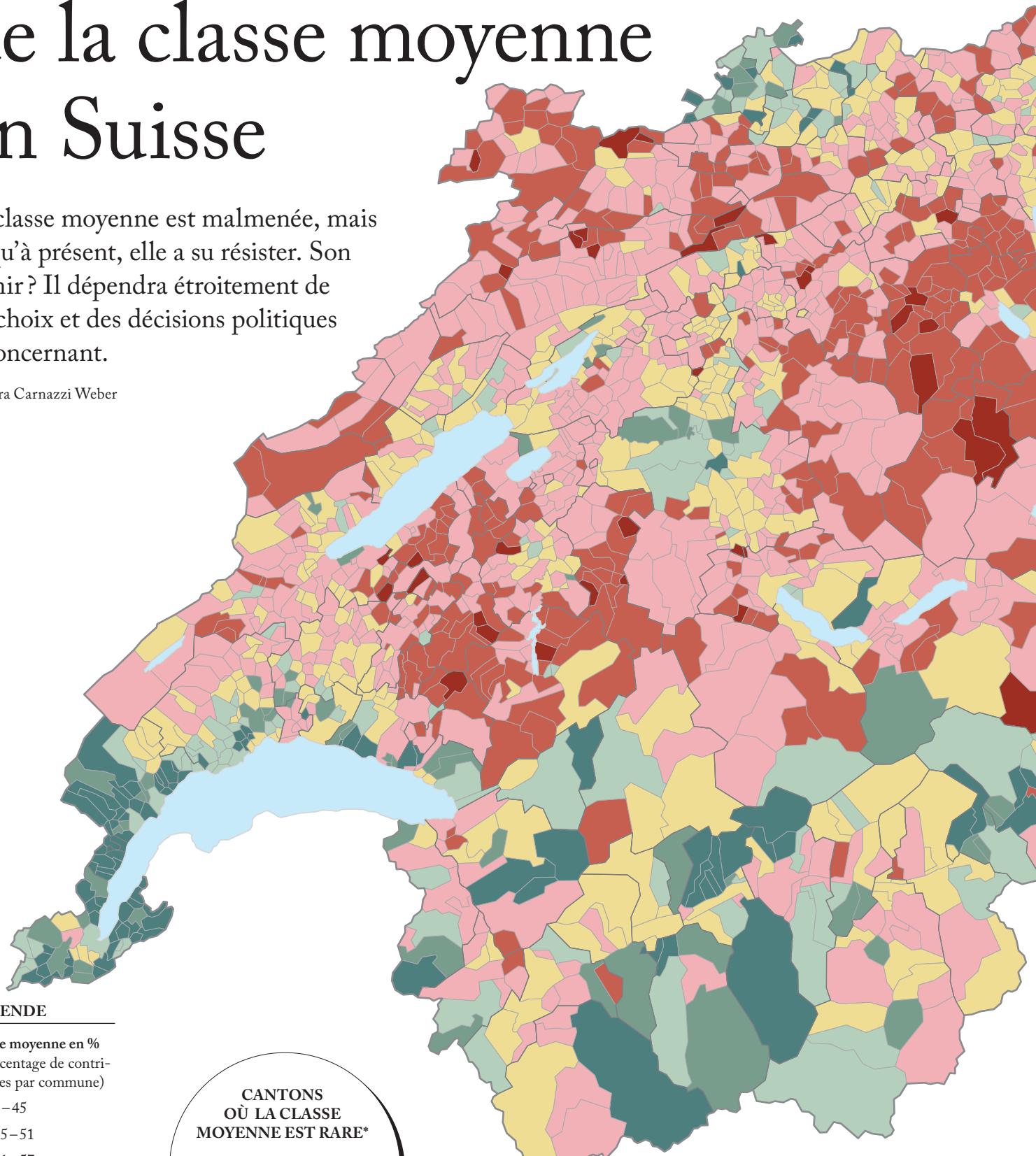
ELENI GAGGINI (16 ANS)

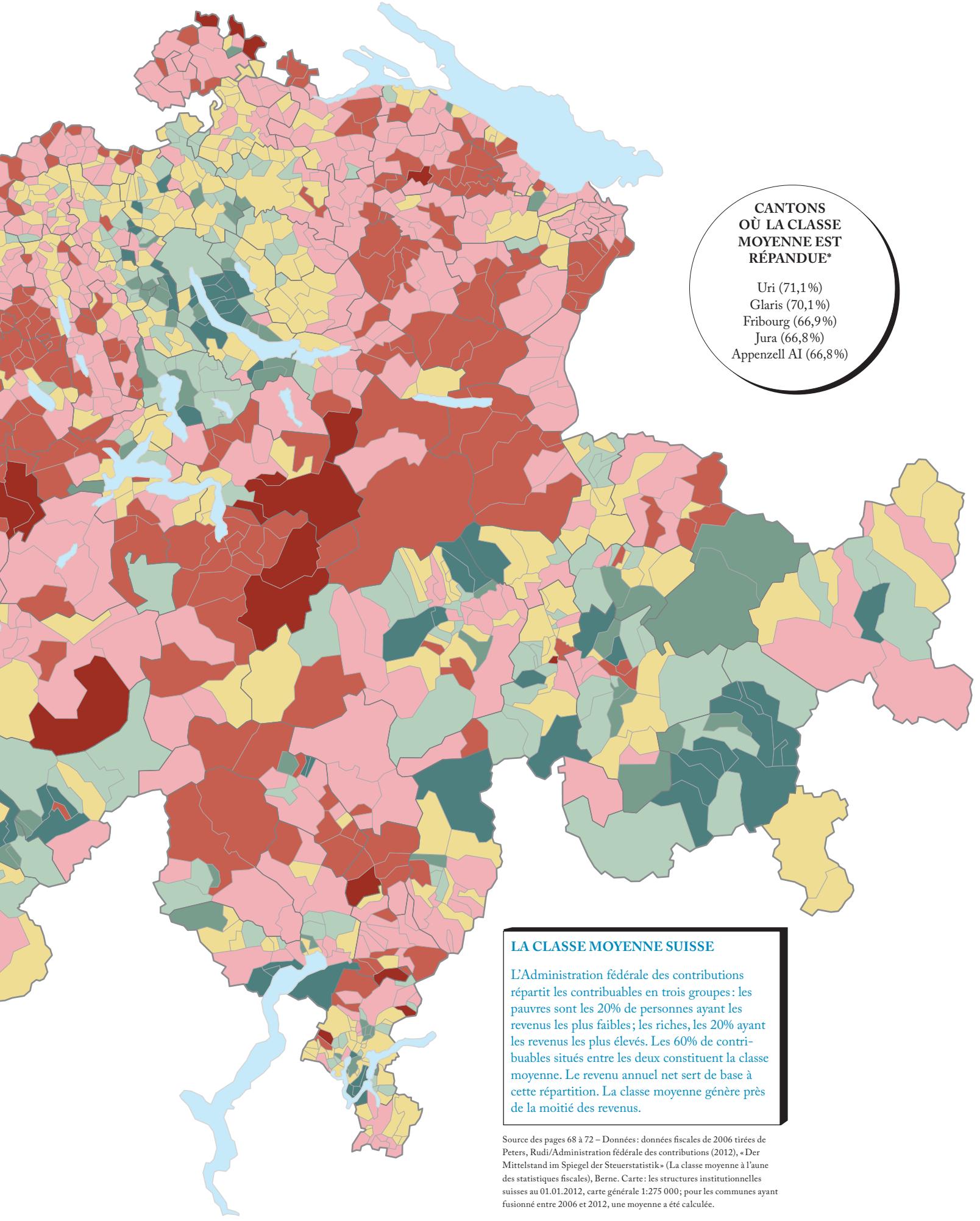
Etudie au lycée artistique de Winterthour, souhaite devenir professeur de musique ou de biologie. En couple depuis cinq mois; son ami vit dans le sud de la France. Plus tard, Eleni aimerait avoir deux enfants.

Diagnostic autour de la classe moyenne en Suisse

La classe moyenne est malmenée, mais jusqu'à présent, elle a su résister. Son avenir ? Il dépendra étroitement de ses choix et des décisions politiques la concernant.

Par Sara Carnazzi Weber





La classe moyenne est-elle en train de s'appauvrir? Est-elle menacée de déchéance sociale ou se porte-t-elle mieux que l'on ne croit? Depuis quelques années, les déclarations sur l'état de la classe moyenne occupent une place importante dans le débat public à l'étranger, mais aussi de plus en plus en Suisse.

Science et politique rivalisent d'estimations souvent marquées par la situation économique actuelle, le calcul politique ou l'angle choisi. En effet, le terme de classe moyenne recèle un phénomène aux multiples facettes allant bien au-delà de la simple prise en compte d'un certain niveau de revenus. On lui associe plutôt des modèles et des valeurs, des parcours de formation et des carrières professionnelles, tout en opérant une distinction croissante: selon que l'on parle de la classe moyenne inférieure, intermédiaire ou supérieure, les estimations peuvent varier.

Ces vingt dernières années, la politique économique solide de la Suisse, son évolution économique favorable et sa forte compétitivité internationale ont largement préservé la classe moyenne d'une érosion, ce que démontre la récente enquête d'Avenir Suisse. En comparaison internationale, la Suisse bénéficie d'un taux de chômage durablement bas, d'une forte participation au marché du travail, de salaires élevés, d'une charge fiscale modérée et d'une répartition équilibrée des revenus. En outre, ce dernier élément est resté très stable au fil du temps.

Pas de déclin de la classe moyenne

Une comparaison du niveau et de la répartition des revenus entre les pays de l'OCDE confirme qu'à pouvoir d'achat constant, toutes les couches de la société suisse présentent un niveau de revenus supérieur à la moyenne, mais aussi que l'écart entre les revenus s'est moins creu-

sé en Suisse que dans d'autres pays. La Suisse a été épargnée par le fort décourrage des revenus supérieurs que l'on a surtout observé dans les pays anglo-saxons, notamment aux Etats-Unis. La part des 10% de revenus les plus élevés dans le revenu total est restée assez constante depuis 1917. En d'autres termes, les augmentations se sont jusqu'à présent réparties de manière relativement uniforme entre les différentes classes de revenus et, ces dernières années, elles n'ont pas uniquement bénéficié aux plus élevés. De même, concernant l'évolution

pour cela qu'une grande partie de la population a pu accéder à la propriété du logement (voir l'article en page suivante) ces dernières années.

Un malaise diffus

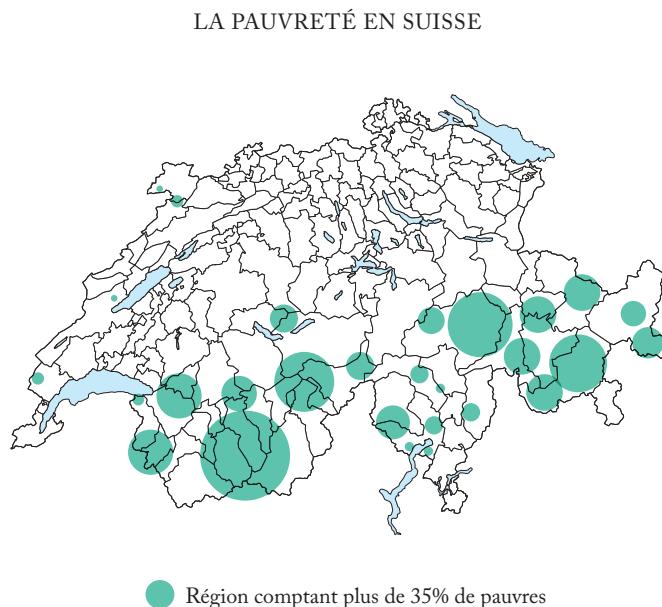
En effet, le niveau historiquement bas des taux d'intérêt a permis d'accroître le taux d'accès à la propriété en Suisse et d'améliorer l'admissibilité de la propriété par rapport au revenu. Un large segment de la population a pu se permettre de devenir propriétaire, étant désormais en mesure d'apporter les fonds propres nécessaires.

En matière de financement, il ne faut pas non plus négliger la possibilité de se rabattre sur les fonds de prévoyance. Une enquête de l'Institut pour services financiers de la Haute Ecole de Lucerne démontre que près de 30% des personnes interrogées ont eu recours à un retrait anticipé du 2^e pilier pour acquérir un logement. 39% d'entre elles ont apporté moins de 10% de ce qu'on appelle les fonds propres durs et, de ce fait, elles n'auraient pas respecté les exigences minimales en termes de fonds propres applicables depuis le mois de juillet dernier. Rapporté à l'ensemble du volume hypothécaire, ces cas ne représentent que 12%.

Alors, d'où vient ce sentiment de malaise diffus de la classe moyenne suisse? Est-il moins lié à la dégradation du niveau des revenus et de la situation financière qu'aux possibilités moindres d'évolution sociale? La Suisse s'est toujours engagée à promouvoir et à garantir la plus grande égalité des chances. Le désir de promotion sociale, marquant l'identité de la classe moyenne, est indirectement ancré dans le postulat de justice de la Constitution. Mais qu'en est-il réellement de la mobilité sociale en Suisse?

Faible mobilité des revenus

Certains résultats empiriques indiquent que la Suisse fait plutôt partie des pays à faible mobilité de revenu entre les générations. Celle-ci est légèrement supé-



des salaires, la part d'actifs gagnant entre 70% et 150% du revenu médian n'a que légèrement diminué ces quinze dernières années. Ces chiffres confirment qu'il ne saurait être question de déclin de la classe moyenne suisse.

Même en matière de fortune, celle-ci se trouve dans une position confortable, malgré une répartition très inégale. Si l'on ajoute les actifs cumulés dans le 2^e et le 3^e piliers, 22% des ménages disposent d'une fortune nette supérieure à un million de francs. Les ménages suisses sont en mesure d'épargner: environ 12,2% de leur revenu brut en moyenne annuelle, et entre 6% et 9% dans la tranche de revenus intermédiaires. C'est

Etre propriétaire de son chez-soi

Pays de locataires, la Suisse compte aujourd'hui un nombre croissant de propriétaires. Un phénomène qui touche notamment les ménages à revenu moyen.

En Suisse, près de 50% des ménages de la classe moyenne sont propriétaires de leur logement – le plus souvent une maison individuelle – contre à peine 40% de la population totale.

De plus en plus pourtant, le choix des acquéreurs se porte sur des appartements en propriété. Cette tendance s'explique par le manque de terrains à bâtir et leur prix exorbitant, qui excluent pour beaucoup le choix d'une maison individuelle, les ménages souhaitant en outre vivre à proximité d'un centre. La propriété par étages constitue ainsi pour les couches inférieure et intermédiaire de la classe moyenne une façon abordable de réaliser leur rêve de propriété. La classe moyenne vit le plus souvent dans les agglomérations. Contrairement à une idée

répandue, la propriété du logement n'est donc plus l'apanage de la couche supérieure, la couche inférieure comptant également des propriétaires qui ont accepté des concessions sur la superficie ou l'emplacement.

Aucun problème financier à l'horizon

Les locataires de la classe moyenne consacrent en moyenne 1 545 francs par mois à leur logement, soit 83 francs de moins seulement que les propriétaires de maison individuelle (1 628 francs), et à peine un peu moins que les copropriétaires (1 554 francs). Cette différence minime est imputable au caractère plus récent des appartements en propriété et à leur emplacement plus central.

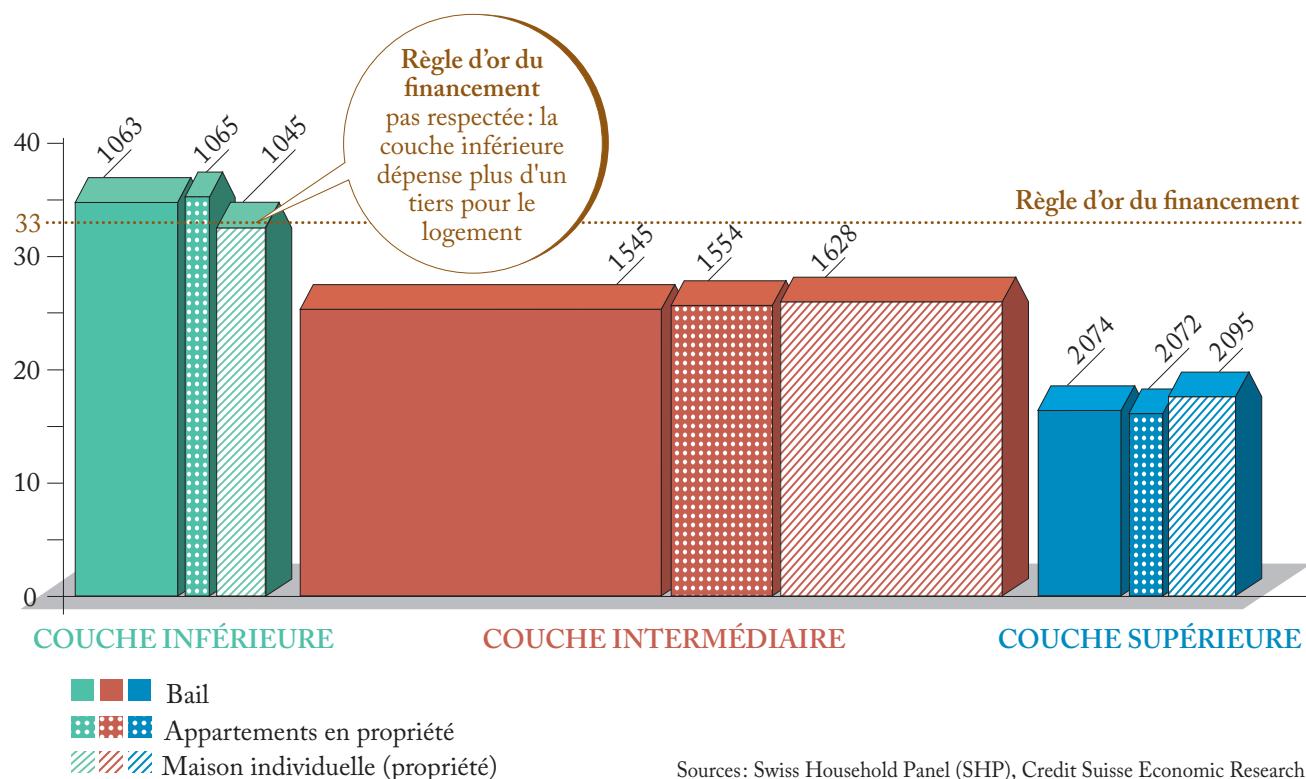
Sur le long terme, le coût moyen du logement est plus élevé pour les propriétaires que pour les locataires, mais cet écart est aussi dû à la plus grande superficie des logements des propriétaires. Pour l'heure, en raison du niveau historiquement bas des intérêts hypothé-

caires, les charges assumées par les propriétaires ne sont pas beaucoup plus élevées que celles des locataires. La capacité de la classe moyenne à supporter la charge des logements en propriété est garantie, et la règle d'or du financement est respectée : les dépenses consacrées au logement ne dépassent généralement pas un tiers du revenu. A terme cependant, le retour à la normale des taux d'intérêt entraînera une hausse de plus de 50% des dépenses des propriétaires. Dans l'hypothèse d'une stabilisation de l'emploi et des salaires, les problèmes financiers de la classe moyenne suisse devraient rester modérés.

Marc Bill est économiste au Credit Suisse.

FRAIS DE LOGEMENT PAR REVENU ET TYPE DE LOGEMENT

Part des coûts du logement dans le revenu brut du ménage (en %), coûts de logement mensuels (CHF), largeur de la colonne = part de la population



rieure à celle des Etats-Unis, mais nettement moins importante que celle de la Suède, par exemple. En d'autres termes, le niveau de revenu des enfants diffère peu de celui de leurs parents. On observe une certaine « hérédité » en matière de formation. En moyenne, près de la moitié des enfants ont le même niveau de formation que leurs parents, environ 15% ont un diplôme moins élevé et près de 32%, un diplôme plus élevé. Vu sous un autre angle, ces résultats signifient aussi que dans plus de 80% des cas, on ne constate pas de régression en termes de formation.

En observant le mouvement d'individus ou de ménages sur l'échelle des revenus entre deux points dans le temps, on constate une certaine mobilité en Suisse. Cette mobilité est plus importante dans la classe moyenne que dans le haut ou le bas de l'échelle de répartition des revenus.

Enfin, il ne faut pas négliger le fait qu'à l'instar de l'ensemble de la société, la classe moyenne revoit considérablement à la hausse ses exigences en termes de formation et de profils professionnels, principalement en raison de l'évolution rapide des technologies. Les observations intergénérationnelles ne peuvent donner qu'une image incomplète de ces évolutions ainsi qu'une conception figée de ce que l'on considère comme les métiers « typiques » de la classe moyenne. La hausse du taux d'obtention de la maturité et du taux de réussite dans le degré tertiaire ou les nouvelles voies de formation comme les hautes écoles spécialisées laissent penser que les 20-30 ans d'aujourd'hui auront un niveau de formation, des chances sur le marché de l'emploi et une mobilité de revenus supérieurs à ceux de leurs aînés.

Si, malgré une situation globalement favorable, un sentiment de fragilité et d'incertitude ne cesse de se propager au sein de la classe moyenne suisse, si ce

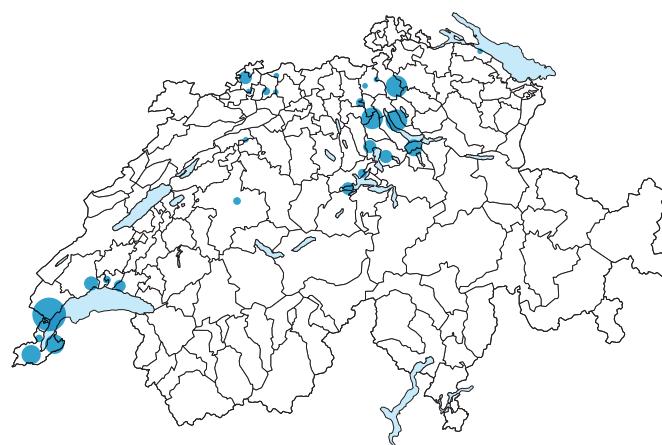
segment de population ressent une pression concurrentielle croissante bien que, jusqu'à présent, la Suisse ait bien tiré son épingle du jeu de la mondialisation, cela peut certainement s'expliquer par le niveau des revenus disponibles.

La politique de transfert en question

La classe moyenne ne se retrouve pas dans de nombreux éléments de la politique fiscale et de la politique de transfert en vigueur actuellement. Les tarifs fixés en fonction des revenus (que ce soit pour les crèches ou dans le cadre de la subven-

de ce vaste groupe de population. Si cette situation perdure, le gouvernement devra tenir compte de l'importance de cette classe dans la prospérité de la société, ce qui implique une remise en cause de la politique de transfert et de ses mesures d'incitation ainsi que le maintien des avantages comparatifs du pays. Cependant, la classe moyenne ne peut pas rester les bras croisés ni se laisser inquiéter par les tendances à l'érosion constatées dans les autres pays. Dans le sillage de la mondialisation et des mutations technologiques, les exigences et la pression concurrentielle ont augmenté. En investissant en permanence dans la formation et les qualifications professionnelles, il est possible de remédier à cette pression. □

LA RICHESSE EN SUISSE



● Région comptant plus de 35% de riches

tion des primes d'assurance-maladie) ou la discrimination fiscale des couples mariés à deux revenus lors de l'imposition pénalisent la classe moyenne en termes de répartition. Elle bénéficie beaucoup moins de cette politique que les classes de revenus inférieurs, alors qu'elle contribue largement au financement des prestations. Dans le cas de familles avec enfants, notamment, les mesures d'incitation à une activité professionnelle complémentaire perdent de leur efficacité, ce qui représente une perte non négligeable en termes économiques.

Jusqu'à présent, la classe moyenne a bien résisté, et la Suisse a pu tirer profit de la responsabilité et de la performance

Bibliographie

- Bank Barclays (2008): *Barclays Wealth Insights: Evolving Fortunes*, Londres
- Bauer, Philipp C., Riphahn, Regina T. (2007): *Intergenerationale Bildungs- und Einkommensmobilität in der Schweiz – ein Vergleich zwischen Schweizern und Migranten*, in: *Die Volkswirtschaft*, Nr. 7/8
- Office fédéral de la statistique (2007): *Indikatoren zur sozialen Durchlässigkeit bezüglich des Bildungsstands*, Neuchâtel
- Office fédéral de la statistique (2010): *Enquête sur le budget des ménages (EBM)*, Neuchâtel
- Schaltegger, Christoph A., Gorgas, Christoph (2011): *The Evolution of Income Concentration in the Swiss Federalism over the Twentieth Century*, in: *CREMA Working Paper No. 2011-06*
- Schellenbauer Patrick, Müller-Jentsch, Daniel (2012): *Der strapazierte Mittelstand, Zwischen Ambition, Anspruch und Ernüchterung*, Avenir Suisse, édition Neue Zürcher Zeitung, Zurich
- Seiler Zimmermann, Yvonne (2012): *Auswirkungen der neuen Eigenmittel-Mindestanforderung auf den Hypothekarmarkt*, in: *Die Volkswirtschaft*, Nr. 10
- Zürcher, Boris (2007): *Wachstum, Verteilung und Einkommensmobilität*, in: *Die Volkswirtschaft*, Nr. 12

La Suisse va bien grâce à ses PME

Un essai de Johann N. Schneider-Ammann

Les bonnes nouvelles d'abord : au cours des 12 derniers mois, près de 60 000 emplois ont été créés en Suisse. Si nos jeunes ont des perspectives d'avenir, nous le devons principalement aux PME. Malgré la crise économique et la force du franc, elles ont réussi à préserver, voire à promouvoir la santé, l'attractivité et la prospérité de notre pays en tant que site scientifique, place industrielle et prestataire de services.

La Suisse est un pays de PME, ce qui est un atout inestimable. Celles-ci représentent en effet 99,7% des quelque 300 000 entreprises privées et fournissent environ deux tiers des emplois. Elles constituent l'épine dorsale de notre économie et le moteur de son développement.

Certes, les acteurs globaux affichent une meilleure productivité, selon une étude d'Avenir Suisse. Mais les petites sociétés s'avèrent plus réactives et plus souples. Dès lors, la grande majorité des PME résistent mieux aux soubresauts conjoncturels. C'était vrai durant la crise financière, cela le reste dans le contexte actuel de vigueur du franc. Si la Suisse a surmonté la crise financière mieux que beaucoup d'autres pays, c'est principalement grâce à la souplesse et à l'esprit d'innovation de ses nombreuses PME.

La Suisse attache une très grande importance à ses PME. En tant que ministre de l'Economie, j'ai à cœur de faciliter la bonne marche des entreprises par la mise en place de conditions-cadres aussi favorables que possible, sans entraver ou empêcher le nécessaire changement structurel. Nous voulons favoriser le développement des PME et veiller à ce qu'elles puissent prospérer dans le paysage économique.

La Suisse n'a pas à craindre la comparaison internationale : elle peut notamment se targuer d'un marché du travail ouvert, d'une fiscalité appropriée, d'un bon cadre juridique et d'un appareil administratif relativement léger. Sauvegarder et améliorer ces bonnes conditions-cadres est crucial pour préserver les atouts de la place économique suisse. Malheureusement, les mauvaises nouvelles se multiplient ces dernières semaines. Nombre d'entreprises connues, Ascom, Lonza, le groupe Gaba, UBS, Actelion ou Swiss Life, nous ont toutes expliqué la même chose : « Si nous voulons réussir demain, nous devons adapter nos entreprises aujourd'hui. » Il en va de même pour beaucoup de PME, majoritairement inconnues du grand public.

Adapter, transformer, restructurer, assainir pour l'avenir se traduisent trop souvent par des suppressions d'emplois dans le présent. Personne ne prend de telles décisions à la légère. Tout le monde sait qu'elles affectent des personnes ainsi que leurs familles.

La réduction des postes annoncée dans le secteur financier a un fonde-

ment structurel. Elle résulte d'un changement de stratégie impliquant une diminution des capacités. D'autres activités telles que l'industrie d'exportation ou l'hôtellerie et la gastronomie luttent contre le fléchissement de la demande sur les marchés étrangers ou contre la force du franc suisse.

Nous n'avons pas encore surmonté la crise économique mondiale, la situation en Europe reste tendue en raison de problèmes structurels. La Suisse connaît donc une traversée du désert, car nos entreprises réalisent la moitié de leur chiffre d'affaires à l'étranger et un tiers rien qu'en Europe. Qu'il s'agisse des prévisions de la Banque nationale suisse, du Centre de recherches conjoncturelles de l'EPF de Zurich (KOF), des services de recherche des banques ou du Seco, toutes vont dans le même sens et indiquent que cette période difficile n'est pas encore derrière nous.

Cela étant dit, nous résistons remarquablement bien sur le plan économique. Contrairement à la plupart des pays, notre économie continue de croître, même si les prévisions de croissance ont

Si la Suisse a surmonté la crise financière mieux que beaucoup d'autres pays, c'est principalement grâce à la souplesse et à l'esprit d'innovation de ses nombreuses PME.

dû être légèrement revues à la baisse, de 1,4 % à 1%. Pour cette année, une évolution légèrement positive est attendue. Mais le nombre de chômeurs m'importe plus encore que les chiffres de la croissance. Et sur ce point, avec nos 3%, nous nous en sortons extraordinairement bien en comparaison internationale.

Je suis convaincu que nous sommes bien positionnés pour affronter la seconde vague de la mondialisation, et ce, principalement grâce à nos PME. Nous devons cependant tout mettre en œuvre pour ne pas compromettre cette bonne situation. En d'autres termes, il nous faut veiller à rester parmi les leaders mondiaux en matière de formation et de recherche. L'innovation est la clé de la croissance dans notre pays. Même si, ou devrais-je dire justement parce que des pays tels que la Chine et l'Inde affichent des résultats exceptionnels, le caractère innovant de nos produits et services demeure la clé de notre succès.



Le conseiller fédéral Johann N. Schneider-Ammann est le chef du Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR).

Tout pour les enfants



La formation est primordiale. Pour que leurs enfants s'insèrent sur le marché mondial du travail, les classes moyennes misent de plus en plus sur des programmes onéreux.

Par Franziska K. Müller

UNE ÉDUCATION SUPÉRIEURE complète, autrefois réservée aux classes élevées et à la bourgeoisie cultivée, est désormais un objectif majeur pour la vaste classe moyenne suisse. Autrefois, les enfants de la classe moyenne suivaient généralement le parcours classique, allant de l'école primaire à l'apprentissage ; aujourd'hui, nombre d'entre eux vont au lycée, parfois dans un établissement privé. Soutien en mathématiques, jardin d'enfants en forêt, école privée bilingue, cours de langue rare ou stage de gestion à Beijing : les prestataires sont submergés de demandes, notamment de la classe moyenne.

Mais d'où vient cette grande importance attachée à la formation ? D'une simple conscience du statut social ? Ou bien aussi de l'inquiétude pour l'avenir des enfants ? « De nombreux parents ont peur que leurs enfants ne réussissent pas aussi bien qu'eux. De plus, l'augmentation du niveau exigé et la pression de certification du système éducatif font que la classe moyenne n'a jamais autant investi dans la formation de ses enfants », affirme Margrit Stamm, professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg. Elle poursuit : « Les cours de soutien sont devenus la norme, l'objectif évident étant le lycée. »

En outre, la mondialisation suscite des craintes pour l'avenir de la prochaine génération. Les concurrents, sur le marché du travail, viennent du monde entier et sont bien formés. Aujourd'hui, la moitié des immigrés possèdent un diplôme de l'enseignement supérieur. Cela se traduit par l'« universitarisation » progressive du pays. Ces dix dernières années, le nombre d'étudiants a augmenté de plus de 35% dans les établissements d'enseignement supérieur. Par ailleurs, dans ceux-ci, 54% des étudiants viennent de familles dont les parents ne possèdent pas de diplôme de l'enseignement supérieur.

Tous niveaux confondus, les écoliers et les étudiants du privé représentent 6,8%, contre 4,2% il y a dix ans. Par rapport aux autres pays, le secteur de l'enseignement privé est assez modeste en Suisse, sans doute à cause de la très >

DES PARENTS TÉMOIGNENT

Monica Cosentino, 34 ans, vendueuse, et son mari Franco, 48 ans, traducteur, à propos de leur fille Miriam, 14 ans

« Miriam a toujours été très douée en langues. En plus de ses langues maternelles, l'italien et le portugais, elle parle anglais, français et allemand. A onze ans, elle a commencé à lire des livres sur le



Tibet et la Chine et a absolument voulu apprendre le chinois. Enfants, nous n'avons pas été poussés ; nous avons donc réussi à la force du poignet. Il est difficile d'acquérir une formation à l'âge adulte. Il faut une discipline très stricte et cela n'est pas forcément payant sur le plan matériel. Nous appliquons un principe pour nos filles : pas d'entraînement sévère, mais encouragement de ce qui les stimule. Les cours de violon, de peinture ou de chinois sont onéreux. Miriam est ambitieuse et très studieuse, notamment parce qu'elle est avec des camarades aux intérêts similaires. Elle va au lycée, ce dont nous sommes fiers, mais cela nous coûte cher en livres, repas et frais de train. Ce qui a des conséquences : il y a quelques années, nous vivions encore à Horgen, puis nous avons déménagé à Wetzikon. Nos dernières vacances remontent à trois ans et nous n'allons que rarement voir des concerts ou au restaurant. Bien sûr, nous travaillons tous les deux, car sinon nous ne nous en sortirions pas. Miriam est à la fois la plus jeune du cours de chinois et la plus ancienne élève. Elle maîtrise déjà deux mille idéogrammes. Plus tard, cela l'aidera peut-être sur le marché du travail. Mais les études ne sont pas nécessaires pour avoir bon cœur, c'est une qualité naturelle. Après ses études, Miriam aimerait aller au Tibet pendant un an avec une organisation humanitaire. »

Almut Eger, 45 ans, conceptrice de processus, et son mari Pat, 47 ans, électricien, à propos de leur fille Livia, 7 ans

« Il est très important, selon nous, d'avoir un comportement durable et responsable. Des valeurs telles que le respect et l'ouverture d'esprit joueront un rôle majeur dans le futur monde du travail. Une multitude de nationalités sont représentées dans l'école privée internationale de notre fille Livia. Pour les enfants, un quotidien multiculturel et anglophone est normal. Leurs camarades viennent de Chine, d'Angleterre ou des Etats-Unis, et la meilleure amie de Livia est Indienne. Récemment, la communauté indienne de l'école a célébré Divali, la fête des lumières, et tous les enfants ont chanté en sari sur de la musique indienne. Ils deviennent des citoyens du monde plus facilement qu'avant et apprennent que les valeurs ne dépendent pas de la couleur de la peau. Nous regrettons que les écoles privées gardent une image élitiste. Nous sommes une famille tout à fait normale, logée dans une cité ordinaire, avec trois enfants qui font du scoutisme et de la musique. Nous n'allons plus beaucoup au centre aquatique ni au musée, et nous troquons des vêtements d'enfant avec d'autres

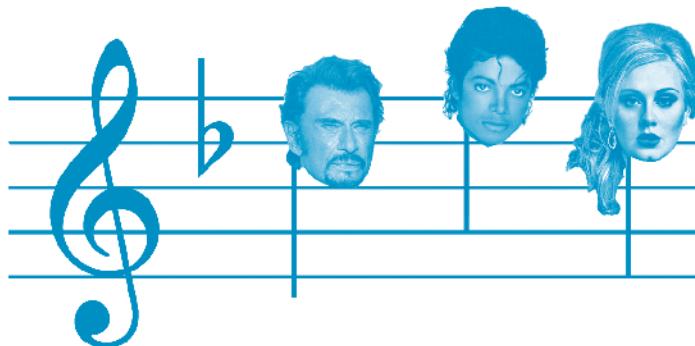


mères de famille. La majorité des camarades de Livia viennent aussi de la classe moyenne. Les parents investissent dans la formation, car ils veulent offrir à leurs enfants les meilleures conditions possibles pour avoir une vie agréable. Dans les écoles privées, les petits effectifs permettent aux professeurs de s'adapter à l'évolution de chacun et de remédier aux variations de performance. Un autre avantage de ces écoles : les heures de présence obligatoire cinq jours par semaine. Une mère active peut se concentrer entièrement sur son travail lorsqu'elle sait qu'on prend soin de son enfant et qu'on l'encourage de façon optimale. »

grande qualité des établissements publics ; on dénombre toutefois 40 000 écoliers et étudiants de plus dans le privé qu'il y a dix ans.

« Pour la majeure partie de la classe moyenne, la formation n'est plus, depuis longtemps, un bien public qui va de soi, mais un bien privé très convoité, explique Margrit Stamm. Les parents devraient fournir à leurs enfants un bon capital de départ, puis les responsabiliser pour la suite de leur carrière », observe-t-elle. Si non, il pourrait se produire en Suisse ce qui est déjà monnaie courante en Angleterre et aux Etats-Unis : les parents sont prêts à s'endetter lourdement pour la formation longue de leurs enfants. De fait, des parents suisses des classes moyennes font parfois d'énormes sacrifices financiers pour que leurs enfants entrent dans la compétition des études. Selon une enquête du magazine « Beobachter », de plus en plus de mères étendent leurs horaires de travail, car le revenu familial ne suffit plus pour financer la formation de leurs enfants. Et pour plus d'un tiers des familles des classes moyennes, la situation est délicate en raison des dépenses d'enseignement. La moitié d'entre elles ont répondu qu'elles renonceraient à avoir un autre enfant pour pouvoir soutenir la carrière des enfants existants.

Les écoles privées coûtent très cher. Pourtant, les nouveaux établissements ne sont pas dans des châteaux ni dans des lieux aussi agréables que Zuoz, Gstaad ou Rolle, sur le lac Léman, mais à Olten et à Zurich-Ouest. Leurs objectifs sont ambitieux : soutien individuel, cours bilingues et maturité permettant d'étudier dans des universités étrangères. Ou bien, comme le promet un établissement situé dans la zone commerciale d'une commune périurbaine de Zurich, « la préparation à une vie réussie comme citoyen du monde ». Un objectif louable et un souhait légitime des parents des classes moyennes pour leurs enfants. □



Le grand public donne le ton

Musique pour la classe moyenne : l'organisateur de concerts André Béchir suit l'air du temps.

Par Michael Krobath

André Béchir, pendant quarante ans, vous avez rempli le Hallenstadion avec votre agence Good News. Vous rappelez-vous votre premier grand concert ?

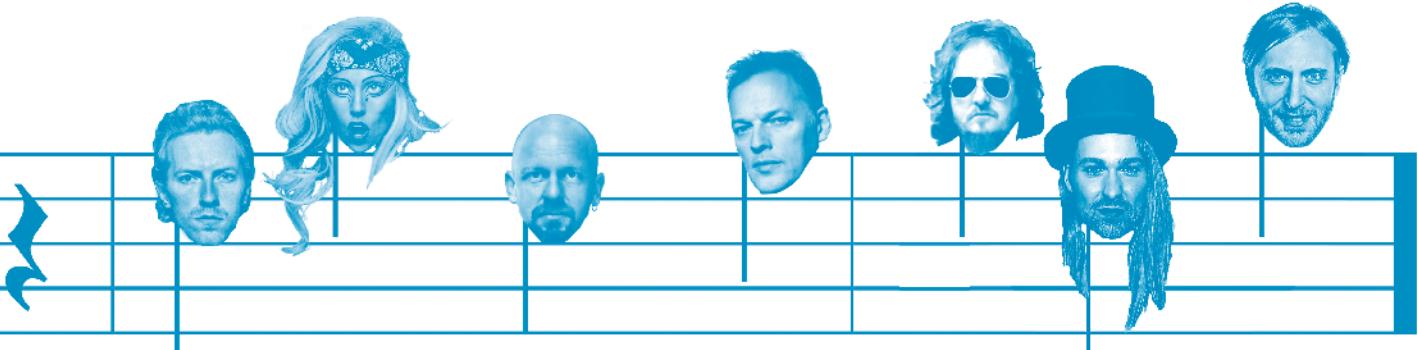
C'étaient les Pink Floyd, le 9 décembre 1972. Commentaire du futur directeur de la salle, Sepp Voegeli : « Cette musique rock n'a aucun avenir. »

Comment sait-on ce qu'aiment les gens ?

En écoutant tout ce qui sort. Je ne me faisais rien offrir par l'industrie musicale, j'achetais chaque mois des disques pour plusieurs centaines de francs. Puis je faisais trois piles : « à donner », « à réécouter » et « contacter l'agent pour un concert ». Je me fiais à mon intuition.

Pas de critères objectifs ?

Non. Même si le groupe Coldplay est excellent sur scène, on ne peut pas prévoir qu'il vendra 48 000 billets en un jour. A l'inverse, il y a par exemple les Cranberries : ils vendent 7 000 billets et, deux ans plus tard, ils n'attiraient plus que 1 500 personnes au Volkshaus. Pourquoi ? Je n'en sais rien, il n'y a pas de recette miracle.



Quelle musique écoute la classe moyenne ?

Celle du grand public, le « mainstream ». L'évolution a été grande ces dernières décennies, car la palette n'a cessé de s'élargir, à l'instar de la classe moyenne. Dans les années 1970, la musique rock, d'abord révolutionnaire, est devenue le courant dominant. Les années 1980 ont vu l'arrivée de MTV et la consécration de la pop avec des stars telles que Madonna et Michael Jackson. Aujourd'hui se produisent des artistes aux styles très variés. Cela va du chanteur populaire Hansi Hinterseer au DJ David Guetta en passant par le violoniste David Garrett.

Les différences sociales semblent s'estomper de plus en plus dans la musique. Dans les années 1990, vous avez même organisé avec succès des spectacles d'opéras.

Qui peut prétendre que Verdi et Bizet ont écrit leur musique pour une salle d'opéra ? Ces œuvres méritent un véritable spectacle. Dans « Aïda », pour respecter l'histoire, nous avions recouvert la pelouse du stade Saint-Jacques d'un tapis de sable, reconstitué le Nil et mis en scène des chevaux et des aigles. Que veulent les gens, en fin de compte ? Du pain et des jeux.

Comment ont réagi les élites ?

Elles ont fait la moue et ne sont pas venues, tandis que 50 000 personnes ont acclamé le spectacle. En Suisse, les politiques et les élites ne prennent pas assez au sérieux la musique dite « légère ». Si je propose un concert d'Ozzy Osbourne à un sponsor, celui-ci hésitera, se souvenant d'une vidéo où le chanteur décapitait un oiseau. En Angleterre, cela ne dérange pas la reine. Au contraire, elle a invité Ozzy à son jubilé au palais de Buckingham.

Quelles sont les spécificités suisses en matière de goûts musicaux ?

Le plurilinguisme complique la donne. Un Johnny Hallyday remplit les salles de Suisse romande, alors que peu de gens connaissent sa musique du côté alémanique. C'est l'inverse avec Bryan Adams. Pourtant, les Suisses sont très ouverts culturellement, comme le prouve leur goût pour la musique italienne. Zucchero et Laura Pausini n'ont jamais eu autant de succès à l'étranger qu'en Suisse. De plus, le rock en dialecte y occupe une grande place.

Ce rock en dialecte est-il la nouvelle musique populaire de la classe moyenne ?

Pas seulement de la classe moyenne. Prenons l'exemple de Gölä. C'est le prototype de l'ouvrier, mais tout le monde va à ses

concerts. Des chansons comme « Le Cygne » touchent tout un chacun, quel que soit son statut, même s'il ne l'admet pas.

Les concerts grand public sont-ils un « ciment culturel » pour notre société ?

Oui, et peut-être plus que jamais. Aujourd'hui, les gens ne se parlent plus, tout devient virtuel. Mais quand Eric Clapton est sur scène, les choses sont réelles. Le directeur, la femme au foyer et l'adolescent chantent ensemble et se tutoient. Ces expériences communautaires se raréfient. La musique en direct n'est pas morte. Elle est de plus en plus importante.

Et de plus en plus chère. Avec des billets à 200 francs, les concerts sont-ils devenus un luxe réservé aux riches ?

C'est vrai que les coûts de production ont explosé. Quand en 1972, pour Emerson Lake & Palmer, un semi-remorque avait été amené sur la patinoire de Wetzikon, la revue « Schweizer Illustrierte » avait consacré une double page à cet événement. Aujourd'hui, il peut y avoir jusqu'à trente semi-remorques par concert. Je suis sûr que le public pourra continuer à se payer des concerts de stars comme Madonna ou U2, car ce sont des champions de l'industrie musicale. Ces concerts sont des expériences uniques.

Vous êtes passionné : pourquoi n'avoir jamais fait de musique vous-même ?

Cela ne m'a jamais intéressé. Quand j'étais enfant, on m'obligeait à jouer de la flûte à bec : je l'ai jetée dans l'herbe un jour où mon père tondait la pelouse. Le sujet était clos. Mon truc, c'était de faire bouger les choses, d'organiser, pas de faire de la musique. □



Avec son agence Good News, André Béchir (63 ans) a organisé plus de 4 000 concerts en Suisse entre 1972 et 2012.

C'est l'heure des comptes

Combien une famille suisse type met-elle de côté par mois? Combien vaut sa voiture? Son logement lui coûte-t-il plus cher qu'il y a 80 ans? Une analyse détaillée du budget familial.

Par Thomas Rühl

Montant épargné

La majorité des familles de classe moyenne épargne. Sur le plan de la gestion, le montant épargné correspond aux «bénéfices» qu'il reste au ménage à la fin du mois. La somme épargnée sert de protection financière ou permet de réaliser divers projets d'avenir. En tout, les ménages suisses épargnent environ 8% de leur revenu brut. En comptant l'épargne forcée pour la caisse de pension, ce chiffre double. A l'heure actuelle, le taux d'épargne est légèrement plus élevé qu'il y a dix ans. En comparaison avec la bulle de la nouvelle économie, la crise financière récente a moins éprouvé les ménages suisses, ce qui s'explique surtout par la robustesse du marché du travail. En comparaison internationale, ils sont parmi les mieux lotis sur le plan de l'épargne; dans plusieurs pays, comme la Grèce ou la Nouvelle-Zélande, les ménages ont un taux d'épargne négatif et vivent donc presque à crédit.

Revenu de la fortune et de la location

La fortune privée est répartie de façon très inégale dans le monde, et la Suisse ne fait pas exception. Un quart des personnes imposables (à part les biens de caisse de pension) ne présentent aucune fortune. D'après le Global Wealth Report du Credit Suisse, les adultes suisses possèdent une fortune médiane de 81 000 francs, soit environ 120% d'un salaire annuel moyen. Les revenus de la fortune ne représentent que 0,9% du revenu global. Compte tenu des taux d'intérêt extrêmement bas, ceux-ci ont encore chuté depuis l'enquête.

Rentes et prestations sociales

Cette catégorie comprend les rentes AVS/AI, les rentes de caisses de pension, les prestations sociales et les indemnités journalières de l'assurance-chômage. La plupart des familles de classe moyenne perçoivent des allocations familiales et des réductions des primes, c'est pourquoi cette catégorie est en moyenne faible.

Revenus sporadiques

Cadeaux, ventes et remboursements. Avec la vente de meubles ou de portables inutilisés sur Internet, les familles de classe moyenne gagnent un peu d'argent avec peu d'investissement.

Logement et énergie/produits alimentaires

Pour la majorité des ménages suisses, les plus grosses dépenses concernent le logement. En raison de la forte hausse des prix de l'immobilier et des loyers dans les agglomérations, cette part a augmenté. On constate ici une différence entre les «anciens», qui possèdent ou louent depuis longtemps leur logement, et les «nouveaux», qui sont réellement touchés par cette hausse des prix. Dans le panier de marchandises de l'indice national des prix à la consommation, le logement et l'énergie (chauffage, électricité) comptent pour 26% des dépenses des ménages. Lors du premier calcul, effectué en 1926, la proportion était presque la même, avec 28%. Bien que l'espace habitable par habitant ait augmenté, que

Revenus

Revenus provenant d'une activité lucrative

Revenus de la fortune et de la location

Rentes et prestations sociales

Transferts d'autres ménages

Revenus sporadiques

Total

Dépenses

Cotisations aux assurances sociales

Impôts

Caisse-maladie : primes d'assurance de base

Transferts vers d'autres ménages

Autres assurances, frais et transferts

Produits alimentaires et boissons non alcoolisées

Boissons alcoolisées et tabac

Restauration et hébergement

Vêtements et chaussures

Logement et énergie

Mobilier et entretien du logement

Dépenses de santé

Transports

Télécommunications

Loisirs et culture

Autres biens et services

Montant épargné

Total

CHF

9023

90

636

83

370

10 201*

CHF

1 110

845

598

75

532

902

96

570

299

1 539

357

271

857

208

749

320

876

10 204*

l'équipement se soit amélioré (cuisinières vitrocéramiques, baignoires multi-jets) et que le nombre d'enfants ait chuté, les frais de logement « ajustés en fonction de la qualité » sont de fait plus bas. S'agissant des dépenses alimentaires, la baisse est cependant nettement plus forte : au cours de la même période, cette part du budget est passée de 57% à 10%. D'un côté, les prix relatifs des denrées alimentaires sont aujourd'hui plus bas, de l'autre, les ménages ont des revenus réels plus élevés et n'utilisent plus les moyens supplémentaires pour de l'alimentaire, mais plutôt pour d'autres biens et services. Par rapport à 1926, la classe moyenne dispose aujourd'hui d'un budget bien plus important pour les biens et services non existentiels.

→ Caisses-maladie

Avec 598 francs par mois, les primes de l'assurance-maladie obligatoire ne sont que légèrement inférieures au montant des impôts (845 francs) pour la classe moyenne. Avec les assurances facultatives, les familles dépensent donc plus pour les primes que pour les impôts.

Boissons alcoolisées et tabac

Avec 96 francs par mois, les dépenses en alcool et en tabac des familles de classe moyenne ne pèsent pas lourd. Le calcul est bien différent pour la Confédération : les revenus de l'impôt sur la bière, l'eau-de-vie et le tabac représentent environ 4,7% des recettes fiscales et contribuent donc considérablement à la santé financière de la Confédération et des assurances sociales.

Transports

Pour les familles de classe moyenne, les coûts de transport se concentrent sur la voiture et le carburant. Avec davantage de revenus provenant d'une activité lucrative, les familles dépensent plus pour les voitures particulières. Du moins d'après les statistiques, le choix de la voiture continue à être un indicateur de prospérité financière.

Loisirs et culture

Dans le budget des familles de classe moyenne, le sport (p. ex. fitness, équipement de ski) est en tête avec 230 francs par mois. Les dépenses culturelles, en livres ou en médias ne s'élèvent qu'à 175 francs. La « haute culture » revient à un faible montant : avec 28 francs par mois, les dépenses pour le théâtre, les concerts, le cinéma et les musées sont en moyenne plus faibles que la redevance télé (35 francs). L'achat d'électronique de loisir ainsi que de voyages organisés se chiffrent à peu près au même niveau que les dépenses culturelles. Cela laisse à penser que seule une petite proportion des ménages profite de la riche offre culturelle de la Suisse.

Autres biens et services

Cette catégorie regroupe des types de dépenses variés comme les soins corporels et les « services sociaux ». Alors que les coûts de garde d'enfants (crèche ou assistantes maternelles) pèsent lourd dans le budget des ménages concernés, ils ne représentent que 78 francs par mois en moyenne. En effet, étant donné que seule une petite proportion des familles suisses confie leurs enfants, ce type de dépenses ressort comme moins important que les dépenses en soins corporels dans les statistiques. Cet exemple montre que le budget peut varier de façon radicale en fonction de la composition du foyer et qu'une étude moyenne se heurte vite à des limites. □

Thomas Rühl, responsable Swiss Regional Research, Credit Suisse Economic Research

* Les montants étant arrondis, les budgets présentés sur les deux pages ne s'élèvent pas exactement à 10 201 francs

Définition : le budget se base sur le revenu médian des familles et correspond à un foyer hypothétique avec 1,5 enfant.

La fin d'une idylle



Jörn Kaspahl est un illustrateur hambourgeois. Ses œuvres sont parues notamment dans «The New Yorker», «Monocle», «GQ», «Wired» et «Der Spiegel».



Venez découvrir les équipements TECHART pour votre Porsche.

Soyez le bienvenu sur le salon de Genève dans le hall 2, stand 2250.

TECHART pour le Porsche Cayenne.

Découvrez votre face cachée.

Les programmes d'individualisation TECHART allient élégance et sportivité. Plein de caractère et unique comme votre personnalité. Comme par exemple les programmes pour le Porsche Cayenne.

L'original selon TECHART signifie aussi: des processus de développement homologués par le TÜV et DTC, une fabrication et des matériaux de qualité, de nombreux tests sévères. En soufflerie et sur circuit. Sur banc d'essai et sur crash-test.

Tout en respectant notre principe essentiel: La qualité constructeur.

Venez découvrir le programme TECHART pour Porsche Boxster, Cayman, 911, Panamera et Cayenne.



TOYOTA

ALWAYS A
BETTER WAY

LA RÉVOLUTION CONTINUE. LA NOUVELLE TOYOTA AURIS.



+ Fr. 3'500.–
CASH BONUS

+ Fr. 1'000.–
PRIME DE REPRISE**

= Fr. 4'500.–
AVANTAGE CLIENT



Actuellement chez votre partenaire Toyota:
Dès Fr. 31'000.–*. Avec leasing 3,9%: Fr. 324.– par mois*.

toyota-hybrid.ch

*Prix de vente net conseillé, déduction faite du Cash Bonus et de la prime de reprise**, TVA incl. **Auris Hybrid** Luna 1,8 VVT-i Hybrid Synergy Drive®, 100 kW (136 ch), 5 portes, Fr. 35'500.– déduction faite du Cash Bonus de Fr. 3'500.– et de la prime de reprise** de Fr. 1'000.– = Fr. 31'000.–, mensualités Fr. 324.65, Ø consommation 3,8 l/100 km, Ø émissions de CO₂ 87 g/km, catégorie de rendement énergétique A. Emissions moyennes de CO₂ de tous les modèles de véhicules immatriculés en Suisse: 153 g/km. Véhicule illustré: **Auris Hybrid** Sol 1,8 VVT-i Hybrid Synergy Drive®, 100 kW (136 ch), 5 portes, Fr. 38'300.– déduction faite du Cash Bonus de Fr. 3'500.– et prime de reprise** de Fr. 1'000.– = Fr. 33'800.–, mensualités Fr. 353.95. **Conditions de leasing:** taux d'intérêt annuel effectif 3,97%, montant mensuel du leasing TVA incluse, assurance casco complète obligatoire, paiement exceptionnel 20%, 5% de dépôt de garantie du montant à financer (mais au moins Fr. 1'000.–), durée 48 mois et 10'000 km/an. Autres variantes de calcul sur demande. Nous n'acceptons pas les contrats de leasing s'ils entraînent le surendettement du consommateur. Ces promotions sont valables pour les signatures de contrat avec mise en circulation jusqu'au 30 juin 2013 ou révocation. Uniquement chez les partenaires Toyota qui participent à la promotion. **A la reprise de votre véhicule actuel (voiture de tourisme) par le partenaire Toyota et l'achat d'une Auris neuve. La prime de reprise est déduite du prix de vente de l'Auris neuve.